

Carnet de bord d'un gallicanaute bibliophile

(2015-2017)

Jérôme Nodenot

Carnet de bord d'un gallicanaute bibliophile

(2015-2017)

Editions Jérôme Nodenot

Dépôt légal : Décembre 2017
Réalisation de l'ouvrage : Lulu.com

PREFACE

Le "vrai monde" :

Marcel Proust affirme dans *Le temps retrouvé* : "La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature". J'adhère complètement à cette idée. Or, si la littérature est la "vraie vie", alors le monde de la Bibliothèque est le "vrai monde". Ou encore, pour le dire autrement : seules les bibliothèques ont le pouvoir de nous consoler des insuffisances de la vie. Pour en savoir plus, on pourra lire mon témoignage de gallicanaute publié par Rue89 : "Dans ma bibliothèque des fantômes que vous ne connaissez sûrement pas".

Mon blog, et donc ce livre, qu'on se le dise sont d'abord pour moi une manière d'appartenir à ce "vrai monde", de l'explorer et de m'y inscrire.

Concrètement :

Le monde de la Bibliothèque est une immense galaxie peuplée des rêves de centaines d'auteurs. Je m'intéresse en particulier aux écrivains, à tous ces individus qui, durant toute leur existence ou quelquefois pour un seul livre, ont ressenti le besoin de coucher de l'encre sur du papier. Dans cet univers très vaste que représente déjà la littérature, certains auteurs brillent de tout leur éclat, ceux que

l'on appelle les "classiques" : ce sont les stars du monde de la Bibliothèque. Mais dans cette immense galaxie, comme dans toutes les galaxies, nous pouvons trouver d'autres étoiles, celles que l'on appelle en astronomie les "naines noires" et les "naines brunes". Ces dernières sont des étoiles "ratées", qui n'ont jamais réussi à briller ; les "naines noires" étant des étoiles qui en leur temps ont brillé très fort mais qui aujourd'hui sont mortes. S'il n'existe pas encore, paraît-il, de naines noires dans notre univers, il en existe beaucoup, hélas, dans le monde de la Bibliothèque.

J'ai décidé de m'intéresser avec mon blog, et donc dans ce livre, à ces étoiles-là, qui ne brillent plus, ou n'ont jamais brillé, grâce à Gallica (la bibliothèque numérique de la BnF) qui devient pour le coup une véritable île au trésor.

Un "livre-promenade" :

Des ouvrages comme "156 portraits d'auteurs oubliés" d'Eric Dussert, "Mélanges tirés d'une petite bibliothèque" de Charles Nodier, la plupart des livres de Gabriel Peignot, notamment (il en existe beaucoup d'autres), constitués de notices courtes et captivantes sur des auteurs ou des livres oubliés, me donnent l'impression, en les lisant, de flâner, de voyager dans le monde de la Bibliothèque ; de prendre connaissance de livres tout en me divertissant beaucoup. Ils me donnent aussi le sentiment de rencontrer Eric Dussert, Charles Nodier ou Gabriel Peignot, puisque ces écrivains, en parlant de leur bibliothèque, expriment finalement leurs propres pensées, ils parlent d'eux-mêmes. Voilà pourquoi, au point de vue de la réception par les lecteurs, on pourrait appeler ce type d'ouvrages, selon moi, des "livres-promenade" ; un genre littéraire à part entière, destiné aux rats de bibliothèque, dont l'une de mes idoles, Gabriel Peignot, qui n'a plus ou moins produit que cette sorte d'ou-

vrages, donne une très belle définition dans la préface à ses "Amusements philologiques" :

Les ouvrages intitulés *Recueils, Mélanges, etc.*, sont ordinairement recherchés, parce qu'ils ont un certain avantage sur ceux qui ne traitent que d'une seule matière : la variété des pièces détachées fait que chaque lecteur peut y trouver quelque chose à son gré; l'esprit se récrée en passant d'un objet à un autre; l'attention est moins soutenue, la mémoire n'est point fatiguée; elle s'enrichit plus facilement. Mais il en est autrement des traités suivis; dans quelque genre que ce soit, ils exigent des connoissances particulieres, un goût de préférence et plus ou moins de patience. Un ouvrage monologique, quelque bon qu'on le suppose, s'il est volumineux et qu'on veuille le lire de suite, refroidit à la longue l'imagination, et oblige souvent à une suspension d'étude. On n'a point ce désagrément à craindre avec un livre coupé par des articles de différens genres; on le prend, on le quitte à volonté, et les passages qu'on en lit n'exigent ni contention d'esprit, ni application suivie; c'est un amusement plutôt qu'une étude.

A mon niveau, c'est aussi ce que j'essaye de faire ; c'est ce que tous les gens qui aiment lire et commenter des livres, d'ailleurs, pourraient faire désormais.

Comment c'est possible :

Nous avons le privilège de connaître les débuts de l'ère numérique. Grâce à Gallica, le monde de la Bibliothèque, le "vrai monde", est à portée de main et est accessible gratuitement, depuis chez soi. Une véritable révolution. L'occasion d'explorer toute la culture du passé. De découvrir, quand on aime lire, un plaisir tout à fait singulier : celui de se constituer une bibliothèque très personnelle, fondée sur le plaisir de la réhabilitation, un peu à la manière des bibliophiles du XIXème. Un plaisir de lecture nouveau, qui est donc à la fois individualisant, et très constructif.

Puisse le lecteur, à travers ce livre, s'émouvoir ou prendre du plaisir à rencontrer quelques-uns de ces fantômes qui hantent le monde de la Bibliothèque ; apprécier cette promenade dans le "vrai monde", et le guide que je suis, qui fera tout pour la rendre la plus agréable possible.

Toutes les notices présentes dans ce livre ont été publiées au préalable sur mon blog "Le gallicanaute des naines brunes et noires". Vous trouverez très facilement les ouvrages dont il est question ici en tapant leur titre dans le moteur de recherche de Gallica.bnf.fr (Note de l'auteur).

Pibrac, le 13 oct. 2015

Contes de toutes les couleurs. Le petit Nab (1882) - Saint-Juirs.

L'ouvrage qui le premier a permis à Eugène Grasset (maître de l'art décoratif) de se faire remarquer est un conte qui s'intitule : "le petit Nab", écrit par Saint-Juirs, alias René Delorme, publiciste, critique d'art, et écrivain tombé dans l'oubli de nos jours. Grasset s'est occupé des illustrations de ce petit livre, j'en donne un aperçu dans ce billet. Voilà déjà qui justifie à lui seul de s'intéresser à ce petit ouvrage de 70 pages environ.

Pour l'archéologue littéraire que je suis, l'auteur Saint-Juirs ne manque pas d'attrait a priori ; il possède ce que j'appelle le "génie du titre", et les titres, quand on avance à l'aveuglette dans Gallica, voilà ce qui attire le regard en premier (petit conseil au passage pour les auteurs d'aujourd'hui qui veulent pouvoir se faire remarquer plus tard par les futurs gallicanautes bibliophiles, CQFD). L'oeil, obligatoirement, est attiré quand il voit : "Une coquine, "Cherchez l'amour", "Fleurs troublantes", "J'ai tué ma femme", etc. On ne s'attend pas à y découvrir des chefs-d'oeuvre, évidemment, mais il faut bien se rendre à l'évidence : ça interpelle. Delorme a même écrit un livre étrange : "Boîte aux lettres, par un indiscret" où les pages sont manuscrites ! Comme s'il s'agissait vraiment d'un pervers qui publierait simplement

les lettres qu'il a subtilisées, comme ça, à l'état brut, pour le simple plaisir de les collectionner. Un livre assez illisible, je trouve, celui-là. Pour info tous ces livres sont dans Gallica.

Et puis, Delorme a aussi écrit ce conte : "le petit Nab", va savoir pourquoi. J'ai envie de dire : une jolie histoire pour le plaisir des yeux ; dans les illustrations mais aussi dans les mots et les situations, tout ici est rempli de couleurs.

Le chevalier Pécopin doit épouser Aude, la fille du comte de la Neuville-en-Hez, quand ce dernier sera rentré de Palestine "où il a été occire les infidèles". En attendant ce moment, Pécopin s'est couvert de gloire en tuant des géants, des monstres, en délivrant de belles dames, en faisant, en somme, "tout ce qui concerne son métier de bon et loyal chevalier". Lorsque Pécopin apprend le retour du comte, il rentre si vite en Picardie qu'il laisse derrière lui tous ses hommes (intendant, page, etc.), épuisés les uns après les autres par une semaine de route sans sommeil. Juste avant de parvenir au château, Pécopin rencontre une centenaire qui porte une grosse charge. Il l'aide, et en retour elle lui offre le petit Nab, un chat noir, qui sera son compagnon et lui sera de très bon conseil tout le long de l'histoire (le petit Nab est un chat bizarre), en lui indiquant à chaque fois la bonne direction à prendre.

Pécopin arrive au château, et découvre par hasard le comte (son futur beau-père) en discussion avec un sarrasin qui apparemment lui a sauvé la vie et qui, en échange, exige la main de sa fille Aude (la promise de Pécopin). Ce sarrasin est un magicien maléfique et l'on comprend bien que ce sera le méchant de l'histoire. Pécopin tente d'intervenir mais ne pourra, ni tuer le sarrasin, ni empêcher le sortilège : Aude dormira pendant une année entière, le temps que le comte s'organise et se fasse à l'idée, et dans un an le sarrasin viendra chercher son "dû".

Pécopin repart donc du château (je précise qu'il na toujours pas dormi, ce gars m'épate vraiment), bien décidé à occire ce méchant magicien malgré ses pouvoirs et sa pseudo invincibilité. Il recroise la centenaire qui encore une fois lui sera d'un grand secours, en lui indiquant un endroit où Pécopin pourra trouver une épée magique capable de zigouiller n'importe quel méchant sarrasin.

Il lui faudra pour cela, par contre, traverser un désert de vipères, une forêt de tigres, affronter un gardien (qui n'a pas l'air commode), terrasser un dragon, traverser le détroit de Gibraltar (de la manière suivante : notre héros fera prendre assez d'élan à son cheval pour le traverser d'un bond ; cette monture aussi m'épate beaucoup)...

Je n'en dirai pas plus. Le conte est court, il peut se lire en très peu de temps. Le livre qui aura permis à Eugène Grasset de se faire connaître, donc ; et un conte plaisant à lire, qui nous rappelle en quelques pages les moments de chevalerie de notre enfance. Et à la fin, le petit Nab et la centenaire nous surprendront beaucoup, et nous comprendrons tous ces détails disséminés un peu partout, et qui nous paraissaient étranges ou mystérieux.

Pibrac, le 9 déc. 2015

Les blagues de l'univers (1866) - P.T. Barnum.

De milliers de personnes au XIXème siècle jusqu'à, plus récemment, Michael Jackson, P. T. Barnum aura fasciné le monde entier : c'est lui, par exemple, le vieux monsieur représenté en bas de la pochette de "Dangerous". Lui-même, pourtant, se définissait comme le "prince des charlatans".

Mais qui était donc cet homme ? Un entrepreneur de spectacles américain. L'inventeur du plus grand cirque de tous les temps : trois pistes, des centaines d'animaux plus rares et extraordinaires les uns que les autres, des attractions impressionnantes. Des arrivées triomphales dans les villes, par chemin de fer, avec 80 wagons et 3 locomotives. Mais surtout, le plus grand mystificateur, qui aura su se jouer avec talent de la crédulité des gens. Parmi ses célèbres attractions, on peut citer entre autres Joice Heth (160 ans, ancienne nourrice de Georges Washington),Tom Pouce, ou encore l'éléphant Jumbo (qui deviendra le Dumbo de Disney). Michèle Barbier, dans son livre "Ces merveilleux fous du cirque", le décrit en ces termes : « roi du bluff, promoteur de la publicité, créateur du star system, symbole du self made man et du businessman » (Source : Wikipedia).

Son idée était de mystifier les populations, non pas pour les arnaquer, mais pour leur donner du plaisir. Et s'il fut un

homme d'affaires avisé (et richissime), ll fut aussi à sa manière un artiste : art de savoir trouver et mettre en valeur des illusions dans des spectacles gigantesques ; art, enfin, de les présenter au public à travers des coups médiatiques inégalables. Un artiste (le plus grand sans doute) de la Blague (au sens de canular, mystification, illusionnisme, charlatanisme).

Barnum a aussi écrit des livres, ses mémoires par exemple qui sont également sur Gallica, ou encore celui dont il va être question ici : "Les blagues de l'univers", dans lequel il répertorie (en les racontant de manière très efficace) des dizaines de charlatans de tous bords et de toutes nationalités. Ce ne sont que des histoires vraies (la plupart sont facilement vérifiables aujourd'hui avec internet), et très souvent elles sont hallucinantes. Il ne s'agit pas d'un livre exhaustif (l'auteur prétend qu'il aurait pu en écrire encore beaucoup d'autres tellement le nombre de charlatans en ce monde est considérable), mais très complet : charlatans de l'entourage de Barnum ; charlatans "spirites", charlatans du commerce, tout y passe, regroupé en trois rubriques. Pour le plaisir, je vais en énumérer ici quelques-uns :

Mangin, le célèbre marchand de crayons à Paris qui se promenait de place en place avec sa carriole : il haranguait les foules, faisait semblant, par exemple, de dessiner un client dans l'assemblée autour de lui puis montrait le résultat, un âne. Il savait faire rire, se mettre les gens dans la poche, et leur vendait par contre des crayons de très bonne qualité. Un jour, il se fit passer pour mort, et revint avec sa carriole six mois plus tard, ce qui lui permit de vendre encore beaucoup plus de crayons.

Le Docteur Newton, guérisseur à Chicago, dont un journal publie non sans ironie les exploits : une femme dont les quatre enfants ont la rougeole ; il lui aura suffi de prendre une boucle de cheveux de l'un d'entre eux pour les guérir tous (la mère gardant "la rougeole" dans une bouteille bien

fermée). Une vieille dame sourde se fait trafiquer l'oreille par le docteur ; depuis, elle entend son fils parler, qui se trouve en Californie.

Fowler est un spirite à qui l'esprit du prophète Daniel est apparu. Ce dernier a écrit sur un papier des lignes en hébreu. Lignes montrées à un professeur d'Hébreu, Georges Bush (petit clin d'oeil du passé au présent), lui aussi spirite à ses heures et manifestement complice de Fowler, qui affirme que ce sont quelques vers du dernier chapitre de Daniel, correctement écrits. Fowler acquerra une jolie réputation mais de courte durée : un Juif voit la feuille de papier et constate que les lignes n'ont même pas été écrites dans le bon sens.

Le canard lunaire : canular qui aura assis la popularité du New York Sun. Le scientifique Herschel invente un télescope qui permet de contempler les objets et animaux de la Lune. Et même les Lunatiques (hommes de la Lune) : "hauts de quatre pieds, couverts, excepté sur le visage, d'un poil court et brillant d'un jaune cuivré", "avec des ailes composées d'une fine membrane, sans poils, prenant du sommet de leurs épaules et descendant jusqu'à leurs genoux". C'est une histoire, à une époque où l'astronomie était à la mode, qui devient célèbre dans tous les pays civilisés. L'auteur du canular n'est autre que Richard Adams Loke, écrivain qui deviendra par la suite l'éditeur d'Edgar Poe.

La princesse Cariboo, reine des îles. Supercherie qui mettra en émoi la ville de Bristol en Angleterre entre 1812 et 1813. L'hôtel du Lion Blanc est en ébullition : on attend la princesse Cariboo ; son intendant, qui parle pas très bien l'anglais, avait fait les réservations. La princesse et sa cour arrivent et s'installent : très originaux, bruyants, mais courtois et sympathiques. Apparemment venue, d'après un journal local, de très loin pour voir Georges III. Mais d'autres journaux extrapolent, fantasment la princesse, en font un personnage mystérieux, immensément riche, sans doute a-

moureuse secrètement d'un lord anglais. Du coup toute l'aristocratie de Bristol lui fait la cour et veut attirer sa protection, offre des cadeaux considérables de valeur et de beauté. Des fêtes sont données en son honneur. Des dizaines de portraits de la princesse sont peints. Un jour, elle prit, refusant tous les carrosses qu'on lui proposait, une voiture de poste pour se rendre à Londres. A Londres ? Non, en fait elle a disparu avec sa cour, emportant avec elle toutes les richesses qu'on lui avait offertes. Dans toute l'Angleterre on se moqua des habitants de Bristol : des chants et des comédies burlesques immortalisèrent cette supercherie et créèrent la légende de la princesse Cariboo, qui en réalité n'était qu'une actrice de seconde zone accompagnée de ses compagnons comédiens. On apprit enfin, après avoir cru à sa mort, qu'elle avait finalement épousé un homme de son rang et qu'elle s'occupait du commerce des sangsues.

Merci de votre attention. Je vous laisse le loisir jubilatoire de découvrir les autres charlataneries de P. T. Barnum par vous-mêmes. Un voyage inoubliable au pays des sornettes.

Pibrac, le 17 déc. 2015

Madeleine (in L'Ermite de Vallombreuse) (1859) - Mlle Florence Strub.

Mlle Florence Strub. Un nom. Derrière ce nom, une personne qui a existé, mais sur laquelle on ne peut pas obtenir le moindre renseignement, du moins quand on est un "chercheur" amateur. Une personne. Une vraie. Une personne qui a vécu au XIXème siècle, sauvée du néant grâce à un livre. Un SEUL livre. Un livre publié chez Dentu, un grand éditeur de l'époque, notamment pour avoir publié de la littérature populaire, genre auquel appartient l'ouvrage dont il va être question ici. Il ne s'agit donc pas d'un livre auto-édité. Pourquoi Florence Strub n'a-t-elle publié qu'un seul livre ? Mystère. Il ne s'agit pas d'un chef-d'oeuvre non plus. Je me suis, en quelque sorte, "épris" de Florence Strub, ce qui est débile et pour tout dire assez morbide. Bon, sans plaisanter, j'aime bien en général ces auteurs, comme ça, qui n'ont écrit qu'un seul livre, perdus, flottant invisibles dans l'immensité de la Bibliothèque. Chacun ses marottes.

Cet ouvrage est constitué de deux histoires "romantiques", et c'est la deuxième, la plus courte, celle qui n'est pas mise en avant, qui a attiré mon attention. La première, si j'en crois ce que j'en ai lu, n'est qu'une sympathique variante d'un roman allemand très populaire quelques années plus

tôt : "Ronaldo Ronaldini, chef de brigands" ; j'aurai l'occasion de revenir sur ce roman dans un autre billet.

"Madeleine", donc : l'histoire d'une fille de pêcheurs amoureuse d'un marin qui va la délaisser par ambition, avant de revenir vers elle mais trop tard. Une histoire d'amour, de folie, de fantômes, de bords de mer et de falaises.

Madeleine est en train de raccommoder des filets, outils de travail nécessaires à son père et son frère. Sa vieille mère est avec elle dans la petite maison en haut d'une falaise qui surplombe la mer. Madeleine est inquiète : les hommes ne sont pas encore rentrés de leur journée. La vieille lui rappelle la condition d'une femme de pêcheur ; elle, par exemple, avait déjà perdu trois fils "étendus sur la grève", parce que, dit-elle, "la mer rend ce qu'elle prend".

Georges, le fiancé de Madeleine, un marin, fait son apparition. Il a en fait été pratiquement élevé avec Madeleine, ils se connaissent depuis toujours. Ils doivent se marier, mais là, il vient annoncer à son amoureuse qu'il doit partir : les affaires de son père vont mal et il va s'embarquer sur un navire comme second pour essayer de ramener pas mal d'argent de façon à ce que, deux ans plus tard, il puisse enfin épouser sa belle. Madeleine est triste ; son père et son frère, toutefois, finiront pas rentrer de leur journée de pêche.

Le lendemain, Madeleine regarde le bateau de Georges, un trois-mâts qui s'appelle Corsaire-Rouge, quitter la terre ferme et s'éloigner. Elle est assise sur un rocher noir et repense à son passé heureux avec Georges. Elle est très inquiète. Elle connaît son fiancé, il veut devenir capitaine, qu'elle le veuille ou non, et son ambition finira par l'éloigner d'elle. Elle le pressent. Elle aura raison.

Loin d'elle, Georges prend du galon ; son capitaine lui fait confiance et lui laisse les rênes du bateau pendant ses absences, il se rapproche de lui... et fait aussi en sorte que son

poulain se rapproche de sa nièce, la belle Héloïse. Héloïse et Georges finiront par se marier.

Madeleine ne sait rien de cela. Georges, au début, lui écrivait beaucoup, puis un peu moins, puis plus du tout. Elle finira par comprendre que Georges l'a oubliée. Elle devient folle, sorte de fantôme errant sur la falaise, dormant dans une grotte ; elle s'accapare les lieux, comme si cet endroit devenait un reflet de son esprit (relation avec la nature propre au romantisme, on le sait). "Sa folie était douce mais sauvage", nous dit l'auteur. Et puis un jour elle croit entendre Georges et s'enfonce dans la mer ; si elle n'avait pas été secourue par un pêcheur, elle serait morte noyée. La pauvre vieille mère de Madeleine, en apprenant le suicide manqué de sa fille, meurt de désespoir.

Finalement, entre le choc de cette tentative de suicide qui lui a remis les idées en place, et la perte de sa mère qui lui donne de nouvelles responsabilités envers son frère et son père, Madeleine se remet doucement et reprend sa place dans la maisonnée. Quelque temps après elle touchera même un gros héritage, suite à la mort de son oncle (elle ne l'a jamais connu) qui avait fait fortune aux Indes. Elle perdra en revanche son père et son frère, tous les deux morts en mer, j'ai presque envie de dire comme ils se devaient de mourir en tant que pêcheurs.

Peu à peu l'obsession de Georges revient chez Madeleine, et elle finira par retrouver sa trace, au moment même où il s'apprête à épouser Héloïse, à Pondichéry, en Hindoustan. Telle une ombre elle assistera sans être vue à toute la cérémonie, et même presque à la nuit de noces. Ce calvaire qu'elle s'inflige elle-même jusqu'au bout la fera retomber dans sa folie. Elle rentre chez elle et repart vivre sur la falaise comme une sauvageonne. Puis elle finira par mourir, après quelques années. Elle se fera enterrée sur la falaise, face à la mer.

Elle retrouvera Georges, après bien des années, dans la mort. Ce dernier se fera enterrer avec sa bien-aimée après avoir connu tous les malheurs et erré lui aussi sur la falaise, le même nombre d'années que Madeleine. Au fond il ne l'avait jamais oubliée, même s'il n'avait montré à ce sujet qu'un seul signe : prononcer le nom de Madeleine dans son délire, alors qu'Héloïse le soignait suite au naufrage du Corsaire-Rouge.

Pibrac, le 5 janv. 2016

La Pipe de terre (1872) - J.-B. Brossard.

J'avais déjà parlé d'un texte sur le tabac, et je récidive ici. Est-ce le besoin de mettre à l'épreuve l'ancien fumeur invétéré que je fus pendant vingt ans (j'ai arrêté depuis six mois, par la seule volonté de ma volonté) ? Un début de nostalgie de ma vie de fumeur ? Certainement pas. Ce sont des textes sur le tabac, un point c'est tout. Un point c'est tout, un point c'est tout, un point c'est tout, un point c'est tout (la méthode Coué fonctionne assez bien chez moi, veuillez m'en excuser).

J'ignore si Jean-Baptiste Brossard, ancien notaire isérois, fumait la pipe (étant donné qu'il en parle plutôt bien cela ne m'étonnerait pas) mais d'après les renseignements que j'ai pu tirer sur lui il semble qu'il soit mort de sa belle mort à plus de quatre-vingts ans. C'est beau. Surtout pour un fumeur. Ce n'est pour ça que je reprendrai. Je ne reprendrai pas, je ne reprendrai pas, je ne reprendrai pas.

Papi Brossard avait une particularité pour un notaire, c'est qu'il aimait écrire des fables pleines d'humour, de sagesse, d'humilité, de satire même parfois ; n'excluant pas l'autodérision, comme dans "La Bouteille de liqueur" où il démontre que quelque soit notre statut social on est tous faits de la même matière. Vous retrouverez quelques-unes de ses fa-

bles sur Gallica, ainsi qu'un poème autobiographique assez émouvant : "Adieux à mon cabinet".

"La Pipe de terre" est une fable qui symbolise la vanité de la condition humaine : vigueur de la jeunesse, qui s'éteint progressivement jusqu'à la triste vieillesse et enfin la mort ; au début la pipe est belle, tirant comme une cheminée, faisant l'admiration de tous et le bonheur de son propriétaire, et à la fin, après des années, usée et plus bonne à rien, la pipe tombe et se casse sur un caillou. C'est fini.

Je pense que dans ce texte Papi Brossard joue aussi avec l'expression "casser sa pipe", qui vient des campagnes napoléoniennes : les chirurgiens amputaient les soldats en leur mettant une pipe entre les dents pour qu'ils évitent de trop crier, et s'ils échouaient dans leur acte "médical" le soldat mourait et lâchait la pipe qui tombait parterre et se cassait. Voilà pourquoi "casser sa pipe" signifie "mourir". C'est atroce mais c'est comme ça.

"La pipe de terre" fait seize pages, et j'ai trouvé certains passages très réussis. La volupté ressentie par le fumeur est très bien décrite, avec poésie et en même temps une emphase calculée qui laisse apparaître une pointe d'ironie, comme par exemple ici :

Plus épris que jamais, fumant, fumant toujours,

Notre amateur heureux, en moins de quelques jours,

Vit le pâle tuyau de sa pipe chérie

Noircir entièrement sans la moindre avarie ;

Puis étaler enfin, sur le noir le plus beau,

Le reflet chatoyant de l'aile du corbeau.

Le déclin de la pipe est amené lui aussi avec une grande habileté :

Un sédiment rugueux, une croûte rebelle,

Lentement se forma dans le sein de la belle.

La pipe a de plus en plus de mal à remplir sa fonction :

Ainsi, sale et crasseuse, et plus, sur le retour,

Notre pipe à son maître inspirait moins d'amour :

Bientôt ce fut plus mal car, la pipe vieillie,

Aspirant la salive en vapeur recueillie,

Mouillait tout le tabac entassé dans le fond

Et formait un culot, cloaque assez profond

Qui, du feu maîtrisant l'action invisible,

De la combustion rendait l'oeuvre impossible ;

Parfois, cela en devient même franchement dégoûtant (esprits mal tournés, merci de passer votre chemin)...

Qui, versant de leur sein le liquide onctueux,

D'un pus jaunâtre et plein d'un élément visqueux,

Enluminaient ses flancs d'une essence gluante

Qui, barbouillant les doigts de sa graisse puante,

Et pénétrant les chairs assez profondément,

Ne cédait au savon que difficilement.

... jusqu'à ce que l'on ne sache plus au juste de quoi il parle (?) :

Dont la goutte pendante à leur nez cramoisi,

Ainsi qu'un ornement pour le lieu bien choisi,

Glisse et, coulant le long d'une peau racornie,

Tombe, et, s'élargissant sur leur lèvre bleuie,

Pénètre dans la bouche où l'affreuse saveur

Les force à cracher loin cette ignoble liqueur.

Le fumeur, malgré son dégoût, s'accroche à sa pipe par manie :

Notre fumeur fidèle à sa vieille habitude,

Du brûle-gueule affreux quand même se servait,

Et, sans le mieux soigner, ainsi le conservait.

La pipe, elle, ne se fait plus d'illusion :

Le pauvre brûle-gueule avait, certes, raison

De crainte de finir d'une triste façon

Les jours si tourmentés d'une frêle existence

Depuis un certain temps en pleine décadence.

Et, comme prévu, la mort arrive enfin :

Des lèvres du fumeur le brûlot échappa,

Et, de si haut tombant fatalement à terre,

Sur un humble caillou se brisa comme verre.

Un bruit comme un soupir ! puis rien... tout était dit !

Et l'auteur de conclure :

Hélas ! ainsi finit l'humaine comédie,

Quand ne s'y mêle pas l'horrible tragédie.

Il faut bien reconnaître que cette fable un peu glauque résume assez bien l'absurdité fondamentale de la condition humaine. Sauf que Papi Brossard avait tout compris : en écrivant ses pensées à travers des textes littéraires, et en faisant partie de la Bibliothèque, il continue de s'exprimer, et de nous raconter des choses, plus de cent ans après sa mort.

Pibrac, le 27 janv. 2016

Deux émigrés en Suède (1849) - Xavier Marmier.

A la fois bibliothécaire, académicien, et globe-trotteur avant l'heure, Xavier Marmier avait dès le départ des atouts qui ne pouvaient qu'attirer mon attention. Dommage qu'il ait été un royaliste convaincu (et militant), sinon il aurait pu sembler un homme parfait, au destin particulièrement enviable. Aujourd'hui son oeuvre (fictions autant que récits de voyages) est oubliée. Pourtant, si le personnage était paraît-il très doctrinaire, sectaire, dans ses idées "françaises", dès qu'il voyageait il devenait un homme sympathique, d'une curiosité insatiable, amoureux des peuples et de leur culture, de leurs croyances, qu'il s'agisse des pays nordiques, de l'Amérique, ou de l'Orient. Comme si, d'une certaine manière, dégoûté par toutes ces révolutions, il trouvait à chaque fois "ailleurs" quelque chose de mieux, de plus sage, de plus tranquille, de plus rangé, de plus traditionnel... de plus poétique. Avant Borges il aura connu l'amour des sagas islandaises, le besoin d'apprendre les langages (l'allemand, l'islandais, le lapon, et plusieurs autres) afin de pouvoir lire les textes originaux. Il a fait connaître en France les littératures germaniques, nordiques. Il est l'un des inventeurs de la littérature comparée.

Il aura toute sa vie partagé son temps entre Paris, sa région natale (la Franche-Comté), et ses voyages. A sa mort, il lè-

guera sa bibliothèque de 6000 livres à la ville qui l'a vu naître, Pontarlier, et 1000 francs aux bouquinistes de Paris pour qu'ils puissent faire une bringue en son honneur : décidément, royaliste ou pas, j'adore Xavier Marmier, qu'on se le dise.

"Deux émigrés en Suède" est son premier livre de fiction, même s'il fait appel à beaucoup de souvenirs précis. Il l'a publié en 1849, alors que selon sa biographie il se trouvait en Amérique du Sud. Cinq ans plus tôt il s'était marié chez lui, à Pontarlier, mais l'année suivante il avait perdu sa femme et l'enfant qu'elle portait, au moment de l'accouchement. Il me semble que ce drame a peut- être aussi influencé ce livre. Je m'avance un peu.

Les deux émigrés, ce sont Irénée, un jeune soldat légitimiste, passionné par ses idées politiques, qui vient de perdre son père soldat comme lui... et son oncle, ancien soldat des précédentes révolutions, royaliste lui aussi mais résigné maintenant et qui a trouvé en Suède de quoi s'établir (il y a monté une usine) et vivre dans l'aisance et la quiétude. Il s'est marié (à une roturière protestante !), a perdu son épouse, mais il lui reste ses deux filles, Alete la dynamique et Ebba la timide, qui ont à peu près l'âge d'Irénée. Il vit désormais en fumant sa pipe et en contemplant son nouveau pays, son usine, et ses filles adorées. Irénée, étant réduit à l'inaction parce qu'il n'y a plus de bataille à mener à ce moment-là en France, est envoyé par sa mère en Suède où il doit passer quelque temps chez son oncle pour se changer les idées. Le roman débute avec l'arrivée d'Irénée en Suède, et nous resterons dans ce pays jusqu'à la fin.

Le personnage principal de ce livre, c'est la Suède, et c'est pour cette raison avant tout qu'il faut le lire : pour le réalisme, le côté documentaire, tellement poétique "en soi" que nous sommes transportés dès la première page dans une sorte d'utopie. Et les descriptions très réussies ne gâchent rien à l'affaire. L'histoire se déroule au moment de Noël, a-

vec le froid, le silence, la beauté des forêts et des plaines enneigées, les petits villages chaleureux ici-et-là, comme par exemple Aland. Un peuple qui se construit autour des elfes, des contes de fées, des mythes fondateurs. Je retiens quelques phrases : "Le beau idéal serait d'éclairer notre esprit par toutes les lumières de la science et de garder en même temps la candeur innocente de notre coeur" (l'oncle, page 39) ; "Ce qu'il m'est doux de reposer ma pensée dans l'asile que vous m'avez ouvert. Depuis mon arrivée ici je n'ai rencontré que des coeurs honnêtes, je n'ai vu que les doux tableaux d'une pure et paisible existence. Quelle différence avec mon pays" (Irénée, page 44). A lire aussi le discours de l'oncle (page 31), qui oppose la poétique Suède à la France trop terre-à-terre selon lui : c'est là tout le message de ce livre, me semble-t-il.

Il faut comprendre le roman comme la mise en scène d'un choix crucial que doit faire notre héros : trouver lui aussi la tranquillité en Suède, dont il découvre (avec nous !) les habitants et leur langage, la culture primitive, ancestrale, et surtout pleine de magie, de poésie et de sociabilité ; tranquillité aussi avec la possibilité d'épouser Ebba, on le comprend peu à peu, et de travailler je suppose avec son oncle. Ou bien : rester dans sa passion anti-révolutionnaire, dans son rôle de soldat légitimiste, de serviteur pour son Roi, en un mot, de rentrer en France et de se re-jeter dans la bataille, au péril de sa vie bien entendu.

Finalement, Irénée, malgré l'amour d'Ebba envers lui, rentrera se battre en France, convaincu par les lettres de ses amis légitimistes. Ebba saura avant tout le monde (dans un rêve) le moment de l'inéluctable mort d'Irénée, depuis la Suède, avant même de recevoir une semaine plus tard la confirmation par une lettre de la mère de ce dernier. La Suède restera décidément magique jusqu'au bout.

J'ai le sentiment qu'au moment de l'écriture de ce livre (quelques années, donc, après le drame qu'il a connu avec

la mort de sa femme et de son enfant), Marmier était un peu désabusé. En tous les cas, on se dit qu'Irénée a tort de redevenir soldat, qu'en faisant cela il va forcément mourir et que sa fin ne peut être que stupide et surtout totalement inutile. Est-ce réellement stupide de mourir pour ces idées ? Non, sans doute, mais ici, en tout cas, on le ressent de la sorte. Et ce n'est pourtant pas ce que devait penser l'auteur, soi disant très militant dans ses convictions. Des deux émigrés, c'est l'oncle qui a raison : mieux valait s'exiler et retrouver la sérénité ailleurs. Toute lutte devenait inutile.

Marmier était royaliste, d'accord. Mais je pense qu'au fond le militantisme, le fait de se jeter dans la bataille, l'ennuyait, lui déplaisait. Des années plus tard, devenu académicien, poussé par des amis légitimistes, il s'est présenté à des élections, à Pontarlier. Il a mené campagne sans grande conviction (il parle même de "corvée"), et quand il a perdu il en a été bien content : il pouvait retrouver la quiétude de ses livres.

Pibrac, le 8 fév. 2016

Mémoires d'un caniche (1866) - Mlle Julie Gouraud.

Gallica me console de tout, même de la mort de mon chien Murphy (le 10 janvier 2016, à presque quinze ans... pas mal pour un boxer). Permets-moi, mon pépère, de te taquiner une dernière fois en te dédiant mon billet sur ces "Mémoires d'un caniche" ; tu n'étais pas raciste, le plus pacifique des toutous... et plutôt philosophe, comme le César dont il va être question ici. Tu feras toujours partie de notre vie, un peu désormais comme une sorte de mascotte.

Je craignais un peu, en ouvrant cet ouvrage, qu'il s'agisse d'un moyen détourné et humoristique pour faire un texte satirique (voire politique), un peu comme pour *Aboitim* (les pseudo-mémoires de Baltique, la chienne de François Mitterrand). Mais non, ce sont bien les mémoires d'un caniche. Légèrement anthropomorphisées tout de même.

Il faut lire ce livre pour plusieurs raisons, qui vont du simple amusement jusqu'à l'exposition de la condition animale de l'époque. C'est donc à la fois un ouvrage divertissant (j'aurais envie de dire : attachant, d'autant plus qu'il est, si j'en crois la dédicace, inspiré d'un épisode de la vie de l'auteure) et instructif. A lire aussi, tout simplement, si l'on aime les chiens.

César a été adopté par une famille, les Nelville, propriétaires du château de Baudry en Touraine. Il a aujourd'hui douze ans et écrit ses mémoires. Il faut dire que sa vie aura été mouvementée, et pour tout dire assez héroïque.

Il aura connu trois ou quatre familles d'adoption (après avoir été kidnappé et revendu par des voleurs dans le besoin), de la vie de château à la vie de château en passant par une période de grande pauvreté. Il portera différents noms : César, Fido, et Fidèle. Il n'aura jamais été battu. Rencontrera au cours de ses pérégrinations quelques-uns de ses congénères (Mouflar le chien de berger ; un chien errant à la patte cassée, etc.), et entendra parler d'autres chiens remarquables à travers les conversations de ses maîtres (des Saint-Bernard sauvant des humains qui veulent traverser les Alpes, le caniche savant Munito, etc.), ce qui est l'occasion pour le lecteur contemporain d'en apprendre beaucoup sur la condition canine au XIXème siècle. Un jour, par exemple, César aide à la capture (en servant d'appât) d'un tueur de chiens (il en a tué des dizaines) ; il dira à ce propos : "Le tueur de chiens fut condamné à trois mois de prison. Indulgence pitoyable !" (p101).

César, avec les Nelville, connaît une vie parfaite selon lui, c'est-à-dire en recevant beaucoup d'amour (en particulier de la part des enfants) ; en étant gâté mais juste ce qu'il faut, c'est-à-dire sans sombrer dans le côté "chien de salon" parfumé et pomponné comme une poupée ; en ne l'écartant pas trop, en somme, de sa nature et de son éducation maternelle, car, dit-il, "il n'est pas rare que les hommes contribuent à nous donner des défauts dont nous n'avons pas l'instinct" (p13).

César est un chien posé, tranquille, mais qui apprécie beaucoup les éloges. Lorsqu'un jour, après avoir sauvé sa petite maîtresse Henriette de la noyade, il passe dans le journal, il est plus que flatté, il en devient même assez orgueilleux.

Il est aussi un vrai chien qui n'aime pas les chats ; il nous explique même le danger qu'il y a pour un chien à fréquenter un chat : "Lui franc, généreux, sincère, peut-il s'entendre avec cette espèce dont la dissimulation, l'égoïsme et la perfidie sont connus du monde entier, sans perdre de la noblesse de son caractère ?" (p14).

César a une vie normale avec les Nelville : on l'assoit par amusement sur l'âne qu'est en train de monter Henriette, les enfants lui récitent leurs leçons, un jour il fait sa petite fugue comme tout le monde, ce qui lui permettra (après avoir rencontré Mouflar, un chien de berger) de comprendre que lui aussi à ses "brebis" à garder : une responsabilité, quoi. Sa vie alterne entre mission et petits plaisirs. Un belle vie en somme, remplie de sens et de joies.

Et puis un jour, à cause de l'imprudence de M. Nelville qui a oublié de le tenir en laisse à Paris, César est kidnappé par Delphine, une femme pauvre (avec mari et enfant) qui espère le revendre à bon prix. Ce qu'elle fait auprès d'un riche couple de jeunes mariés. César voyagera dans les Alpes. Il décrira même les jolis paysages, mais en précisant : "Si quelqu'un n'est pas de mon avis, il voudra bien se rappeler qu'en fait de paysage, je me sers des impressions des personnes et non des miennes" (p64). D'une manière générale, il a toujours soin d'ailleurs de le rappeler : "N'allez pas me croire savant sur mon récit. Je ne comprends pas un mot de ce que je vous dis, mais ma mémoire me sauve" (p78). A bon entendeur salut.

Après une nouvelle fugue, César sera récupéré par Brigitte, une mendiante attachante pour qui il aura beaucoup d'affection. Il l'aidera à se sortir un peu de la misère, en ayant le talent de se faire aimer par les habitants du village qu'elle habite qui du coup seront de plus en plus généreux avec elle.

Une chose tout de même qui a son importance : César peut avoir de l'affection pour d'autres personnes que ses pre-

miers maîtres, mais ce n'est pas pareil. Il dira notamment : "Je regrettais peu mes derniers maîtres ; Baudry avait mon coeur tout entier. Cependant, j'ai conservé un sentiment de reconnaissance pour les jeunes époux. Ce sont eux qui m'ont arraché des mains coupables de Delphine" (p84). De même, après le décès de la mendiante Brigitte il part avec André, le fils de cette dernière, qu'il apprécie aussi beaucoup. Mais quand par hasard il retrouvera M. Nelville à Paris, il se jettera sur lui fou de joie. Il semblerait que pour les chiens ce soit, comme dit la chanson : "quand j'ai aimé une fois j'aime pour toujours".

Tous les chiens ont un peu les mêmes comportements, les mêmes jeux, la même façon d'aimer. Mais chacun s'individualise quand même, par son caractère, ou encore à travers quelques petites manies. César, par exemple, en empêchant gentiment, avec son museau, le docteur de prendre le pouls d'Henriette à chaque fois qu'elle est malade ; ou encore en mettant sa patte sur le bras d'une personne pour la remercier.

Le ton employé ici par l'auteur sonne juste, on est vraiment dans l'esprit de César, ou tout au moins l'illusion fonctionne la plupart du temps.

César, après une vie trépidante dont je me garderai bien de vous raconter toutes les péripéties, finira ses jours paisiblement. C'est Henriette qui, devenue adulte, terminera les Mémoires de César, après l'avoir veillé jusqu'à sa mort.

Julie Gouraud a écrit de nombreux livres pour la jeunesse.

Pibrac, le 22 fév. 2016

Voyage sous les flots, rédigé d'après le journal de bord de "l'Eclair" (1869) - Aristide Roger.

L'histoire de la littérature réserve parfois d'étonnantes coïncidences, comme ce "Voyage sous les flots", livre publié à partir de 1867 dans *Le Petit Journal*... deux ans avant la parution de "Vingt mille lieues sous les mers", et tellement ressemblant à ce dernier que Jules Verne en personne a dû assurer ses arrières, écrire une lettre en amont au rédacteur du *Petit Journal* pour s'éviter ensuite tout risque d'être accusé de plagiat.

Aristide Roger, alias Jules Rengade, était un médecin (qui n'a jamais exercé), auteur de quelques livres de vulgarisation scientifique (dont ce "Voyage sous les flots"). Très fan de Jules Verne par ailleurs. Ce livre est-il vraiment une coïncidence ? L'auteur avait-il eu vent du projet de Verne et aurait-il voulu lui couper l'herbe sous les pieds ? Nous ne le saurons sans doute jamais, et nous laisserons donc à M. Rengade le bénéfice du doute : "Voyage sous les flots" est simplement une histoire de sous-marin paru avant "Voyage sous les eaux" (premier titre auquel avait pensé Jules Verne pour son chef-d'oeuvre). Difficile également d'imaginer à quel point le petit roman de Rengade a pu influencer Jules Verne (après tout pourquoi pas ?).

"Voyage sous les flots" n'a pas la grandeur de "Vingt mille lieues sous les mers" ; on ne le lit pas non plus de la même manière, le ton est très différent, et c'est pour cette raison même que le plaisir de le lire est indéniable. A la perfection froide, un peu austère, parfois ennuyeuse, du roman de Verne s'oppose ici une certaine fantaisie qui, associée à une description rigoureuse du monde sous-marin (les deux auteurs ont utilisé la même documentation !), crée chez le lecteur une satisfaction originale, un petit côté "apprendre en s'amusant".

Le savant Trinitus fabrique secrètement un "bateau" sous-marin, avec l'ambition d'atteindre le pôle Sud en passant sous les glaces. Un jour il apprend que sa femme Thérèse et leur fille Alice (parties en voyage pendant qu'il travaillait à son oeuvre) ont disparu en mer suite au naufrage du *Richmond*, au large de L'Australie. Dévasté, il décide finalement d'utiliser son invention pour gagner du temps et tenter de retrouver (si possible vivantes) les deux amours de sa vie. Il se fait accompagner par un marin de sa connaissance, Nicaise, et par Marcel, le neveu de ce dernier qui est amoureux d'Alice sans jamais avoir osé l'avouer, ni à l'intéressée, ni à Trinitus. Ils partent à l'aventure, et après maintes péripéties (éruption volcanique sous-marine, enchevêtrement dans la mer des Sargasses, mille avaries pour "l'Eclair", typhon qui les projettera au pôle Sud, etc.), ils finiront par retrouver les deux femmes... dans des circonstances que je vous laisse découvrir.

Trinitus n'est pas le capitaine Nemo : beaucoup plus humain, il est même parfois plus effrayé que ses compagnons, ce qui n'est pas toujours très rassurant pour eux ! L'Eclair n'est pas le Nautilus : les problèmes qu'il connaît sont un support quasi constant de l'intrigue ; Trinitus, par exemple, ne voit pas devant lui lorsqu'il pilote son "bateau", et ce dernier est donc pourvu d'un long manche devant lui qui lui permet d'actionner la marche arrière lorsqu'il "tamponne" un obstacle ; des escarpolettes (autrement dit des balançoi-

res) pendent des flancs de l'Eclair, permettant à nos trois héros de profiter davantage des paysages sous-marins en se balançant joyeusement, revêtus bien entendu de leur scaphandre. Le pauvre engin subira des épreuves terribles (poussé à travers la mer des Sargasses par une cinquantaine de baleines, emporté par un typhon, traîné sur la banquise par nos héros), pour finir pratiquement désintégré, échoué sur la plage d'une petite île des mers australes. Nicaise n'a pas la trempe du harponneur Ned Land de Jules Verne : un jour, voulant faire le coq, il s'assoit sur son escarpolette pour tuer un narval mais il se fait happer par ce dernier en moins de trois secondes et emporter au fond des océans (Trinitus et Marcel, d'abord accablés de chagrin, le retrouveront finalement par miracle quelques pages plus loin).

En somme, d'un certain point de vue, ce petit roman pourrait presque passer pour une parodie de "Vingt mille lieues sous les mers", s'il n'avait pas été publié deux ans auparavant. Les points communs entre les deux livres sont en effet frappants, comme le souligne un article d'une revue vernienne (cf lien ci-dessous) : " Le tunnel et l'éruption volcanique sous-marine, la mer antarctique, le rôle du narval, les menaces de l'asphyxie" ; ajoutons à cela les cachalots, les descriptions sous-marines, les cadavres congelés, etc. Coïncidence sans doute, mais d'une belle étrangeté.

Wells n'écrivait pas des aventures "potentiellement" réalistes, il écrivait pour illustrer avec poésie des fantasmes humains : devenir invisible, voyager dans le temps, etc. Jules Verne, lui, écrivait des livres d'anticipation, dans lesquels il essayait (souvent avec une grande réussite) de décrire méticuleusement la technologie qui permettait l'aventure. Dans "Vingt mille lieues sous les mers" on est presque "réellement" dans un "vrai" sous-marin, on vit l'aventure comme on pourrait "vraiment" la vivre. Chez Rengade on vit un peu la même aventure, mais comme si l'on se trouvait dans un roman de Wells. C'est différent. On aime ou on aime

pas. Moi j'adore. Je préfère rêver avec de la fantaisie que de rêver "réaliste".

"Voyage sous les flots" n'est resté que comme un précurseur aux yeux des verniens ; il me semble qu'il pourrait être un peu plus que cela, sans être un chef-d'oeuvre. Il a été réédité bien après la parution de "Vingt mille lieues sous les mers", et traduit en espagnol. Mais soit : il arrive que la célébrité d'un livre, voire d'un auteur, se fasse tout entière sur un malentendu. Alors, si appartenir à l'univers de Jules verne peut permettre à ce petit livre de rester un tant soit peu, eh bien ce sera déjà ça.

De jolies illustrations ornent ce livre qui vous fera passer un très bon moment.

Pibrac, le 2 mai 2016

Légendes et chants de geste canaques (1885) - Louise Michel.

Petite entorse à mon credo habituel : Louise Michel est une personnalité connue ! Je n'ai pas résisté à m'approprier ce petit livre écrit par elle ; c'est Paschal Grousset, un véritable écrivain oublié celui-là, qui m'a amené à m'y intéresser. Je parlerai dans le billet suivant de cet homme, camarade de bagne de Louise Michel.

Après l'écrasement de la Commune par le gouvernement de Versailles, on le sait, quelques milliers de prisonniers ont été envoyés au bagne de Nouvelle-Calédonie, territoire conquis par la France sur lequel tout restait à faire (si l'on peut dire bien sûr) en terme de colonisation. Années très difficiles pour nos bagnards, entre enfermement et semi-liberté errante sur l'île, parmi les Kanakes.

La plupart des prisonniers ont vécu ce terrible exil comme un événement de plusieurs années humiliant, sans issue, insensé ; l'endroit rêvé pour ruminer une haine irrépressible envers le gouvernement de Versailles. Louise Michel, en revanche, écrit ceci à Hugo : « On ne fait pas six milles lieues pour ne rien voir et n'être utile à rien » ; tout en vivant dans les mêmes conditions que les hommes (elle a refusé tout traitement de faveur), elle s'est imprégnée de l'en-

droit, de sa poésie, elle s'est rapprochée des populations autochtones au point de se donner l'impression parfois de devenir elle-même Kanake (elle parle souvent dans le livre comme si elle faisait partie de ce peuple, par opposition à nous). Elle finira par leur donner des cours, et par se faire recruter comme enseignante à Nouméa. Elle apprendra leur langage, leur musique et leurs contes. Elle aimera même les cyclones.

L'incipit déjà est plein de promesses :

> La nuit tombe sur la baie silencieuse et dans l'ombre aboient lés brisants.
>
> O mer ! devant toi l'esprit s'apaise, souffrir même n'est plus rien, savoir est tout.
>
> Mais saurons-nous jamais ? La science est une torche entre les mains des éclaireurs ; à mesure qu'on la porte en avant, l'ombre se fait en arrière.

La langue kanake est très vivante, évolutive, et surtout, nous dit Louise Michel, elle touche à une certaine universalité :

> Vos philosophes discutent la possibilité d'une langue universelle choisie parmi les langues mortes, nos peuplades de l'â-

ge de pierre font et *vivent* cette langue, en prenant chez les Anglais, les Français, les Espagnols, les Chinois, pêcheurs de Trépang, leurs mots d'usage, et en leur donnant des leurs.

Le langage varie souvent aussi entre tribus :

Les Canaques de service à la presqu'île venant de divers points de la Calédonie, mêlent chacun son idiome au bichelamar. Le chat est indifféremment *poussy* de l'anglais ou *Couli* des tribus, ou chat.

Regarde est louk ou kâlo.

Louise Michel, ici par exemple, exprime encore une fois l'impact indélébile que cette île aura eu sur elle :

Tout ici déracine l'être de lui-même ; le silence profond, la solitude où la pensée frappe de ses ailes les sommets tourmentés des montagnes ; tout cela vous emporte loin, bien loin de votre existence.

Ici, un passage assez édifiant qui montre bien à quel point elle s'imprègne du lieu, et de la culture de ses nouveaux amis :

Des squelettes extérieurs, fermés comme des cuirasses, ayant au cou des dépressions qu'on dirait faites par le pouce d'un modeleur, sont épars sur les fucus ; le corps, le cou, tout tient ensemble, il n'y a que deux trous pour les yeux, ils sont un peu plus longs qu'une main ordinaire et à peu près de la même largeur.

Sur les squelettes très-anciens et d'un blanc un peu nacré, sont des rameaux pareils à ceux qu'on voit sur les vitres par la gelée. Eh bien oui, j'aime ce désert, et les cyclones, et la neige grise des sauterelles, la nature sauvage, les tribus sauvages.

Un regard sans complaisance malgré tout. Son féminisme reprenant le dessus, elle a un regard très lucide et dur sur la condition féminine dans certaines tribus :

Nous avons dit que la femme en Calédonie ne compte pas, qu'on l'appelle (nemo) *rien, popinée* qui signifie un objet d'utilité dans la langue des tribus. C'est elle qui porte l'attirail de pêche ou de récolte, qui traîne les enfants et sert son seigneur et maître.

Pour pouvoir enseigner, il faut d'abord connaître et comprendre les peuples à travers, notamment, leur culture. Lou-

ise Michel s'imprégnera passionnément de la culture kanake. A travers la musique :

> La musique canaque avec ses quarts de tons ressemble au vent, aux bruits de bois, aux flots, souvent elle est douce, quelquefois rauque, parfois on dirait des gouttes d'eau tombant sur les feuilles.
>
> Des bambous frappés en cadence, une flûte de roseau, les branches de palmiers grattées, une feuille qu'ils s'appliquent sur la bouche, tels sont leurs instruments.

La danse :

> Dans les rondes du pilou pilou, les hommes tournent à part des femmes, quelquefois en sens contraire, le mouvement finit par être tellement rapide que les danseurs passent à travers la flamme sans en être atteint.

La littérature orale, les contes, ont une place prépondérante bien sûr dans leur culture. On imagine Louise Michel s'allongeant avec ses amis pour écouter le conteur :

Il est nuit, il a fait chaud dans la journée et la fraîcheur est bonne ; la tribu, étendue sous les cocotiers, près des cases, écoute les récits du conteur, et les brisants au loin racontent aussi. Le conteur moitié endormi, moitié éveillé, dit en rêvant ses histoires qu'on écoute en rêvant.

Louise se fera tout expliquer par un conteur hors pair parmi ses amis : Daoumi. Il lui racontera beaucoup d'histoires fondatrices de sa culture, et la moitié de ce livre nous en expose quelques-unes, pour notre plus grand bonheur. Les superstitions :

Ils se mirent à danser à la lune, mais tout à coup la montagne s'écroula et couvrit la tribu.

C'est pour cela, que depuis dans un grand nombre de tribus, on ne siffle jamais en passant sous les rochers. Mais ce n'est pas le sifflement qui attire la montagne — c'est le bonheur.

Les valeurs, comme par exemple ici la modestie :

Plus grand je commençais à me retrouver heureux ; une ancienne femme du grand chef, qui parcourait les tribus m'avait dit que j'étais beau, cela m'avait rendu fier.

La nuit d'après au lieu de dormir je pensais à cela et je me retrouvais tout joyeux, un coco me tomba sur le visage. C'est depuis ce temps là que je suis devenu effrayant à voir comme le masque de guerre

Le téléphone arabe existe aussi chez les kanakes. C'est à la vérité un élément de base de la littérature orale :

Le Canaque conteur, s'il est en verve, s'il n'a plus faim et que la nuit soit belle ajoute au récit, d'autres y ajoutent après lui, et la même légende passant par diverses bouches et diverses tribus devient parfois toute différente de ce qu'elle était d'abord.

Quand elle put rentrer en France grâce à l'amnistie de 1881, elle fut paraît-il partagée entre la joie de retrouver ses amis et la tristesse de devoir quitter sa vie en Nouvelle-Calédonie. Des années difficiles pour elle aussi (c'est là qu'elle deviendra anarchiste), mais pleines, positives, particulièrement instructives et riches en émotion. Un petit livre sur la culture kanake, exotique, bien écrit.

Pibrac, le 3 mai 2016

Les condamnés politiques en Nouvelle-Calédonie : récit de deux évadés (1876) - Paschal Grousset et Fr Jourde.

Si Louise Michel a réussi à "positiver" sa déportation en Nouvelle-Calédonie, comme on l'a vu dans l'article précédent, d'autres bagnards n'ont eu qu'une seule obsession pendant leur terrible séjour : s'évader. Rochefort, Paschal Grousset, Pain, Charles Bastien, Achille Ballières et François Jourde ont fait mieux : ils ont réussi ! C'est unique dans l'histoire du bagne de Nouvelle-Calédonie. Manet en a même peint un tableau : *L'évasion de Rochefort*.

Grousset et Jourde, entre autres, ont rejoint l'Angleterre où ils ont vécu jusqu'à l'amnistie de 1880 qui les a autorisés à rentrer en France. Ce sont eux, qui, depuis l'Angleterre, ont écrit ce témoignage, publié en 1876. Ce sont deux personnalités de la Commune, Grousset étant en outre un écrivain prolifique (je vous invite à lire le billet écrit à son propos par Roger Musnik sur le blog Gallica).

Les deux hommes, avant de partir pour la Nouvelle-Calédonie, ont passé un an au Fort Boyard ; sans le Père Fouras et Passe-Partout... et sans écuelle ni couverts (pendant une semaine) ; sans couchage non plus (pendant un mois). En mai 1872, ils sont partis à bord de *La Guerrière* : un bateau avec quatre grandes cages contenant chacune 175 prison-

niers. Le voyage dure entre cinq et six mois, dans des conditions déplorables et au rythme de brimades, avec pour finir de sérieux problèmes sanitaires (scorbut en particulier).

Les prisonniers, arrivés en Nouvelle-Calédonie, sont répartis en deux affectations : les "déportés simples" sur l'île des Pins, assez "libres", et les déportés en enceinte fortifiée sur la presqu'île de Ducos.

Les auteurs de ce petit livre affirment être objectifs et ne raconter que la vérité :

> Plus de quatre mille hommes ont été déportés en Nouvelle-Calédonie. Nous avons été de ce nombre. Échappés comme par miracle de cet enfer, nous venons porter témoignage de ce que nous avons vu, faire appel à la conscience humaine, la sommer de juger entre nous et nos vainqueurs. Nous ne demandons au lecteur que de nous lire d'un esprit impartial, et de nous faire l'honneur de croire que nous n'avançons pas un seul fait sans être en mesure de le prouver.

Pourquoi ai-je eu envie de lire ce récit souvent épouvantable de deux évadés du bagne de Nouvelle-Calédonie ? Je l'avoue, pour retrouver un peu l'ambiance d'un film qui a marqué mon enfance : *Papillon*, avec Steve MacQueen et Dustin Hoffman, qui se passe, lui, au bagne de Guyane. Film tiré d'ailleurs d'un livre écrit par un Français, si je ne me trompe pas. Et il est vrai que ce petit livre a souvent rencontré mes souvenirs cinématographiques : les conditions de vie déplorables, les brimades, l'exotisme... mais ici s'ajoute une dimension politique bien sûr, et plus de détails réels sur la vie des bagnards.

Les "Pétroleuses" sont évoquées de temps à autre, comme ici :

les interner à la presqu'île Ducos. Elles y vivent comme nous y vivions tous, dans une pauvre hutte sans meubles, au milieu des plus dures privations. La citoyenne Lemel, brisée par les souffrances physiques et morales dont elle a été accablée, n'a pas quitté, depuis son arrivée, le misérable grabat sur lequel on l'a déposée.

Les épouses de bagnards ont parfois rejoint leur mari, espérant une vie merveilleuse en venant s'installer en Nouvelle-Calédonie. Elles ont vite déchanté, mais n'ont rien fui pour autant :

gaire à ces épouses sublimes. Et pourtant, quel respect ne méritent-elles pas, et combien de fois nos yeux ne se sont-ils pas mouillés de larmes en voyant ces mères de familles, ces parisiennes, dont quelques-unes étaient habituées sinon au luxe, du moins à une aisance et à une élégance relatives, et qui se sont condamnées volontairement à la vie sauvage, aux travaux les plus durs, à la misère la plus sombre, pour venir partager le malheur de ceux qu'elles aiment ?

Le bagne existe dans un contexte colonial, et les autochtones n'échappent pas aux répressions du gouvernement. Grousset et Jourde évoquent à plusieurs reprises les conditions de vie des Kanaks, qui font les frais, selon les auteurs, des ambitions de certains militaires de la colonie :

réprimer. D'ailleurs la guerre sans danger contre les malheureux indigènes est une excellente occasion d'avancement qu'on ne manque pas de se procurer. — Après des vexations odieuses et sans nombre, il arrive qu'une tribu préfère la mort à l'existence que lui font les commandants de détachements ;

L'emprise religieuse sur les Kanaks semble aussi assez méprisable :

> Une nombreuse population se groupe autour de l'établissement religieux, dont elle est devenue l'aveugle et *soumise* esclave. Logée misérablement dans des huttes primitives, se nourrissant d'ignames, de patates et de poisson, elle donne tout son travail, et cela sans rétribution, au père Goujon, qui exploite avec une rare sagacité le fanatisme religieux dont il a imprégné ces âmes excellentes et naïves. La plupart des indi-

Sur l'île des Pins tous les détails prennent une grande importance, et le plus basique des conforts peut manquer, au point de jouer avec la santé des prisonniers :

> Le képi que l'on nous avait donné au départ était usé ; le gouverneur nous refusa les chapeaux qui devaient faire partie de notre pauvre équipement, et la plupart durent aller tête nue au risque d'insolations qui furent fréquentes au début. Plusieurs déportés moururent de congestions cérébrales et de fièvres typhoïdes sans que ces accidents éveillassent l'attention d'une administration fort indifférente, qui ne nous remit des chapeaux qu'après un séjour de dix mois. La plupart des

Et au bagne, dans l'enceinte fortifiée, c'est encore pire évidemment :

> Quand un homme arrive au bagne, il perd sa personnalité : il est rasé, habillé d'un costume spécial, enchaîné par le pied, désigné par un numéro, astreint aux travaux les plus durs ; il devient une machine, mais une machine qui sent et qui souffre ;

Une fois installés en Angleterre, après leur évasion (je donne ci-dessous un lien pour en savoir plus sur cette aventure), Grousset et Jourde feront partie de ceux qui plaideront contre le bagne de Nouvelle-Calédonie, surtout pour les Communards qui sont mêlés là-bas aux pires criminels. Le livre se termine en répertoriant certains articles publiés dans des journaux anglais, qui élargissent le sujet en posant la question de l'utilité et la morale de ces bagnes. Je retiendrai par exemple cette phrase simple et pleine de bon sens, en guise de conclusion :

rique; la logique et l'histoire attestent que la persécution a nécessairement le résultat contraire; elle endurcit les convictions, elle accumule les rancunes, appelle la vengeance, prépare la lutte à venir. Il est donc certain que dans son intérêt

Pibrac, le 13 mai 2016

Les diamants de la Lune (1930) - H. de Graffigny.

Saviez-vous que l'un des personnages principaux de "Mort à crédit", Roger-Marin Courtial des Pereires, a réellement existé ? Il s'appelait Raoul Marquis (plus connu sous son pseudonyme Henry de Graffigny). C'était un savant farfelu et un écrivain de vulgarisation scientifique ; beaucoup de ses oeuvres sont dans Gallica. Ce genre de personnage me plaît énormément, mélange improbable entre vrai savant mais un peu fou et vrai auteur mais privilégiant la fantaisie et le rêve à la recherche de la vraisemblance.

Les diamants de la Lune est un roman de science-fiction romantique : l'histoire d'un jeune astronome qui va aller sur la Lune chercher des diamants, dans le but de pouvoir épouser sa belle. Il partira accompagné d'un ami chimiste (grâce à l'invention duquel la fusée pourra être construite) et d'un joaillier qui financera l'opération.

Qui n'a jamais fantasmé de décrocher la Lune pour se rendre accessible l'amour d'une femme ? De ce point de vue, ce livre pourrait contenir une symbolique assez intéressante, être la métaphore d'un fantasme universel. Il se lit comme un rêve, c'est certain ; rien à voir avec un Jules Verne, meilleur écrivain sans doute, mais plus "technique", et moins onirique.

Le héros, un astronome, est persuadé avoir observé des diamants sur la Lune :

« Il me semble bien reconnaître les raies caractérisant le carbone, mais je n'en suis pas absolument certain, finit-il par répondre.

— Eh bien ! moi j'ai fait la comparaison et je t'affirme que ce que nous avons sous les yeux ne peut être autre chose que du carbone cristallisé, autrement dit du diamant !

Christoflet, l'ami chimiste, résume le projet insensé du héros :

« Bref, si je comprends bien ta pensée, mon cher Jean, ton but serait d'utiliser le produit dont je t'ai parlé pour en constituer le moteur d'une fusée volante gigantesque avec laquelle tu espères pouvoir atteindre la Lune en un jour et demi ! Une fois arrivé là-bas tu ferais main basse sur quelques quartiers de ces rocs de diamant dont la valeur marchande te permettra de fléchir la volonté du terrible émule de Viollet-le-Duc. C'est bien cela, n'est-ce pas ? »

Mardyck, le héros, ne pourra épouser sa belle que s'il acquiert une certaine fortune :

— Quoi ! ignorez-vous donc que M. Chambrun m'a laissé entendre que ma demande ne serait pas agréée car il m'estime trop pauvre pour oser prétendre à l'union que je rêve !... »

La jeune fille esquissa un geste d'ignorance et Mardyck reprit avec une chaleur croissante :

« Oui, votre père exige que son gendre apporte une fortune au moins équivalente à celle qui doit constituer votre dot, car il estime qu'à notre époque la fortune est essentielle au bonheur d'un ménage. Or, j'ai imaginé un moyen de le satisfaire et de remplir cette condition : il réside dans l'exploita-

Où l'on comprend les motivations du joaillier :

Le négociant qui rêvait de truster le commerce du diamant dans le monde entier avait pesé depuis longtemps ces considérations dans son esprit avant de se décider à ouvrir le crédit nécessaire à l'exécution de l'appareil Christoflet. Comme il le disait, il s'était renseigné à diverses sources pour s'assurer que les assertions de l'astronome pouvaient être regardées comme exactes, et il n'avait reçu que des réponses contradictoires. En réalité, c'était surtout l'appât du gain énorme à réaliser qui avait emporté son adhésion. Les milliards à rapporter

Combien de diamants pourra-t-on ramener sur Terre ?

— Ah ! oui, l'importance de la cargaison à remporter. C'est bien simple. Toutes proportions gardées, la charge de l'appareil pour décoller du sol lunaire, devra être un peu inférieure à ce qu'elle serait sur Terre. Mais pour y arriver, nous nous serons allégés de seize cents kilos d'explosif fusant disparus au cours du voyage d'aller, plus de différents autres objets, si bien que vous pourrez vous charger de près de cinq cents kilogrammes de carbone à rapporter ici...

— Cinq cents kilogrammes seulement !

— Sur la Lune, oui, mais qui en pèseront trois mille dans notre pays de France.

Avant le départ, au moment de l'installation dans l'avion-fusée. Pas besoin de s'attacher et chacun prend place à côté d'un hublot pour pouvoir profiter du paysage !

Après avoir serré les mains des assistants qui leur prodiguaient leurs souhaits de succès, les voyageurs pénétrèrent à l'intérieur de la carlingue dont ils refermèrent la porte et serrèrent les écrous des obturateurs. Chacun d'eux prit un siège près d'un hublot permettant de voir à l'extérieur. Jean Mardyck fixa les yeux sur le chronomètre suspendu à une paroi.

« Attention ! dit-il à son ami, assis devant un volant plus petit que celui d'une auto et qui considérait de son côté une série de cadrans et de boutons de commande. Attention. Huit heures quarante-cinq. Nous n'avons plus que deux minutes à demeurer sur Terre. Quand j'abaisserai la main, tu mettras le feu aux deux fusées...

— Je suis prêt. Quand tu voudras !... »

La montée est assez drolatique :

— Parbleu ! proféra le chimiste, les yeux fixés sur l'altimètre, nous sommes à mille mètres. Il s'agit même de gagner le plus vite possible de la hauteur afin d'échapper rapidement à l'influence de l'attraction terrestre. Je vais faire cabrer l'appareil pour monter « en chandelle » comme disent les aviateurs. »

A la place du joaillier, je me serais posé la question avant :

— Etrange ! Et comment vivrons-nous alors ?... On m'a affirmé que la Lune est un astre mort, privé d'eau et d'air ?

— Rassurez-vous. Cela a été prévu et nous revêtirons alors des costumes spéciaux que j'ai fait établir. Ce sont des espèces de scaphandres qui nous permettront de circuler sans danger au sein d'une atmosphère d'une extrême ténuité en emportant avec nous une réserve d'air respirable sous pression. Vous verrez cela lorsque nous débarquerons.

J'adore le personnage du joaillier, qui donne l'impression de découvrir le monde alors qu'il n'en connaissais avant que le commerce et les bijoux :

Ce qui l'étonnait non moins, d'autre part, c'était de constater que l'espace autour de lui était noir, comme dans la nuit la plus complète, et cependant sa montre lui assurait qu'il était, en ce moment même, midi à Paris. Les constellations brillaient sur ce fonds de velours noir mieux que jamais n'avait étincelé les diamants, les rubis et les émeraudes dans ses vitrines de la rue de la Paix, mais il eût été bien incapable de nommer ces étoiles et de les reconnaître comme le faisait aisément Mardyck.

Comment va-t-on alunir ? se demande le joaillier.

— Comment, s'étonna le négociant en pierres fines, il faut que l'avion se retourne ?...

— Evidemment, nous avons eu jusqu'ici les pieds dans la direction de la Terre, il faut bien, pour que la chute soit normale, les diriger vers notre satellite. C'est un simple *looping* à exécuter, voilà tout !

— Mais alors tous les objets actuellement placés au-dessus de nous vont nous tomber sur la tête et nous ferons nous-mêmes la pirouette ?...

Nos héros trouveront-ils des diamants sur la Lune ? Je n'en dirai pas plus.

L'astronome, de son côté demeurait pétrifié d'étonnement en promenant ses regards sur le panorama étrange qui s'étendait devant lui. Aucune contrée de la Terre n'était capable de donner une idée de ces terrains tourmentés et profondément déchirés. Jusqu'à l'extrême limite de la vue s'étendait une plaine grise, bossuée, un désert avec des amoncellements de rochers énormes, entassés les uns sur les autres, et ce désert paraissait bordé d'une ceinture de montagnes élevées formant une ligne de remparts démantelés, avec des colonnes aiguës ressemblant de loin à des flèches de cathédrales.

Pibrac, le 13 juin 2016

Les amours buissonnières (1887) - Alfred Delvau.

Cette édition a été publiée vingt ans après la mort de Delvau, journaliste et écrivain parisien mort en 1867 (à 42 ans) d'une vie riche et pleine, une vie de bohème passionnée et épuisante. René Fayt, bibliothécaire érudit qui a écrit un livre sur lui nous dit dans le "Matricule des Anges" (article d'Eric Dussert) : "Il y a chez Delvau un air agréable à respirer, léger, gai, guilleret, "parisien" peut-être. Son style est agréable et alerte, parfois un peu recherché et même désuet. C'est un chroniqueur bien informé et peu pressé qui trempe le bec de sa plume dans l'encrier d'un poète et les rémiges dans la palette d'un peintre impressionniste. C'était un triste mais un charmeur!"

Je pense que c'est très exactement ces qualités qui m'ont convaincues dans le roman parisien "Les amours buissonnières" ; un livre assez faible sans doute dans le traitement des personnages, dans l'intrigue parfois un peu tirée par les cheveux, mais charmant dans la description du Paris de l'époque, avec quelques pages très belles, et surtout, avec un sens du tragique qui fait oublier beaucoup les défauts de l'ensemble ; enfin, c'est aussi le livre d'un chien, Fanfare, l'un des personnages-clés du roman.

"Les amours buissonnières" débute chez Jacques Lariotte, un peintre bohème qui organise une grande fête pour claquer tout l'argent qu'il vient de gagner en vendant un tableau. C'est là que vont se rencontrer Horace Chaffaroux (écrivain et maître de Fanfare) et Louise Bigot, maîtresse d'un autre ami présent : Tournebu. L'auteur nous raconte l'histoire d'amour passionnée et tragique entre Horace et Louise, opposée à l'éventualité pour Horace d'une vie rustique et un mariage paisible que lui permettrait immédiatement sa mère (loin de Paris) s'il le souhaitait. Un vrai roman d'amour populaire, et une vraie histoire d'amitié entre un chien et son maître.

Description assez originale de Paris que j'aime beaucoup (en commençant par Montmartre) : pages 1-2.

Un peu plus grosse, cette masse crayeuse serait une montagne, un peu plus petite, ce serait une taupinière. On a donné à l'Italie la forme d'une botte, — ce qui, par parenthèse, est assez cavalier. Si, profitant de ce précédent hyperbolique, on voulait donner une forme humaine, à Paris, on pourrait figurer les pieds par la plaine de Montrouge, le ventre par la place de

la Bourse, le cœur par le boulevard des Italiens, le bras droit par la place de la Bastille, le bras gauche par la place de la Concorde, la tête par la plaine Saint-Denis, et Montmartre serait le dos — orné d'une gibbosité.

Instant romantique (p20) où Horace compare son destin d'écrivain avec celui de la Seine :

qui avait déjà complètement oublié sa compagne. Il vient on ne sait d'où, filet d'eau imperceptible ; puis il s'enfle dans sa course, il grossit, il se renforce, et il passe là, majestueux, profond, sonore, pour aller se perdre dans le mystérieux océan !... Ah ! je comprends ta grosse voix ironique, chemin mouvant ! Tu sembles me dire : « Tu as de l'orgueil, fils de paysans, né comme moi dans un coin perdu de la France, et qui, comme moi, t'es enrichi, agrandi, accru, de toutes les sources connues ! Tu as de l'orgueil parce que tu te vois aujourd'hui plus large, plus profond, plus sonore que tu ne l'étais au départ, humble filet d'eau devenu fleuve, rustre obscur devenu poète applaudi ! Tu as de l'orgueil et tu veux courir comme moi vers le grand but !... Mais ce but, c'est l'océan, c'est-à-dire l'Oubli, mon pauvre rêveur !... L'Oubli ! l'Oubli ! l'Oubli, répéta mélancoliquement Horace.

Une formule rigolote (p32) sur les femmes, reprise (prétendûment ?) d'un certain Jean-Jacques :

avait nom Jean-Jacques : « Les femmes sont comme des courbes dont les sages sont les asymptotes : ils s'en approchent souvent, mais ils n'y touchent jamais... » Comme les femmes resteront éternellement courbes, je suis décidé à rester asymptote jusqu'à la fin de mes jours.

La mère de Horace (p37) lui écrit pour lui parler de mariage en ces termes :

» Voilà ce qui est de moi. Pour ce qui est de toi, cher gars, je te dirai que le mariage est de loi divine et humaine. L'homme est né pour se reproduire, et non pour finir à lui comme un réprouvé. Tu as tout à l'heure vingt six-ans, c'est l'âge. Le jollet est maintenant un jau, le petit coq est un grand coq : il faut qu'il songe aux poules. Nous sommes au mois où tous les oiseaux jardissent ; tu es au mois de mai de ta vie, cher bon enfant , ne laisse pas se faner dans le célibat les belles fleurs de l'amour que Dieu ne fait éclore qu'une fois dans nos cœurs. Si tu savais comme il est bon d'être deux et comme il est navrant d'être seul !

Mots encourageants (p82) sur la condition des artistes :

telles! Les nuages passent, les étoiles restent. Les étoiles, c'est vous. Les nuages ce sont les moutons humains qui trottinent dans la boue, bêlant après le bonheur, cette luzerne fanée... Horace Chaffaroux, je bois de nouveau à votre jeune gloire, comme je bois à votre jeune et éblouissante beauté, madame, ajouta l'étudiant en se tournant vers Louise.

Passage très romantique (p120), déclaration d'amour de Louise plutôt violente :

— Horace, continua-t-elle avec une passion sincère, tu peux me donner le baiser de l'adieu, car après toi je ne serai jamais plus à un autre... Horace, j'aime pour la première et pour la dernière fois de ma vie, et c'est toi que j'aime!... Horace, ne me chasse pas, je t'en prie... je serai ta servante, ton esclave, ton chien... Je ne te demande pas de m'aimer : je reconnais maintenant que c'est impossible... je te demande seulement à mains jointes de me permettre de t'aimer... Qu'est-ce que cela pourra te faire que je t'aime, puisque je ne t'importunerai pas de mon amour? Tu le permets bien à Fanfare... Je serai comme lui... Tu me battras quand tu voudras, que je l'aie mérité ou non à ton caprice... Tu me tueras même le jour où je te serai trop insupportable... Mais laisse-moi vivre de ta vie, respirer l'air que tu respires, m'éclairer du soleil qui t'éclaire... Laisse-moi te regarder, te contempler, t'admirer... Laisse-moi m'enivrer de ta présence!... je tiendrai si peu

Emouvant passage (p201) d'une lettre de la mère d'Horace qui, malade, tente une dernière fois de faire revenir son fils à la campagne :

cher cœur. Ici la vie est rustique mais saine et réconfortante. Ici tu ne trouveras pas, sans doute, les friandises de la vie parisienne, mais du moins tu n'y manqueras jamais de rien des choses nécessaires ; ici tu pourras manger et boire à ta suffisance, sans que personne en sonne mot, car le fruitier est toujours garni, toujours la mêt a sa provision de pain, toujours en automne nos jarlées reviennent pleines de raisin.

Très joli passage (p227) sur la bonté :

la beauté intérieure, c'est-à-dire la bonté. La bonté est une vertu rare, robuste et vivace. On n'est pas bon sans être intelligent, très intelligent. La bonté, c'est l'intelligence prouvée. Bon ne veut pas dire bête. J'insiste là-dessus parce qu'on croit généralement le contraire. On pardonne une injure non parce qu'on ne peut pas la punir, mais parce qu'on ne le veut pas, parce qu'on ne le doit pas. On comprend le pourquoi de cette injure, et on ne se sent ni le courage ni le droit de la blâmer et de la châtier. La bonté, c'est le sentiment de l'équité. Les petits et les faibles se vengent ; les grands et les forts pardonnent.

Je ne révèlerai pas non plus toutes les péripéties de ce roman. En voici seulement les derniers mots (p238) :

En s'entendant appeler pour la dernière fois, le vaillant animal ouvrit ses bons yeux si tendres, déjà voilés par la mort, et reconnaissant Jacques penché sur lui, il remua faiblement la queue, comme pour lui prouver sa joie de le revoir, puis ses pattes se raidirent, ses yeux se refermèrent.

Fanfare avait vécu.

Outre des romans et autres ouvrages sur Paris, Delvau a aussi écrit un "Dictionnaire érotique" et un "Dictionnaire de la langue verte". Je joins ci-dessous, outre celui vers le document dans Gallica bien sûr, le lien vers l'article du "Matricule des Anges" consacré à Delvau.

Pibrac, le 12 juillet 2016

Peu ou rien : contes en vers, apologues et narrations (1853) - H. Atxem.

"Peu ou rien" : à coup sûr l'un des ouvrages les plus modestes du patrimoine culturel français. L'auteur explique ce titre dans une préface qui n'est pas très vendeuse, on s'en doute (page 3) :

PEU OU RIEN; nous avons adopté ce titre n'en trouvant pas un autre de convenable pour indiquer succintement le contenu de ce livre composé de plusieurs genres divers. Nous trouvons qu'il rend parfaitement notre pensée sur cet ouvrage : PEU, s'il a quelque mérite ; RIEN, si les pièces de vers sont sans valeur.

H. Atxem, de son vrai nom Xavier Conte, était, si j'en crois des ouvrages de pédagogie qu'il a produits, je pense un enseignant. Je vous invite notamment à jeter un oeil sur Gallica à ce livre qui s'intitule : "Préliminaire de lecture", dans lequel il propose une méthode pour apprendre aux élèves à écrire. Un bouquin qui a connu au moins quatre éditions, et qui a certainement permis aux enfants de savoir écrire le mot : ZIZI. Par ex. dixième exercice, page 13 :

x i xi xi viri xi xi xi
ri xi viri. z z z z i zi
zi zizi zizi xi zizi xi
zizi xi zizi viri zizi ri.

Ou encore le treizième exercice, page 15 :

s i si si ci zizi si ci
si zizi ci si. f f f f i
fi fifi si fifi zizi fifi si
ci fifi zizi ci si fifi si
zizi.

Xavier Conte a aussi écrit d'autres ouvrages pour la jeunesse, comme "La fée des enfants". Il écrivait me semble-t-il le genre de livres que l'on offrait aux élèves méritants lors de la distribution des prix en fin d'année scolaire. Des textes divertissants mais aussi très moralisateurs. Pourquoi donc, alors, me suis-je intéressé à ce livre ? Par curiosité, évidemment. J'ai déjà d'ailleurs dans ma petite bibliothèque un livre de la sorte, et même plus catho sans doute, dont je garde un excellent souvenir : "L'enfant des montagnes" (si je me souviens bien du titre). Le besoin de voir, de comprendre, de m'identifier à d'autres façons de penser. Tout simplement.

Ce livre, "Peu ou rien", est un recueil de petites fables assez mignonnes, avec une morale au début, et la même morale

répétée à la fin. Au cas où elle ne rentrerait pas assez fortement dans la tête du chérubin je suppose.

UN MAUVAIS LIVRE (qui met en garde contre les livres immoraux) :

Le plus grand des voleurs est bien un mauvais livre;
Il prend plus que le temps à celui qui s'y livre ;
Il corrompt quelquefois le cœur et la raison
Et fait d'un vertueux souvent un polisson.

LE POT A FLEURS ET LA TASSE :

Soyez modestes, bons, d'une humeur cordiale.
La morgue, la fierté, le dédain, la hauteur,
Ne parviendront jamais à s'attacher un cœur.

LES DEUX PERROQUETS :

Rappelez-vous, enfants, que les instants perdus,
Une fois écoulés, ne se retrouvent plus.

L'ORGUE DE BARBARIE :

On ne trompe qu'un temps; l'homme doit toujours être,
En toute occasion, ce qu'il tient à paraître.

LE JARDINIER ET L'ABRICOTIER :

Acquérez du savoir, des vertus, des talents;
Une flatteuse renommée
Vous fera rechercher lorsque vous serez grands.

Pibrac, le 18 juillet 2016

Misophilanthropopanutopies (1833) - Charles Lemesle.

Ouvrage qui aura d'abord été la cause pour moi d'une certaine frustration, d'un imbroglio "prise de tête", d'un casse-tête chinois pour le petit chercheur amateur que je suis.

Comme toujours j'ai cherché à en savoir davantage sur l'auteur, avec Gallica, internet ou le catalogue général de la BnF. J'ai commencé par commettre une erreur (finalement salutaire, enfin je l'espère) directement sur Gallica, à savoir que je n'ai pas (oubli !) suivi le fil du "ne voir que les résultats de cet auteur" ; du coup je me suis mis dans l'idée que Charles Lemesle avait écrit quelques livres, publié pas mal d'autres et écrit une obscure lettre d'ancien colon de Saint-Domingue. Formidable découverte qui me permettait de voir en mon Lemesle un fils d'anciens colons qui contestait l'indemnité qu'il avait reçu par rapport à la perte de son bien à Saint-Domingue, suite à l'indépendance de cette dernière. Lettre écrite en 1828, courtoise mais un peu rageuse, qui pouvait aller dans le sens de cette épître écrite aussi par lui à un ministériel en 1827 (assez floue, on ne comprend pas trop de quoi il s'agit mais on comprend l'énervement du bonhomme). Donc voilà : Charles Lemesle, ancien colon de Saint-Domingue, un peu frustré du sort de sa famille, auteur de chansons et livres satiriques, dont l'art pourrait être bien résumé ici, dans la "Gazette des théâtres" :

> En résumé, M. Charles Lemesle, à peu d'exceptions près, semble n'écrire que sous l'inspiration d'un mécontentement général des hommes et des choses : son rire est narquois et sardonique, sa tristesse dédaigneuse, son indignation menaçante. — Nous avons annoncé de lui un ouvrage philosophique portant le titre bizarre de *Misophilanthropopanutopies* : si le philosophe n'est pas de meilleure composition que le chansonnier, nous n'avons qu'à bien nous tenir.

Tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais, s'il semble exact que mon Lemesle était un chansonnier, écrivain, éditeur, le fait, au bout du compte, qu'il puisse y avoir un lien entre cet auteur (au succès d'ailleurs avéré bien que relatif je suppose) et mon ancien colon n'est pas démontré par A+B (même si l'époque correspond, on est bien d'accord).

Après m'être beaucoup instruit sur l'histoire de Saint-Domingue (et ce n'est jamais une perte de temps de s'instruire, c'est déjà ça), j'ai enfin eu l'idée sur Gallica de suivre le fameux "ne voir que les résultats de cet auteur" ; or, si Lemesle a bien écrit l'épître, d'après Gallica l'auteur de la lettre d'ancien colon n'est pas assimilé à l'auteur de mes "Misophilanthropopanutopies" ! Malédiction, me suis-je dit, c'est pas le même bonhomme.

Et il faut bien l'avouer, l'aide du catalogue général de la BnF n'est pas d'un grand secours. Si vous taper dans le moteur de recherche "Misophilanthropopanutopies", vous trouverez l'ouvrage présent dans Gallica ; si vous allez voir les notices associées à l'auteur, vous ne trouverez pas celle sur la lettre d'ancien colon. Mais si en creusant un peu vous allez voir par exemple la notice sur un bouquin qui s'intitule : "Apologie du chat" d'un certain Charles Lemesle, et que vous allez voir ensuite les notices associées à ce Charles Lemesle-là, vous trouverez qu'il a aussi écrit la lettre d'ancien colon ET "Misophilanthropopanutopies" ! Non pas

dans sa première version (présente dans Gallica) mais dans la seconde, parue en 1845 !

Après un brin d'énervement et d'arrachage de cheveux, j'ai donc décidé de croire que le Charles Lemesle de mon livre et celui de la lettre d'ancien colon était bien la même personne. Voilà.

"Misophilanthropopanutopies" s'inscrit dans le genre inauguré par La Rochefoucauld, celui des maximes, et plus largement de la littérature moraliste issue du XVIIème siècle. Cette littérature a connu maints imitateurs depuis les grands précurseurs, avec plus ou moins de succès. Le livre de Charles Lemesle a connu en tout cas une certaine notoriété, semble-t-il, et une seconde édition (peut-être augmentée) en 1845. Ce que j'ai apprécié pour ma part (à l'origine, comme souvent, j'ai surtout été attiré par le titre), c'est le côté un peu décadent (avant l'heure), un peu cynique, désespéré, de la pensée. Plus pour le rire, par contre, que pour l'adhésion. Seul bémol : quelques pensées misogynes d'un archaïsme rare. Mais sinon, un livre qui vaut le coup. Je ne vous livre ici qu'une infime partie de ce que contient ce livre au titre improbable, et qui reflète si bien le propos.

Eloge mathématique de la misanthropie (page 16) :

> Réduite à sa plus simple expression, une fraction devient plus commode sans rien perdre de sa valeur : il en est de même de la vie.

La seule maxime peut-être (page 96) à être passée à la postérité :

> On fait des règles pour les autres, et des exceptions pour soi.

Sur la même page (96), que du bonheur (sic) :

Ce qu'on nomme *bonheur* est si peu attrayant, que ce qu'on nomme *malheur* est bien peu effrayant.

Peut-être la maxime que je préfère, allez savoir pourquoi (page 119) :

L'homme éclairé méprise trop pour haïr beaucoup.

Maxime alimentaire (page 137) :

Nous obéissons plus souvent à notre digestion qu'à notre raison.

Autre maxime alimentaire :

Il en est des plaisirs comme des alimens : les meilleurs ne sont pas les plus savoureux, mais ceux qui flattent le goût sans l'irriter.

Ce que c'est que d'être sensible (sic) : page 104.

L'égoïsme est l'amour-propre concentré ; la sensibilité est l'extension de l'amour-propre.

Pensée à boire (page 116) :

Les heureux du siècle disent : Si le peuple souffre, c'est qu'il boit plus qu'il ne mange. — Le peuple pourrait répondre : Si je bois plus que je ne mange, c'est que je souffre. En attendant que ma colère vous prouve combien vous vous êtes étourdis sur vos dangers, laissez-moi m'étourdir sur mes maux. Quand j'ai bu, je vous crois bons, je me crois heureux....

Et, enfin, pour terminer (page 168) :

On dit : *Petites causes*, *grands effets* : voilà peut-être pourquoi tant de gens se croient de grands génies en ne faisant que de petites choses.

Pibrac, le 28 sept. 2016

Terre des légumes, poème à la louange de l'engrais humain (1888) - K. de Monpétard.

Le titre m'a intrigué, ensuite je me suis dis qu'il s'agissait simplement d'un poème scatologique. Ce qui n'est pas faux. Mais, comme dans la plupart des cas, je suis parti d'une curiosité sans importance, d'une petite rigolade, d'un simple divertissement, pour en arriver à faire (sur Gallica notamment, mais également sur le web en général) des recherches, n'ayons pas peur des mots, HISTORIQUES.

Voilà comment, d'un poème sur le caca, on en arrive à s'intéresser à la manière dont les Parisiens, à l'époque, vidangeaient leurs égoûts. Et il se trouve que ce n'était pas brillant. Je vous invite à lire sur la "Voirie de la forêt de Bondy" (lieu dont parle le poème) l'article de Wikipedia.

En fait, notre auteur, même si j'ai un peu de mal à comprendre à quel point ses louanges sont ironiques, parle au fond d'un problème majeur de l'histoire du Paris de l'époque. Il était un habitant de Bondy, il avait donc le problème, si j'ose dire, sous le nez. Pour résumer la situation, toute la matière fécale de Paris et sa banlieue finissait par aboutir à Bondy... et servait, du moins au moment où le poème a été écrit, d'engrais humain pour fertiliser l'immense potager du

coin... dont bénéficiait, au final, en juste retour des choses, le tout Paris.

Quand je vous disais qu'avec Gallica on s'instruit en s'amusant.

Si ce poème m'a intrigué, c'est d'abord par sa précision géographique :

Sous le soleil levant qui boit au loin les brumes
Des plaines de Clamart au fort d'Aubervilliers,
Des coteaux d'Argenteuil jusqu'à Gennevilliers,
S'étend le grand pays, — la Terre des Légumes.

Le lecteur peut admirer le spectacle grandiose que représente ce potager géant :

Des froids septentrions jusqu'aux rouges midis,
Si loin que, des remparts, peuvent porter les vue
Ce n'est qu'un océan verdoyant de laitues,
De romaines, de choux et de petits radis.

Après ces deux premières strophes assez poétiques arrive l'explication du phénomène :

C'est pour ce beau pays des primeurs printanières,
De l'orgueilleuse asperge et des melons dorés,
Des haricots nouveaux, des petits pois sucrés,
Qui va de Charenton jusqu'au grand port d'Asnières,

Que Bondy centralise, en ses bois odorants,
Tout ce que font Paris, ses faubourgs, ses banlieues,
Et que, du sol mouvant jusques aux voûtes bleues,
Monte, comme un encens, l'odeur des excréments.

Enfin, l'auteur, très inspiré, entre véritablement dans le sujet, et progressivement crée chez le lecteur, avec je dois le dire une certaine habileté, un sentiment assez particulier mais très fort, très sensuel :

C'est pour le grand pays où jaunit la salade,
Que l'on entend la nuit, circuler lourdement
Des chars sinistres où ballotte l'excrément
Divin, — liquide ou dur, bien portant ou malade,

Marron, verdâtre ou noir, vieux ou fumant encor,
Moulé comme le bronze ou mou comme une chique.
C'est pour lui, toujours lui, vrai minotaure antique,
Que, dans les bourgs lointains, fument les fumiers d'or.

Le véritable objectif de ce poème est atteint quelques strophes plus loin : faire prendre conscience aux Parisiens ce qui se trouve dans leur assiette :

Dis-toi, Parisien, lecteur de la *Cocarde*,
Que ces radis, ces pois, ces choux, ces fruits nouve
Sont nourris et gonflés du suc des goguenots,
Et que ce beau melon, c'est peut-être... ta *marde!*

Je vous laisse (si le coeur vous en dit) lire le poème pour en connaître la fin. Poème, en tous les cas, qui, au-delà du divertissement (cela peut toujours faire son petit effet de le lire à haute voix à un repas de famille ou entre amis), constitue un témoignage sur une période historique qui aura marqué certains quartiers de la banlieue parisienne.

Pibrac, le 19 oct. 2016

Coco le Têtu (1889) - G.Gaulard.

G. Gaulard est l'auteur et l'illustrateur d'une collection d'albums jeunesse. Une dizaine de livres, tous avec le même nombre de pages et le même nombre d'illustrations (seize), très formatés ; cela participe d'ailleurs, à mes yeux, au plaisir que l'on ressent à lire ses ouvrages, comme une sorte de récréation, d'évasion dans un monde très enfantin, encadré, dont les héros sont toujours des animaux. Des histoires moralisatrices, sans doute, mais aussi assez drôles. J'aime à m'autoriser ce genre de fantaisie de temps à autre.

Je ne sais rien sur l'auteur, je me dis qu'il était peut-être un militaire (ou ancien militaire), vu qu'il a écrit aussi un "Grand Alphabet Militaire", un livre de dessins sur l'armée mais bon... ce n'est pas une certitude.

Je vous invite à parcourir sa bibliographie sur Gallica, presque toute son œuvre y est numérisée.

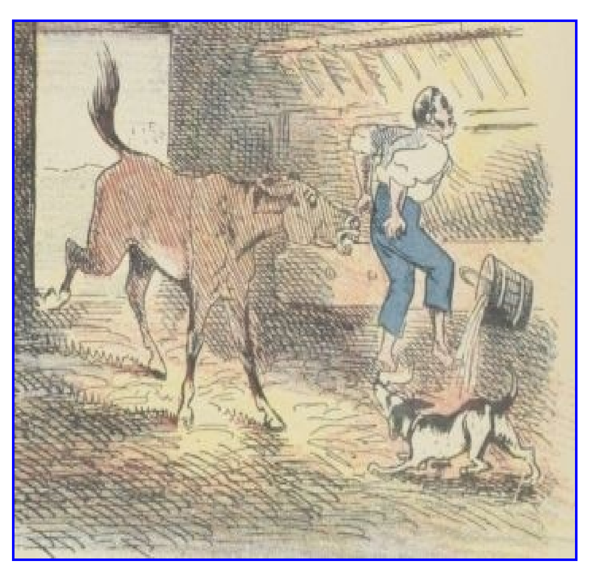
Pour ma part, je me suis concentré sur l'histoire de Coco, un mulet très têtu, mais aussi, je trouve, assez facétieux. Il vivra des épisodes sympathiques, drôles, avant de terminer sa vie... bêtement, et surtout à cause de son incorrigible entêtement.

Déjà j'ai compris, grâce à ce livre, d'où venait l'expression "Hue, Coco !" : c'était un nom très répandu autrefois chez les animaux (page 3) :

> passa son temps agréablement et porta dignement ce nom de Coco qui est celui de toutes les bonnes bêtes à quatre pattes : âne, cheval ou mulet.

Coco le Têtu a deux passions : faire sa bourrique, et mordre les fesses (humains ou chevaux, en particulier), auxquelles j'en ajouterai peut-être une troisième : envoyer les charrettes qu'il tire dans le décor.

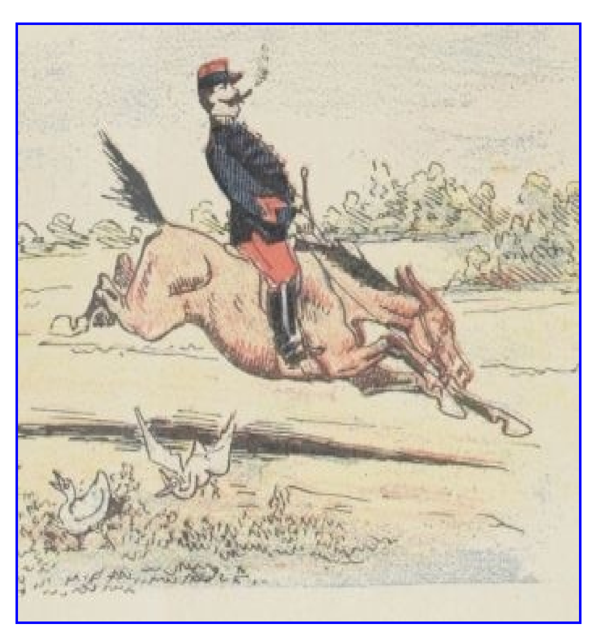
Voici la scène qui constitue le début de sa déchéan-ce : quand il mord le postérieur de son très honorable maî-tre ; ce dernier, du coup, le vendra à la gendarmerie (page 8) :



Au départ, avec les militaires, tout va bien, jusqu'au moment où il prend à Coco la fantaisie de mordre le derrière du cheval noir qu'est en train de monter le brigadier Bombardeau (page 11) :



Pour la première fois de sa vie, Bombardeau tombe de cheval, et il jure de dompter ce mulet une bonne fois pour toutes. Ce qu'il parviendra à faire, en chevauchant Coco en un rodéo digne des plus grands westerns (page 13) :



Difficile de ne pas admirer au passage l'habileté et l'élégance de Bombardeau, qui maîtrise son sujet au point de ne pas avoir besoin de jeter son cigare (page 14) :



Coco, après cette confrontation au-dessus de ses forces, décide de faire profil bas et d'essayer de se faire à sa nouvelle vie. Il y parvient, jusqu'au moment où... mais je ne vous en dirai pas plus.

Tous les albums de la collection sont du même style, ils se lisent rapidement et avec un grand plaisir.

Pibrac, le 27 oct. 2016

Le château incendié, conte qui n'est pas bleu (1816) - F.-M. Garnier.

Quand on se trouve devant un texte inconnu, dont l'auteur n'a écrit que ce texte-là, et quand on ne sait rien de cet auteur, il est parfois difficile de comprendre ce que l'on lit lorsqu'il s'agit d'une allégorie ou d'une œuvre de circonstance. L'œuvre, indépendamment de sa qualité, prend alors un caractère mystérieux, et l'on est obligé de faire quelques recherches, de la resituer historiquement et de réfléchir à quoi l'auteur fait allusion. Et quand on comprend, à la fin, le propos ; quand on détient la clé du mystère, on ressent une joie, d'abord intime, mais que très vite on a envie de partager. Et surtout on est un peu comme fasciné par le texte, quand on comprend que, par exemple ici, il a été imaginé par un royaliste qui donne tout simplement son sentiment sur des faits qui viennent à peine de se terminer au moment où il l'écrit, à savoir le règne de Napoléon Ier ! Et en définitive, il s'agit ici d'un conte qui raconte de manière allégorique (et assez ironique il faut le dire) l'Histoire de France depuis les débuts de la Révolution.

Le château incendié, c'est le royaume de France ; "conte qui n'est pas bleu", contient à mon avis un double sens : c'est un conte qui ne fait pas rêver, mais aussi un conte qui ne fait pas la part belle à la noblesse. Enfin, tout au long du

texte, il est question de démolir le château, de le reconstruire avec différents plans, de l'incendier, de le piller ; d'architectes qui se succèdent, d'ouvriers. Une histoire dont on ne comprend pas grand-chose a priori, mais qui s'éclaire totalement une fois que l'on en détient les clés. Voici quelques passages du texte :

Les architectes (la noblesse) et le châtelain (le Roi) essayent d'adapter la monarchie :

> Quelques architectes de ce vieux manoir conçurent, dans de bonnes intentions, l'idée d'une nouvelle reconstruction plus conforme au goût du siècle, sur les bases des premiers fondemens. Ce nouveau plan idéal souriait à leur imagination, et semblait devoir réunir tous les avantages. Ils le communiquèrent au châtelain, qui l'admira et le soumit à son conseil.

.

Le peuple se rassemble et veut détruire le château. C'est la Révolution :

Ils se rassemblaient et disaient entre eux, que nous importe l'architecture, nous démolirons, nous, nous chasserons les architectes, nous crierons contre eux, et nous nous approprierons leurs talens et leurs fortunes

La fermentation augmenta rapidement, et devint bientôt générale. Les architectes s'en aperçurent; ils employèrent tous leurs moyens; ils firent des efforts inouis pour arrêter la destruction; mais les ouvriers trop nombreux, indisciplinés, ne pouvant soutenir la lutte des principes de l'architecture, ni être contenus, menacèrent les architectes, les dispersèrent, et résolurent de mettre le feu au château. L'incendie fut long et horrible; le désordre qui l'accompagna favorisa les crimes les plus odieux.

La monarchie n'est pas vraiment détruite, apparition du Directoire :

A l'étonnement de tout le monde, le ciment du vieux château résista à l'action de l'incendie; on le vit entièrement dans son antique forme, indestructible comme un rocher que les foudres ont noirci, mais qu'elles n'ont point entamé.

Alors on vit paraître cinq entrepreneurs désignés pour avoir puissamment concouru au tumulte, et pour être les

Apparition de Napoléon Bonaparte :

Ce fut alors que l'on vit arriver du pélerinage de la Terre-Sainte un compagnon qui avait figuré dans les premiers désordres.

C'était un petit homme, sec et mince, d'une figure bazanée, qui n'était point né sujet de la châtellenie, mais que l'on savait y avoir appris le dessin dans les écoles gratuites; il parla de ses premiers essais, du pélerinage avantageux qu'il venait de faire en faveur de la châtellenie; il se présenta pour la mise à prix des travaux qui devaient s'adjuger, annonça qu'il saurait classer les ouvriers selon leur capacité, donner à l'édifice la solidité, l'aplomb nécessaire, et à ceux qui concourreraient à ce grand œuvre, le caractère de leur haute destinée.

Fin du Consulat, début de l'Empire :

Les chosesrestèrent quelques temps dans cet état ; mais le petit homme, né turbulent et ambitieux, éloigna ses deux adjoints, auxquels il conserva la qualité de grands toiseurs, et se proclama seul et unique architecte.

Il endossa aussitôt l'habit du châtelain, dont aucun n'avait encore osé se revêtir ; il promit de rétablir le château sur de nouveaux plans, à la satisfaction de tous les habitans de la châtellenie. On rit

Toutes les grandes lignes (en 15 pages environ) de cette période sont retracées de manière allégorique. Il semblerait (mais je ne suis pas un spécialiste) que les faits soient véridiques, malgré que le conte ait été écrit "à chaud". Le seul élément que l'auteur a l'air d'ignorer, c'est la fin de Napoléon (qu'il envoie simplement à l'étranger).

Quelle est la conclusion de ce conte ? Tout est bien qui finit bien, évidemment : tout rentre dans l'ordre naturel des choses, c'est-à-dire que la monarchie reprend le pouvoir. Je rappelle que le conte a été écrit... en 1816. La dernière phrase du conte :

Le ciel, pour mieux châtier les coupables, les laisse régner quelques années.

Pibrac, le 7 nov. 2016

La complainte de la femme coupée en morceaux (non daté) - Anonyme.

Le 9 novembre 1876, les Parisiens (avant que cette affaire ne passionne la France entière) prenaient connaissance d'un crime atroce : une femme découpée en deux morceaux fut repêchée (dans deux sacs différents) dans la Seine près du port de Clichy. Son meurtrier sera découvert, il s'agissait de Joseph-Baptiste Billoir, son amant, ancien militaire, qui vivait depuis son retour à la vie civile de beuveries et aux dépens d'autrui. Ne pouvant plus rien tirer de sa maîtresse (dont il avait déjà dépensé tout le pécule), et ne sachant pas comment se débarrasser d'elle, il avait utilisé ce moyen radical et relativement barbare. Il finit par avouer son forfait aux policiers, après que des cheveux et les viscères de la pauvre femme aient été retrouvés dans la fosse d'aisance de son domicile. Le 15 mars 1877 avait lieu le début du procès, qui devait le mener à la guillotine. Procès à grand retentissement. Vous pourrez lire dans Gallica plusieurs articles de presse à ce sujet, comme par exemple dans le Petit journal ou encore dans le Constitutionnel, dont je vous livre ici deux extraits :

Le début de l'article montre bien l'affluence au procès :

Il y a bien plus de curieux à cette affaire qu'à celles de Prieur Delacombie et Godefroy. Cette affluence se comprend après le retentissement qu'a eu ce crime épouvantable que la justice est appelée à réprimer. Les dames sont très nombreuses ; nous en voyons jusque dans le prétoire, sur les bancs des avocats et parmi le public debout.

Le bruit court que l'accusé est très indisposé et que les débats pourraient être renvoyés

Où l'on apprend, au moment du procès, l'horreur absolue de ce crime :

Vous l'avez ouverte vivante ! (Oh ! long mouvement d'horreur dans la salle ; à ce moment l'huissier élève la figure de cire, comme pour la montrer au public).

Elle a vu couler son sang ; elle a succombé à une hémorragie. Son corps était exsangue. Les experts le disent avec la sûreté de la science ; puis, vous l'avez ouverte vivante !

Comme souvent lorsqu'il s'agit d'une affaire criminelle, ou d'un événement important, qui passionne les populations, on voit la publication d'oeuvres "artistiques" à son sujet, comme des romans ou encore des chansons... plus exactement des complaintes.

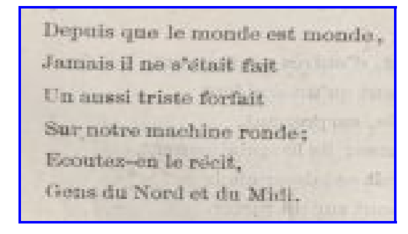
Le genre de la complainte est né au Moyen-Âge, pour raconter en général des choses tragiques ou des héros qui finissent mal. C'est par la suite devenu un type de chanson populaire avec plein de couplets, sans art, pour parler de crimes et d'événements tragiques ; des textes lourds, mélodramatiques, bref, pas terribles. Notre femme coupée en morceaux y a eu droit bien sûr.

Mais parfois, et c'est peut-être là que cela devient plus intéressant, il arrive que la complainte soit aussi détournée en une autre, plus rigolote, dans le but de faire dans la satire ou simplement dans l'humour noir. Comme cette "Complainte de la femme coupée en morceaux", immortalisée elle aussi dans Gallica, dont la date et l'auteur sont inconnus, mais sur laquelle il est possible d'obtenir quelques ren-

seignements. Il est écrit à la fin : "En vente chez S. HEYMANN, 13 rue du croissant, Paris". Or, il s'avère que ce Heymann était un directeur de revues satiriques, comme "Le journal des abrutis", ou encore, à partir de 1880, "La Nouvelle Lune".

J'ai trouvé cette complainte très bien faite, légère et efficace, sur l'air de Fualdès (comme beaucoup de complaintes de l'époque, c'est un peu l'air de référence pour les complaintes en général, écrite pour l'affaire Fualdès).

En voici le premier couplet, pour commencer :



Depuis que le monde est monde,
Jamais il ne s'était fait
Un aussi triste forfait
Sur notre machine ronde ;
Ecoutez-en le récit,
Gens du Nord et du Midi.

La population, évidemment, s'interroge sur les faits :

On jase, et chacun s'escrime
A trouver la vérité.
Les uns n'ont pas hésité
A dire que c'est un crime.
On ne peut se suicider,
Et puis après se couper.

Cependant, d'autres soutiennent
Qu'il se peut qu'un accident
Incroyable, surprenant,
Soit la cause; ils le maintiennent.
On pourrait se laisser choir
De très-haut sur un rasoir.

Le cadavre, au début, est exposé à la Morgue, pour que chacun puisse venir l'identifier :

La douleur la plus amère
Se lisait dans tous les yeux
Des gendres très-malheureux :
C'était pas leur belle-mère !
Ils partaient désappointés
Et faisaient un fichu nez.

La portée de cette complainte est aussi satirique, et d'une belle modernité, faisant écho à notre époque qui est elle aussi très sensationnaliste, comme ici par exemple :

Et messieurs les photographes
Gagnent de gros tas d'argent
En braquant leur instrument,
Tandis que les géographes
Trop souvent meurent de faim,
Et n'ont pas même de pain.

Enfin, la chanson se termine par un conseil judicieux (sic), et ce sera même sa "Morale" :

Si vous coupez une dame,
Ne la jetez pas dans l'eau ;
C'est léger, cet être beau,
Et çà surnage, la femme.
Vaudrait bien mieux la brûler
Pour pas être inquiété.

Pibrac, le 29 nov. 2016

Charles Nodier : épisodes et souvenirs de sa vie (1867) - Mme Mennessier-Nodier.

Voilà un article où il ne sera à peu près question que d'amour :

- Amour que je porte à Charles Nodier, d'abord, écrivain, mais aussi grand amateur de livres anciens, et surtout auteur d'un ouvrage qui m'a beaucoup influencé dans ma démarche de gallicanaute bibliophile : "Mélanges tirés d'une petite bibliothèque", dans lequel il parle des livres constituant sa propre bibliothèque (de véritables réhabilitations qui côtoient des étrangetés, des documents insolites) ; ouvrage inspiré lui-même, à l'origine, des "Mélanges tirés d'une grande bibliothèque" du marquis de Paulmy (XVIIIème siècle). En somme, Nodier était un grand explorateur du monde de la Bibliothèque, y redécouvrant des génies qu'il a ramenés jusqu'à nous (Ronsard ou Rabelais, par exemple), et aimant aussi y chercher des curiosités pour le plaisir d'être le seul à en parler.

-Amour d'une fille envers son père, et réciproquement. Marie, fille unique (ou plutôt seule survivante) de Charles Nodier, est l'auteure de ce livre. Après vingt ans de deuil, et peut-être (à mon avis) stimulée quelque peu par le "Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie" publié quatre ans au-

paravant par Adèle (la fille de ce dernier), elle se décide à "raconter" son père, en particulier pour que ses propres descendants puissent en garder le souvenir. Je ne reviendrai pas ici sur la vie de Nodier, qui est plus passé à la postérité pour son rôle joué dans le développement du romantisme, et comme auteur de "curiosités" pour bibliophiles, que comme écrivain, mais quel plaisir de découvrir sur lui des anecdotes familiales touchantes ou sympathiques ; une sorte de Charles Nodier intime.

- Amour d'un homme pour les livres, et moins, comme on pourrait le croire quand on lit des biographies, exalté par la politique ou les événements pourtant historiques qui se déroulent sous son nez (sauf à la rigueur dans sa jeunesse). Un homme qui en vieillissant se repliera de plus en plus sur sa bibliothèque... mais capable en même temps de la vendre à un moment donné afin de constituer une dot pour le mariage de sa fille. Un écrivain obsédé par le rêve et l'imagination (que toutefois les surréalistes ne reconnaîtront pas comme précurseur), mais aussi par les voyages et les superstitions. Il sera bibliothécaire de l'Arsenal pendant plusieurs années, l'un des fondateurs du "Bulletin du Bibliophile" et l'auteur de notices sur un grand nombre d'ouvrages. Entre autre.

Le livre de Marie évoque l'existence de Nodier du début à la fin ; parfois s'appuyant sur des faits qu'on lui a racontés, bien sûr (comme l'anecdote de la fessée reçue par Nodier quand il avait dix ans, source de sa grande timidité auprès des femmes), mais surtout des souvenirs (à voir notamment ceux concernant Victor Hugo ou Alexandre Dumas). Marie Nodier n'a pas beaucoup écrit, mais elle est restée comme très associée au fameux "Salon" qui se tenait à l'Arsenal.

Quelques extraits :

Même à 25 ans, et malgré sa vie tourmentée, Nodier, au fond, aimait déjà le calme (page 126) :

« Quand je coulois doucement ma vingt-cinquième année entre les romans et les papillons, l'amour et la poésie, dans un pauvre et joli village du Jura que je n'aurois jamais dû quitter, il y avoit peu de soirées que je n'allasse passer avec délices chez le patriarche de mon cher Quintigny, bon et vénérable nonagénaire qui s'appeloit Joseph Poisson. Dieu ait cette belle

Episode à l'Arsenal durant les événements de 1830 (page 317) :

qui a coutume de se révolter en son nom, voulut prendre possession des salles de la Bibliothèque et organiser par les fenêtres une facile attaque contre les cuirassiers de la garde, dont le régiment étoit rangé en bataille le long du quai. Mon père parla, et il eut le bonheur de se faire écouter. A la tête des envahisseurs de son appartement, marchoit un ciseleur en métaux du nom de Feugère. Il étoit un peu saint-simonien, un peu phalanstérien, fort républicain, mais au dessus de toutes les théories sociales et politiques, ce qui dominoit chez lui, c'étoit la naïve droiture du cœur.

Au bout de dix minutes d'une discussion patiente, et de part et d'autre apaisée, Charles Nodier et la *Jambe de Bois*, comme on le désignoit dans le quartier, étoient amis. Dirigé par lui, mon père choisit huit ou dix hommes parmi les plus rassis de la troupe, et après leur avoir fait comprendre la mission de confiance dont il alloit investir leur patriotisme, il les plaça en sentinelle à chacune des issues de la Bibliothèque avec défense d'en laisser approcher qui que ce fût. Cela fait, on leur envoya des

Sa pensée politique était en fait empreinte de sagesse et d'idéalisme (p324) :

Il ne lui restoit pourtant plus rien des tumultes apaisés de sa jeunesse, et quoiqu'il n'eût rien changé aux affections qui avoient été son parti politique, son âme généreuse, agrandie et lassée, en étoit venue à les tolérer tous : « Ce qui est indispensablement social, dit-il quelque part, c'est l'harmonie des honnêtes gens, sous quelque drapeau que le hasard des circonstances et la nécessité des positions les aient placés. »

Le règne qu'il eût voulu voir arriver, c'étoit celui de l'universelle justice, et le triomphe auquel il essayoit de travailler sans l'espérer beaucoup, c'étoit celui de l'humanité.

Nodier était un rêveur, doublé sans doute d'un conservateur (page 345) :

« Il étoit le même en tout. Il se faisoit autant qu'il pouvoit, enfant, peuple, foule. L'action lui répugnoit. La responsabilité lui pesoit. Il se plaisoit à être malade.

« La nouveauté, les découvertes, le mouvement de la civilisation, les progrès de l'industrie lui agréoient peu. Il abhorroit les chemins de fer. Il est vrai que rien n'étoit plus contraire à sa nature nonchalante que ces rails secs et rapides qui suppriment du voyage le caprice, et qui font du paysage une figure de mathématiques.

Promenade en forêt avec Marie, qui s'enfuit (page 212) :

C'étoit un jour où nous accomplissions, mon père et moi, notre promenade quotidienne dans la forêt. Il s'assit pour lire, au pied d'un arbre après m'avoir fait toutes les recommandations que devoit répéter plus tard Brisquet à sa fille Biscotine ; celle entre autres de ne pas m'éloigner de lui.

Je n'avois nullement l'intention de désobéir, d'abord parce que je n'étois pas désobéissante, et puis peut-être aussi parce que j'étois fort peureuse, mais je composois un herbier — comme mon père, — je collectionnois des insectes — comme mon père, — et toute préoccupée de ma poursuite, pendant que lui étoit tout préoccupé de sa lecture, je ne tardai pas à m'égarer complétement : la peur me donnoit des ailes, et je ne m'en égarois que mieux.

De son côté, mon père couroit, m'appeloit, traversoit les allées, se jetoit au milieu des mas-

Retrouvailles père-fille après une séparation (page 250) :

Vers midi, un fiacre venant du boulevard descendit la rue; j'avois vu passer beaucoup de fiacres depuis sept heures que j'étois là, pourtant je ne m'y trompai pas. Je sentis tout de suite que celui-là me ramenoit mon père.

Je me précipitai à travers l'escalier; j'avois perdu la voix, j'avois perdu les jambes, mais cela ne m'empêchoit ni de crier, ni de courir, au contraire.

— Ah! Dieu! ah, Dieu! papa! arrivai-je à articuler enfin, en m'arrêtant suffoquée et fondant en larmes.

Il m'enlevoit dans ses bras, il me serroit de toutes ses forces contre sa poitrine en m'embrassant, et j'entendois sa chère voix qui disoit tout près de mon oreille :

— Ma pauvre petite! ma pauvre petite Marie!

Lui aussi pleuroit de joie. Nous nous aimions bien!

Nodier a mal vécu le mariage de sa fille (pages 313-314) :

qu'il n'est joli. Le mouvement, le changement avoient sans cesse dérangé le sien. Il aspiroit au repos ; cette fois il l'a presque conquis ; une pensée le trouble cependant.

Sa petite fille est devenue grande, et dans cette bizarre période du siècle où le désintéressement qui ne va pas tarder à « mourir de mort » jette parfois des lueurs finales d'une surprenante résolution, cette enfant sans dot court risque de trouver un mari. Elle le trouve en effet. Ce fut là un terrible moment.

Mais ce n'est pas à ce père qu'on enseignera l'abnégation dans la tendresse et la force dans le dévouement. Il aura le courage de partager sa fille, lui qui n'hésiteroit pas à la donner tout à fait si la sécurité de cet avenir pour lequel il oublie le sien exigeoit un pareil sacrifice..

Pourra-t-elle donc être heureuse loin de lui, quand elle sait si bien qu'il ne peut pas être

48

heureux sans elle ? Au fond, il est convaincu que c'est impossible.

Alors quelle joie d'être obligé de reconnoitre que ses craintes étoient non-seulement folles, mais encore remplies d'ingratitude ! il le sent, il est rassuré, et on lui pardonne.

Pour aider Marie à se marier, Nodier vend sa bibliothèque (page 314) :

Malgré ses « fonctions rétribuées, » Charles Nodier ne s'étoit pas fait du tout de rentes. Il fut obligé de vendre sa bibliothèque pour acheter le trousseau de sa fille.

Les dix-huit ans de cette étourdie avoient vraiment beaucoup trop de choses à penser pour aller s'inquiéter de ce que devoit coûter au plus ardent des bibliophiles une pareille résolution.

Passage montrant la maniaquerie avec laquelle Nodier entretenait ses livres (page 210) :

J'ai souvent pensé depuis que mon père, le plus rangé et le plus méthodique des hommes, — mon père qui se levoit de son lit quand, à la lueur de sa lampe, il apercevoit à travers les glaces de sa bibliothèque un volume dont le dos n'étoit pas symétriquement parallèle au dos du volume voisin, afin de le remettre à sa place, — avoit dû être cruellement lassé par l'insupportable besogne à laquelle je le condamnois, lorsque, moi partie, il lui falloit débarrasser son lit, sa table, le canapé de crin noir sur lequel il aimoit à s'étendre, et jusqu'au parquet même, des vestiges incommodes de ma piété filiale.

Nodier s'est vite familiarisé avec le décor de l'Arsenal (page 260) :

Charles Nodier s'y sentit plus vite chez lui. Ces vieilles murailles capitonnées de vieux livres en avoient si long à lui raconter ! Il trouvoit un si grand charme, pendant les calmes soirées d'été,

à venir s'asseoir sur le balcon suspendu au-dessus du quai, pour voir se coucher le soleil, qui ne s'est jamais couché plus beau nulle part !

Le quotidien "bibliophile" de Nodier au temps de l'Arsenal, y compris pendant la Révolution de juillet 1830 (page 319) :

Charles Nodier n'en accomplissoit pas moins sa paisible évolution quotidienne invariable dans ses heures et dans son but.

Il suivoit le quai jusqu'au Louvre, entroit en face de la colonnade chez Crozet, le savant bouquiniste, et demeuroit là une partie de l'après-midi en compagnie de quelques bibliophiles aussi ponctuels que lui dans leurs habitudes et comme lui possédés du démon « Elzévier. » Le comte de Montaran, le marquis de Ganay, le marquis de Château-Giron, Paul Lacroix, Guilbert de Pixérécourt étoient, avec mon père, les hôtes accoutumés de cette boutique érudite.

Nodier et les "ouvriers poètes" (page 345) :

ni rien ôter. En toute chose, la pompe importunoit Nodier. Il n'a[illegible]t jamais voulu mettre les pieds au Théâtre-Fra[illegible]çois ni à l'Opéra. En revanche, il ne quittoit pas le foyer des Variétés, et il étoit l'ami de tous les pierrots et de tous les jocrisses. Tout son enthousiasme littéraire étoit réservé à un tas de grands hommes anonymes et de génies obscurs qu'il avoit la prétention de déterrer. Il avoit la manie des ouvriers poëtes.

Pibrac, le 19 déc. 2016

Un Robinson de six ans (4e éd.) (1897) - Constant Amero.

L'hiver est ma saison préférée, et j'ai toujours plaisir à lire des livres qui se passent au Canada. Je me souviens des moments de bonheur que j'ai connus dans mon enfance avec la saga du "Royaume du Nord" de Bernard Clavel, cet autre "homme de l'hiver" ; bonheur renouvelé ici, avec ce petit roman d'aventures (plus précisément ce que l'on appelle une robinsonnade) : l'histoire d'un enfant de six ans, abandonné par son oncle sur les rivages du Saint-Laurent (quelque part entre l'océan et Québec) qui va devoir survivre, d'abord après avoir été récupéré par une tribu d'Iroquois, puis tout seul (accompagné de son terre-neuve).

L'intrigue paraît tirée par les cheveux, pourtant l'auteur, si j'en crois les renseignements (très maigres) que j'ai pu obtenir sur lui, a la particularité de baser ses livres sur des événements véridiques, qu'il romance.

La situation de départ est terrible et plus que barbare, mais elle est plausible (NB : Gilles porte le même prénom que son père) :

Et cet homme venait de commettre une abominable action ! Il abandonnait un tout jeune enfant, sur des rivages déserts.... Hélas ! c'était pour complaire à sa sœur, épousée par Gilles Couture en secondes noces, que le capitaine au long cours avait consenti à dépayser ce fils — qui portait ombrage à une indigne belle-mère.

Certes, la chose avait été aisée. Le petit Gilles, vivant au bord de l'Océan, parmi les roches du Calvados, fréquentant des marins et des pêcheurs, ne pouvait qu'être ravi quand on lui parla d'un grand voyage à faire sur la mer, d'un beau pays à voir ! Aucune idée de danger, ni de risques à courir, ne pouvait se présenter à son esprit. Peut-être même éprouva-t-il quelque satisfaction à échapper à cette marâtre qui, bien avant de décider sa perte, avait dû montrer assez de haine à l'enfant pour lui rendre peu agréable la maison paternelle pendant les absences prolongées du chef de la famille.

Le petit Normand était le fils d'un honnête mar-

> chand, propriétaire d'un bateau avec lequel il transportait en Angleterre des toiles d'une fabrication locale, alors très renommées. Sa mère lui avait donné le jour sur la côte d'Espagne, où la tempête avait jeté le bâtiment qui la ramenait d'Angleterre : c'était pour le nouveau-né débuter dans la vie par une aventure : une aventure plus extraordinaire encore attendait tout jeune l'enfant, sur le sol à peine colonisé de la Nouvelle-France.
>
> Nous disons qu'il avait été facile de mettre à exécution cet affreux projet. Mme Couture, qui avait conduit secrètement l'enfant au Havre auprès de son frère à elle, s'était chargée d'annoncer à son mari, avec tous les ménagements voulus, la disparition du petit Gilles — noyé sans doute en jouant sur le rivage, dans les remous, parmi les rochers. Il avait si mauvaise tête et tant de hardiesse pour son âge !...

Arrivé au Canada, la bateau de l'oncle s'engage dans le Golfe du Saint-Laurent, lui et Gilles prennent un canot pour aborder le rivage ; là, après avoir marché un moment (l'action se situe au début du printemps), l'oncle tue un ours et demande au garçon de garder son "gibier" pendant qu'il va chercher des hommes sur le bateau pour l'aider à ramener la bête à bord. Voilà comment l'ignoble personnage abandonne son neveu à une mort certaine.

Après avoir attendu, puis s'être désespéré, Gilles tente de s'en sortir mais il n'y parvient pas bien sûr ; en outre, il est mort de peur, on le comprend. Il sera recueilli, très affamé, par la jeune Iroquoise Vaïva et ses amies, accompagnées d'un terre-neuve qui deviendra le meilleur ami de Gilles dans cette aventure le plus souvent cauchemardesque, puis "adopté" (je devrais dire plutôt toléré) par la tribu. Gilles, lui, ne se fera jamais vraiment à cette vie sauvage et finira,

quelques mois plus tard, et après avoir réussi toutefois à s'intégrer (y compris au niveau du langage), par s'évader. Il rejoindra l'océan, son but étant de se faire recueillir par un bateau ; puis, voyant qu'il n'y parvient pas, longe de nouveau les rives du Saint-Laurent en essayant de rejoindre Québec, la terre promise : il n'y arrivera jamais, mais finira par rencontrer un bateau salutaire.

L'auteur était connu pour ancrer ses histoires romanesques dans un contexte très documenté, et l'on peut suivre en effet les pérégrinations du petit Gilles sur une carte du Canada, de manière précise. Les Peaux-Rouges sont traités sans être édulcorés, et on est assez loin du mythe des "Cow-boys et des Indiens" ; je précise toutefois que l'auteur ne tombe pas trop non plus, heureusement, dans ce côté "colonialiste" que l'on rencontre assez souvent dans les livres de l'époque.

Une vraie histoire, en somme, à la fois charmante et cruelle, imaginaire et réaliste.

Quelques extraits :

Vaïva transporte Gilles jusqu'à la tribu en l'enlevant littéralement (page 36) :

manque d'égards. Mais ce fut en vain qu'il protesta et se débattit : escortée de son chien, Vatva prit le chemin du camp de la tribu. Et, dans l'élan d'une jeunesse folle, bondissantes, les autres filles suivirent un moment, en répétant le nom donné à l'enfant : Musquach ! Musquach !

Le petit Gilles résistait difficilement à une envie féroce de mordre, partout où il pourrait l'atteindre, celle qui l'emportait, de lui arracher les cheveux, de griffer ses bras nus. Il en était réduit à écarter les branches basses qui venaient fouetter son propre visage. Il se rendait lourd à plaisir, difficile à maintenir, essayant de glisser, de s'échapper ; l'Iroquoise le serrait un peu plus fort, voilà tout.

L'enfant, hors de lui, ne songeait plus du tout à capter la bienveillance de personne pour s'assurer un déjeuner : froissé et humilié, il se révoltait.

La forte et belle fille sauvage gravit des collines, traversa des fourrés, franchit des ruisseaux à gué.... Que c'était long ce voyage ! Quand elle fut fatiguée de l'avoir sur son épaule, elle le prit sous son bras — comme un fagot d'épines, — les pieds en avant. Et Gilles, plus secoué que jamais, s'alarmait de ces rudes manières, passait de la colère à la peur, et appelait au secours. Personne ne vint ; mais le terre-neuve se mit

Page sympa qui montre comment Gilles peut enfin manger après être arrivé dans la tribu (page 46) :

Le chien de Terre-Neuve, comme s'il soupçonnait la cause du malaise de l'enfant, lui apporta... un os à ronger. Gilles prit l'os, le tourna et le retourna, et son visage exprima le désappointement bien plus que la reconnaissance.

Mais la sollicitude du chien ne passa point inaperçue de tous; et le rejeton de Peau-Rouge que sa mère un moment auparavant avait corrigé d'importance, oublieux de l'incident, alla chercher son écuelle de bois contenant un reste de bouillie de maïs, et la présenta à l'affamé.

Gilles, qui était resté assis par terre, ne se fit pas prier. Il se servit de l'os en guise de cuiller, et attaqua hardiment l'épaisse bouillie, — ayant acquis, après dix ou douze heures de cuisson sur un feu doux, la consistance d'une pâte ferme.

La saveur d'un aliment qui n'avait rien de trop étrange pour son palais, rapprocha les distances. Le petit Iroquois « corrigé » gagna considérablement dans l'estime du neveu du capitaine au long cours, et le terre-neuve reçut une caresse.

La vie difficile des Peaux-Rouges (page 90) :

— de ses répugnances, de ses terreurs. On lui montra un jour un Peau-Rouge accablé d'ans qui, pendant plusieurs mois d'hiver, s'étant trouvé isolé de la tribu — à la suite d'une querelle, — s'était cru autorisé par sa misère à manger successivement ses deux petites filles.

La vieille compagne du Peau-Rouge — la mère des enfants, — quand on lui rappelait ce fait, prenait un air de résignation ayant quelque chose d'atroce.

« La faim était dans son wigwam », disait-elle.

Cela suffisait à expliquer tout.

Le jeune garçon eut alors l'idée qu'on pourrait le manger lui aussi, si le manque de vivres se faisait sentir dans la tente du sachem. Vaïva s'y opposerait-elle? « Peut-être ben que oui, peut-être ben que non », si elle avait faim, la pauvre fille. Elle aimait bien son petit Rat-Musqué;... qui sait si, à la broche, elle ne l'aimerait pas mieux.

Doute affreux pour le petit Normand.

Il ne faut pas oublier que Gilles n'était qu'un enfant de six ans.

Gilles décide de se fondre dans la tribu pour pouvoir mieux s'en échapper ensuite (page 115) :

Ce voyage des trafiquants de la tribu dont il avait failli être, en dépit de Valva, donnait à penser au petit Gilles. Voir le pays, reconnaître de quel côté s'offrait une chance de s'échapper : c'était à quoi devaient tendre désormais tous ses désirs, toute son application.

Il deviendrait un Peau-Rouge plus noir que les autres, s'il le fallait pour inspirer de la confiance!

Gilles avait retenu un proverbe très normand : il faut hurler avec les loups. Eh bien! il hurlerait avec les loups, tant et si bien qu'on oublierait d'où il venait, qu'on ne lui tiendrait plus rancune de son origine; qu'il n'inspirerait plus ni crainte ni dédain.

Il ne résista donc pas davantage à une tendance, presque irrésistible du reste, à prendre les airs du milieu où l'on vit. Et déjà, sans qu'il s'en doutât, il glissait sur cette pente.... L'imitation est naturelle à l'enfance; il copiait, sans le vouloir, les gestes, les attitudes des Canadiens; même ses vêtements nou-

Gilles prend plaisir aux jeux typiquement iroquois, comme le toboggan (origine de notre luge) :

L'enfant ne put réprimer un mouvement d'effroi quand le traîneau s'ébranla et se précipita, semblant tomber au fond d'un précipice. Instinctivement, il ferma les yeux, retint son haleine, crispa ses mains au rebord de la planche qui l'emportait avec la vélocité d'une flèche.

Effrayé de sa propre audace, mais ne voulant pas faiblir, il recommença plusieurs fois cet exercice, encouragé du reste par son aimable conductrice, que la hardiesse de son petit compagnon ravissait.

Peu à peu, une détente s'opéra en lui ; il s'habitua à ce vertige et prit goût à ce mouvement. Il se grisa de grand air. Et en arrivant au bout de la course, bientôt il trouva, comme les autres, que le plaisir ne durait pas assez longtemps. Notre héroïque marmot en oublia momentanément sa peine de toutes les heures, fier de lui, du reste, et sachant qu'il travaillait sûrement à son salut.

La vie de Gilles avec le terre-neuve après avoir quitté la tribu : solitude, chasse, jeux.

De grands arbres s'élevaient çà et là sur un monticule ou au bord d'un étang, hêtres, frênes, ormes, bouleaux, et des chênes des marais, et des chênes-châtaigniers, et des pins surtout! Mais Gilles n'avait d'attention que pour l'objet de sa course : se procurer, en deux ou trois jours, assez de gibier pour vivre une semaine ou davantage sur un rocher, au bord de la mer, tout entier dans une observation attentive de tous les horizons.

A coups de flèche, le brave petit Normand tua successivement une poule d'eau, un lièvre, un catamount, deux canards, une grue, un héron, quelques pigeons et tourterelles, une oie très grasse, un carcajou, ou mangeur de castor, — animal ayant deux pieds de longueur et qui ressemble assez au blaireau.

Le terre-neuve livra de son côté plus d'une bataille. Il s'empara de plusieurs belettes et poursuivit un chat sauvage qui, en échange de fiers coups de dents, lui arracha presque un œil.

Parfois, le petit Gilles redevenu tout d'un coup enfant, se laissait aller à courir après quelque papillon aux ailes éclatantes. Puis, honteux de lui-même, il poursuivait la sérieuse tâche de soutenir son existence et celle de son chien.

Pibrac, le 9 janvier 2017

Tuer les vieux, jouir ! : roman vache (1925) - Félicien Champsaur.

Derrière un titre digne du slogan politique d'un parti extrémiste ; derrière une intrigue de roman noir, se cache en réalité dans cet ouvrage une réflexion sur le cynisme chez les rescapés de la Grande Guerre. Il est question ici, en effet, de cette génération que Gertrude Stein, dans le "Paris est une fête" d'Hemingway (un livre que j'adore, soit dit en passant) appelle la "génération perdue".

Dans le quartier de Grenelle à Paris, Antoine Aubert est le propriétaire d'une usine métallurgique ; son fils Etienne, qui travaille avec lui et qui sera son héritier, est un héros de guerre. Sixte Coutan, l'associé d'Antoine Aubert, a aussi fait la guerre ; il est marié à Josette, qui est devenue pendant que son mari était sur le champ de bataille la maîtresse du "vieux", Antoine Aubert (il n'est pourtant que de la génération précédente, 20 ans d'écart). Le problème de ces jeunes qui rentrent de la Guerre, c'est qu'ils sont ambitieux, sans scrupules, sans compassion, et qu'ils veulent tout, tout de suite. Ainsi, profitant du fait qu'Antoine Aubert souhaite acheter les parts de Sixte Coutan afin de devenir le seul patron de l'usine, ce dernier et sa femme Josette prennent l'argent pour mener la grande vie et spéculer, de façon à gagner de l'argent rapidement, dans des affaires plus ou moins

légales. Quant à Etienne, il trouve son père mou et beaucoup trop gentil avec les ouvriers ; il faudrait qu'il prenne en urgence les rênes de l'usine. Mais comment ? En commanditant un paricide ! Feront alors leur apparition Tom (escroc ésotérique), un ami d'Etienne et sa copine Berthe ; Berthe qui organisera le crime en engageant Baudard (et sa copine Sans-Liquette). Baudard deviendra ouvrier dans l'usine et trouvera le moyen (particulièrement atroce) d'en finir avec le vieux patron. Sauf qu'Antoine Aubert, avant de mourir atrocement, venait de se remarier (après avoir été veuf pendant quelques années) et avait très vite mis sa nouvelle épouse, Aline, enceinte. Etienne devient patron de l'usine (et en fait il suivra la même politique que son père avec les employés !), mais il doit faire face à ce nouveau problème : il n'est pas le seul héritier et devra un jour partager l'usine avec un autre. En outre, il a terriblement envie de posséder (je ne pense pas qu'on puisse vraiment parler d'amour) Aline, qui refuse ses avances. Entre tout, Etienne veut de nouveau tuer, si possible le bébé (son demi-frère !). Il engage de nouveau les mêmes personnes pour faire le travail, mais là les choses se passeront de manière très différente et tous les méchants finiront mal.

Entre Paris et la Côte d'Azur, un roman passionnant, qui est aussi pour l'auteur l'occasion de régler quelques comptes avec le milieu littéraire, qui est lui aussi touché, d'après Champsaur, par ce cynisme des jeunes.

L'intrigue, quand on en fait un résumé rapide comme moi ici, paraît tirée par les cheveux, mais quand on lit le livre les arguments sont beaucoup plus approfondis et c'est vraiment captivant.

Félicien Champsaur était un écrivain et un journaliste très connu à l'époque (fin XIXème - début XXème). Une figure parisienne, totalement oubliée aujourd'hui. J'ai trouvé sur Gallica une anecdote sur ses obsèques, qui en dit peut-être assez long sur le personnage :

**

Un incident aux obsèques de Félicien Champsaur

Au four crématoire du Père-Lachaise, tandis que s'achevait l'incinération de la dépouille mortelle de Félicien Champsaur, un incident — relate *Comœdia* — s'est produit.

Un homme d'une trentaine d'années, vêtu de gris clair, a gravi la tribune où le délégué de la Société des Gens de Lettres venait déjà de retracer la carrière de Champsaur, et, « d'une voix calme et nette », il apostropha l'assistance :

— Puisque je suis ici devant les amis de Félicien Champsaur, je tiens à leur dire que je suis son fils, le docteur André Champsaur. Je vais répondre au torrent d'injures que Félicien Champsaur déversa sur ma mère et sur moi ! Je...

Ce « panégyrique » imprévu fut interrompu par les cris des assistants, qui ont gardé de cette scène tragique un pénible souvenir.

Voici un extrait montrant l'état d'esprit de ce livre, et qui en explicite le titre (pages 14-15) :

— A bas les vieux! cria un autre. Ils encombrent la terre. Ce n'est pas assez d'avoir, pendant cinq ans de guerre, baisé nos poules; ils n'ont pas la pudeur de nous céder la place, partout, à nous qui nous battions, pendant ce temps. C'est le tour de ceux qui ont sauvé le monde. Et les vieillards le mènent toujours. Ce sont ces salauds qui ont voulu la guerre, pour se débarrasser des jeunes gens. Il nous faut le gouvernement de la jeunesse; il faut tuer les vieux. — *jouir!* non pas à notre tour, mais sans attendre, tout de suite.

Le même état d'esprit, mais du côté des vieux, en l'occurrence Antoine Aubert (qui évoque au passage son propre fils Etienne), page 64 :

— Que voulez-vous? Cette maudite guerre a gâté bien des cerveaux, faussé bien des caractères. *MOI*, (les trois lettres en majuscules), ce sentiment domine chacun, et l'un de ces égoïstes forcenés, Jean Sarment, a intitulé une pièce, au Théâtre Français, toujours : *Je suis trop grand pour moi.* C'est la devise d'une génération qui se croit plus grande qu'elle n'est. *Moi*, d'abord, c'est le mot d'ordre pour tous. Beaucoup de relations, le plus possible, et peu d'amis. On a des amis, et pas un ami véritable parmi eux. Il n'y a plus que des êtres âpres à la curée de l'argent et du plaisir personnels. On ne s'unit plus, comme nous, par amour, par estime mutuelle, mais par intérêt, pour rechercher ensemble des plaisirs et des sensations. Puis, chacun va de son côté, où le mène sa fantaisie ou son vice. Etienne, comme tant d'autres, a vu la mort de si près, qu'il ressent, encore aujourd'hui, cette indifférence de toute humanité. A voir, d'ailleurs, tant d'improbités et de mufleries, entre les nations comme entre les individus, on se demande, à présent, si l'on n'est pas dupe en restant juste et bon. Puis, il est inutile de se le dissimuler, cette génération de plus ou moins anciens combattants se considère comme ayant désormais tous les droits.

Mais ce roman est surtout l'occasion de passer un excellent moment de divertissement. Voici le passage de l'assassinat d'Antoine Aubert (pages 91-92) :

Ce qui advint, alors, fut rapide, horrible. Au moment où Antoine Aubert allait passer devant la grande roue, Armand Baudard sortit rapidement du magasin aux métaux, une lourde barre de fer sur l'épaule. Antoine reconnut l'ouvrier embauché récemment, le protégé de son fils; heureux du bon déjeuner qu'il allait faire avec sa jeune femme et son grand fils, il lui fit un geste d'amitié et se rangea pour le laisser passer. Baudard, de sa gauche libre, lui rendit le salut. Mais au moment où il dépassait le patron, d'un mouvement bref comme un éclair, il tourna sur lui-même, et la lourde barre vint frapper violemment le vieux, derrière la nuque.

Assommé, il tomba sans un cri.

Baudard, vite, ayant posé sa barre, le long du grillage, avec une clef qu'il sortit de sa poche, ouvrit la porte et saisissant le vieux, le poussa dans les jantes de l'énorme roue. Un choc mou, des craquements d'os brisés. L'assassin ayant repoussé la porte sans la fermer à clef, se dirigea sans hâte vers l'atelier et, calme, reprit sa place au tour, où il travaillait en ce moment.

Le crime horrible avait été consommé devant les yeux d'Etienne, et c'était lui l'instigateur. Tremblant de tous ses membres, il resta longtemps là, prostré, comme écrasé. Ce fut la sirène de l'usine annonçant midi qui le tira de son abrutissement. Là-bas, à l'extrémité de la galerie, il percevait le brouhaha des ouvriers courant aux lavabos, avant de sortir pour prendre leur repas. Alors, se secouant, il passa plusieurs fois les mains sur son front, comme pour y effacer une trace sanglante, puis, lentement, il revint sur ses pas.

Un passage délicieusement érotique : Josette, la femme de Sixte Coutan (l'associé d'Antoine Aubert à l'usine), tente de convaincre son mari d'accepter l'argent des parts d'Aubert pour quitter l'entreprise et mener la grande vie (pages 20-22) :

— Aubert nous offre quatre millions, pour notre part. Dis-moi, « si qu'on acceptait? »

Blottie contre son époux, ses deux assiettes roses

dont elle savait le charme bien au creux du giron de son homme, lui extériorisant le fluide de son sexe, intériorisant l'éveil et le frisson du mâle, elle le capta, l'entoura de ses bras nus. A un observateur entré sans être aperçu, à quelque satyre invisible, pénétrant à son gré, sans trahir sa présence, dans les repaires supérieurs des logis parisiens, elle pouvait évoquer une pieuvre adorable. Nous gardons en notre corps un peu de tous les animaux dont nous sommes le mélange et le résultat le plus parfait, et notre nez, par exemple, est le bec de l'oiseau. Quels individus n'évoquent-ils pas un loup, un chacal, Clemenceau le tigre, d'autres un chien, une bête de somme, un lion ? Josette éveillait, comme toute jolie femme, l'idée d'une pieuvre vorace, dont le gouffre attirant est caché au centre, servi par le traquenard du nombril, les bastions d'avant des seins, ceux d'arrière. Pour tentacules les bras ensorceleurs et les jambes magiciennes. La pieuvre n'a qu'un orifice, et la femme en a trois. La pieuvre est horrible avec ses ventouses qui vous sucent le sang et la vie. Eve est pétrie de lys et de roses, de chair idéale. Adam toujours, s'en va ravi vers elle, vers l'amour, la ruine et la mort, parfois, capté par le sourire et les pièges de l'éternelle séductrice. Josette, sur les genoux de Sixte, comme nue sous la robe courte et légère, sa fleur velue et parfumée cachée entre les cuisses tanagréennes, irradiant vers elle le désir, un bras étreignant l'épaule du mari, lui caressant de l'autre main la

joue, avançait vers les lèvres, à ce moment calmes et indifférentes de l'homme, une bouche amoureuse. Sangsue et Dalila, cette pieuvre adorable répétait :

— Aubert nous offre quatre millions pour notre part. Dis, mon grand, « si qu'on acceptait? »

Les motivations de l'auteur, dans ce livre, sont-elles purement psycho-sociologiques, ou le fruit d'une frustration chez ce dernier ? De rancœurs de sa part envers de jeunes écrivains qui pourraient l'écarter de la scène littéraire ? Entre la deuxième partie du livre et la troisième, il écrit un intermède dans lequel il développe sa pensée sur les conflits entre générations après la Grande Guerre, et il donne une vision très satirique de cette compétition dans les milieux littéraires (page 153) :

« *Qu'attendre d'un homme de cinquante ans?* *écrit un jeune, M. François Mauriac. Nous nous y intéressons par politesse et nécessité.* » *M. Paul Raynal, dans sa tragédie,* le Tombeau sous l'Arc de Triomphe, *désigne le Père par cette injure,* le Vieux, *et le fait s'agenouiller pour lui demander pardon, devant son fils. Et M. Jean Sarment crie sur les tréteaux :* Je suis trop grand pour moi! *C'est-à-dire, moins noblement : « Je veux péter plus haut que mon derrière.» Ceux-là sont, au moins, des gars d'attaque et de talent. Mais que dire des goujats et des ratés, prétentieux innombrables qui pondent, gratuitement, pour l'honneur, dans les journaux et revues, leurs chiures de moucherons? Des littératés, qui font imprimer, plus ou moins à leurs frais, trois mille romans amorphes par an, sans originalité, sans style et sans imagination, concurrents et bénéficiaires d'une foule de prix* Concourt, Balzac, Conrard, *à ne plus s'y retrouver, fondés parfois, grâce à un jury complaisant et soudoyé, pour la réclame et le lancement d'un livre quelconque, et attribués à l'avorton donataire. O public, qu'acheter, sans être dupe, dans cette fourmilière, toujours montante, de bouquins à l'assaut, chaque jour, des bibliothèques des chemins de fer et des étalages des libraires?*

Pibrac, le 26 janvier 2017

Un cours de cuisine (1886) - A. Decorde.

Quand je vous dis qu'on rencontre de tout dans Gallica, voici un poème de quatre pages écrit à la louange... d'un cours de cuisine, qui a eu lieu en juin 1885 à Rouen, organisé par la "Société normande d'hygiène pratique", et qui a donné lieu également à l'organisation d'un concours.

Comment Adolphe Decorde, un notable rouennais, à la fois homme de lois et homme de lettres (qui n'est pas resté dans les annales, il n'a presque rien écrit de littéraire), a-t-il pu avoir l'idée de créer un tel poème ? Mystère. Cela dit, ce texte (comme souvent avec les œuvres de circonstance écrites "à chaud") nous en dit long sur les avancées de l'art culinaire à l'époque (Decorde parle plutôt de "science").

Au XIXème siècle, on le sait, les restaurants voient le jour, ainsi que la critique gastronomique ; les livres de recettes se multiplient, et du coup dans les foyers (on va dire surtout chez les bourgeois) les raffinements culinaires se démocratisent. Et donc, on voit aussi l'émergence de cours (concours) de cuisine ; et d'après Decorde, cette invention serait rouennaise ! En un mot, le poème dont il est question ici ferait l'éloge, en quelque sorte, du premier "top chef" de l'histoire !

En outre, entre autres choses, le poème parle déjà, aussi, des dangers de la suralimentation, et du problème de la cherté des bons produits.

D'emblée, l'auteur place son texte dans un contexte précis :

> La cuisine aujourd'hui s'enseigne et s'étudie.
> Un cours public, gratuit, en apprend les secrets :
> Le professeur y montre, au vu de l'auditoire,
> La casserole en main, à préparer les mets ;

Apparemment, la Normandie, et ça c'est un scoop, serait donc l'instigatrice du premier "top chef" de l'histoire :

> Puis, je suis fier de voir que le pays normand
> Est l'initiateur de cet enseignement.

La cuisine devient une science, ce qui fait râler les savants en général :

> Que des savants en us, enclins à la critique,
> Contestent d'un tel cours l'utilité pratique,
> C'est leur rôle : en dehors des choses de l'esprit
> Pour eux tout est à fuir et rien ne leur sourit.

Le poète nous prévient contre les effets néfastes de se laisser trop aller à goûter la grande cuisine ; comme ici (NB : Decorde fait souvent allusion dans son petit poème à de grands auteurs de la littérature française) :

> Mais gare aux estomacs délicats et débiles,
> Aux digestions difficiles :
> La cuisine est, a dit un profond écrivain,
> L'art de faire manger beaucoup plus qu'on a faim (3).

Ou encore là :

> La gourmandise est meurtrière :
> Avis aux grands mangeurs et gare au lendemain !

Déjà se posait, évidemment, la question du coût de cette grande cuisine, condition sine qua non d'une véritable démocratisation (je précise que la statue dont il parle à la fin de ce passage n'existe toujours pas) :

> Qui n'en serait heureux ? L'Avare de Molière
> Aimait autant qu'un autre à faire bonne chère ;
> Mais il voulait — était-ce être trop exigeant, —
> Pour cela, comme en tout, dépenser peu d'argent.
> C'est là qu'est, en effet, la question ardue,
> Et quiconque la résoudra
> Sans contredit méritera
> Qu'on lui décerne une statue.

Les mots se précisent, et quand on parle, désormais, il faut faire attention :

> Rayez vite, rayez cela de vos papiers.
> Des marmitons ! fi donc ! Dites des cuisiniers.

A noter qu'à l'époque, dans le "grand public", les candidats à ce genre de concours étaient en très grande majorité des femmes :

Cuisinières plutôt : car on a vu, je pense,
Que dans les concurrents que l'on a couronnés
Le sexe masculin brille par son absence ;
Les lauréats sont tous enjuponés.

L'auteur termine son poème de la sorte (où l'on peut y voir une remarque misogyne ; pour ma part je n'y perçois qu'une pointe d'humour) :

Si l'on a plus de cuisinières,
On aura bien moins de bas-bleu.
Est-ce progrès ou décadence ?
Sur ce point délicat, je n'ose prononcer :
Je craindrais bien trop d'offenser
Ou la cuisine ou la science.

Pibrac, le 21 février 2017

Curiosités littéraires et bibliographiques (1890) - Charles Monselet.

"Délire laborieux et appauvrissant que de composer de vastes livres, de développer en cinq cents pages une idée que l'on peut très bien exposer oralement en quelques minutes. Mieux vaut feindre que ces livres existent déjà, et en offrir un résumé, un commentaire". Phrase célèbre, finalement provocatrice, de Borges dans la préface à ses "Fictions", mais qui serait bien plaisante au moins sur un point si elle avait été appliquée depuis la nuit des temps : nous pourrions, en une vie, prendre connaissance de beaucoup plus de livres !

En outre, quelle aubaine pour le bibliomane que je suis : les bibliothèques ne seraient plus alors constituées que de ce que j'appelle des **livres-promenades** (recueils de "résumés", de "commentaires", d'extraits, de livres parfois célèbres, mais surtout, le plus souvent, méconnus ou totalement oubliés).

Les "Curiosités littéraires et bibliographiques" de Charles Monselet, publiées en 1890 (deux ans après la mort de leur auteur) par la "Librairie des bibliophiles", nous parlent de livres qui existent, mais dont, dans la plupart des cas, nous n'entendons plus parler aujourd'hui ; dont, malgré tout,

nous nous réjouissons d'entendre parler ici, pour leur incongruité, pour ce qu'ils nous apprennent sur des auteurs connus, ou sur la société de leur époque, ou bien encore sur la vie littéraire et artistique. Des livres à propos desquels, sans doute, nous ne voudrons pas entrer dans le détail, mais que l'on a grand plaisir à découvrir en dilettante, en flâneur : un poème méconnu de Rouget de L'Isle ("Les Oies"), un poème sur le jeu de domino, un autre sur le métier de charpentier ; un livre sur les signatures de Molières, un sur les almanachs du 18ème siècle, un qui nous propose le Code Civil en vers, un qui relate une interview de Jésus-Christ ; un livre bizarre écrit par le père de Balzac, des poèmes de jeunesse quasi inconnus de Victor Hugo, comme "Le télégraphe" ou "Le Vieillard du Galèse", etc.

Charles Monselet est peut-être le plus grand précurseur d'Eric Dussert ; lui-même en parle très souvent, il a publié une nouvelle de lui dans "La littérature est mauvaise fille". Monselet est notamment l'auteur du livre "Les oubliés et les dédaignés", et c'était en effet un archéologue passionné de l'histoire littéraire, et un bibliophile qui aimait parler de sa collection, comme il est dit ici dans la préface :

Monselet était fils d'un libraire ; de bonne heure il s'intéressa aux livres ; à force de recherches il était parvenu à former une bibliothèque assez curieuse ; mais ce n'était pas un collectionneur jaloux de ses trouvailles, il les montrait volontiers, il faisait mieux et consacrait alors à chacune de ses découvertes de courtes notices dans les journaux où il écrivait : ce sont ces notices, échappées à la plume du journaliste, qu'il nous a paru intéressant de réunir pour les bibliophiles dans une édition de luxe tirée à petit nombre.

L'ouvrage d'Eric Dussert, "Une forêt cachée", est aussi bien entendu un livre-promenade, tout comme "Mélanges tirés d'une petite bibliothèque" de Nodier, "Cent ans aux Pyrénées" de Béraldi, "Le livre des singularités" de Gabriel Peignot, ou encore, entre beaucoup d'autres et sans chercher plus loin, tous les numéros du "Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire"!

Tous constituant une sorte de **genre à part** (mon préféré), que le bibliophile gourmand que je suis aime à goûter par-ci par-là, en picorant à droite à gauche, un peu partout à la fois. C'est mon péché mignon.

Que dire de plus : lisez "Curiosités littéraires et bibliographiques" de Charles Monselet, pour les trouvailles, et pour le style enjoué de cet épicurien qui est aussi resté dans les annales pour avoir inventé, avec quelques autres, la critique gastronomique.

DES VERS DE BARBEY D'AUREVILLY

Barbey d'Aurevilly est peu connu comme poète. Il a cependant sacrifié à la Muse. Mais quelle Muse! Il a raconté, en strophes brûlantes et flambantes, ses luttes corps à corps avec... l'eau-de-vie.

Je pris pour maître un jour une rude maîtresse,
Plus fauve qu'un jaguar, plus rousse qu'un lion!
Je l'aimais ardemment, âprement, sans tendresse,
Avec possession plus qu'adoration!
Je ressentais pour elle un amour de corsaire,
Un amour de sauvage, effréné, fol, ardent!
Cet amour qu'Hégésippe avait dans sa misère,
Qui nous tient lieu de tout quand la vie est amère,
Et qui fit mourir Sheridan!

C'est bien comme cela que je m'imaginais la poésie de l'auteur de *l'Ensorcelée* et des *Diaboliques*, avec des claquements de dents et du sang dans les yeux!

PASSEPORT DE POÈTE

Au temps des passeports, Joséphin Soulary dicta son signalement en ces termes à un employé de préfecture :

Taille haute. Age : quarante ans.
Né dans Lyon. Visage ovale.
Cheveux et barbe grisonnants.
Front élevé. Teint un peu pâle.
Yeux gris-bleu. Bouche au coin moqueur.
Nez original. Menton bête.
Signe particulier : du cœur.
Nature du crime : poète.

Joséphin Soulary est du bois dont on fait les académiciens... dans cette Académie française idéale que préside Molière, et où règnent Brizeux et Théophile Gautier.

Pibrac, le 28 février 2017

Le caractère par le prénom (1908) - Albert de Rochetal.

J'ai découvert cet ouvrage grâce à l'équipe Gallica sur les réseaux sociaux ; partage qui aura été l'occasion de montrer encore une fois la jubilation que l'on peut ressentir à feuilleter par hasard un livre ancien, et jusqu'où peut nous mener la sérendipité.

Mais je commencerai en parlant de l'auteur, Albert de Rochetal : il était graphologue de "profession" (il a écrit plusieurs ouvrages sur cette pseudo-science qui était née quelque temps auparavant), et se présente ici comme l'inventeur d'une science nouvelle, "l'onomatologie", qui permet de donner le caractère d'une personne à partir de son simple prénom ; si j'ai bien compris, par le principe de l'atavisme (des types originels).

Projetons-nous quelques décennies plus tard : qui n'a pas, par une véritable croyance, ou par simple curiosité, déjà jeté un oeil sur un livre des prénoms, ou sur ces documents que l'on trouve parfois dans les boutiques de souvenirs, et/ou au bord de la mer pendant les vacances ? De nos jours, il semblerait qu'il ne s'agisse plus d'atavisme mais plutôt d'astrologie (depuis les années 60 et le New-Age), avec un lien, si j'ai bien compris, entre les lettres du prénom et la numérologie. Qu'importe... dans tous les cas "l'inven-

tion" d'Albert de Rochetal a fait du chemin, et fait de lui si-non un véritable précurseur, du moins un visionnaire.

Visionnaire ? Nous allons voir ici qu'il l'est peut-être à plus d'un titre.

Quand l'équipe Gallica a posté son tweet (ils en ont parlé aussi sur Facebook), c'était le 23 janvier 2017, quelques gallicanautes sont allés voir leur prénom, et pour ma part j'ai découvert que j'étais quelqu'un d'un peu "douteux" :

JÉROME

Nom qui donne une intelligence élevée, curieuse, mais assez douteux comme sentiments.

J'ai décidé ensuite de pousser le vice en regardant, sans parti pris bien sûr mais simplement pour s'amuser, les prénoms de nos principaux candidats à l'élection présidentielle de 2017, afin de bénéficier des précieux conseils d'Albert de Rochetal pour faire mon choix !

Marine et Jean-Luc sont directement exclus du débat : leurs prénoms ne se trouvent pas dans le livre ; nous sommes donc condamnés à ne pouvoir les juger que sur leur programme.

Passons maintenant à Emmanuel :

EMMANUEL

Type de nom qu'il n'a pas été facile de déterminer, parce qu'il est donné rarement, et parce qu'il n'a pas beaucoup de relief.

La physionomie des Emmanuel a quelque chose d'effacé ; ils sont *intelligents,* leur *imagination est rêveuse, un peu vague,* sans que les idées soient très élevées.

Ils sont à la fois peu communicatifs et expansifs. Ils ont les *manières souples,* aisées, le fond *de leur caractère est très doux, ils n'aiment pas les efforts violents ;* leur *volonté* moyenne et *influençable* est cependant assez tenace. Très peu d'énergie et de courage.

Tempérament assez sensuel, nature affectueuse. Plutôt simples et sans prétention.

A Benoît :

BENOIT

Nom un peu douteux, qui donne des idées positives et de la souplesse de caractère.

Mais le meilleur reste à venir, lorsque j'ai voulu m'attaquer à François. Là, j'ai eu (par hasard, donc) l'immense joie de découvrir un de ces clins d'oeil du passé au présent comme seule Gallica en a le secret ; j'en ai oublié du coup notre

présidentielle de 2017, tout en restant dans la politique, lorsque j'ai halluciné en découvrant ceci :

> **FRANÇOIS**
>
> Ce nom de François est assez commun, il donne la *force tranquille et pondérée*, quelle que soit l'intelligence de la personne.

L'histoire, hélas, n'a pas retenu Albert de Rochetal comme inventeur du slogan de campagne de François Mitterrand en 1981, laissant notre incroyable visionnaire dans l'oubli le plus total... jusqu'à ce qu'une poignée de gallicanautes le redécouvrent, en s'amusant beaucoup, comme toujours.

Pibrac, le 19 avril 2017

Fritz le violoneux (1895) - Eudoxie Dupuis.

Je me demande souvent d'où peut me venir cet intérêt pour les vieux livres "jeunesse".

Je me souviens des heures que j'ai passées à lire "Le club des cinq" lorsque j'étais enfant dans les années 1980 : toute la collection, dans une remise, chez mes grands-parents, qui avait appartenue trente ans plus tôt à ma mère ou à ses cousines. La "bibliothèque rose". J'en lisais un, puis je le rangeais (j'avais l'armoire juste derrière moi et je lisais assis sur une chaise, de manière assez inconfortable). Je ne m'interrompais que pour dormir ou manger. J'y passais mes journées. Des livres jaunis par le temps, et qui sentaient un peu le renfermé.

Quand je vois tous ces vieux livres dans Gallica, j'ai l'impression de revivre ce plaisir intime de mon enfance. J'en sentirais même presque l'odeur. Voilà peut-être l'explication. A quoi ça tient, parfois.

Eudoxie Dupuis est une femme de lettres qui a écrit plus de 200 livres "jeunesse", soit de son propre cru, soit des adaptations de romans étrangers.

"Fritz le violoneux" est une histoire qui s'apparente un peu à un conte de fée d'une trentaine de page. Robin Mitron et son épouse Blanche-Farine sont meuniers dans la Forêt

Noire. Ils ont un enfant, Fritz, qui ne joue pas comme les autres enfants. Il préfère s'isoler dans la forêt pour chanter des chansons de son invention aux animaux, qui l'écoutent émerveillés. Même si cet intérêt pour la musique inquiète son père (on ne peut pas gagner sa vie en faisant de la musique !), ce dernier achète quand même à son fils un petit violon jaune (page7) :

Personne n'eût jamais été capable de tirer le moindre son de ce misérable petit violon. Si on avait demandé à un Paganini quelconque de jouer dessus le *Carnaval de Venise* ou les *Variations* de Rodde, il aurait cru qu'on voulait se moquer de lui, et je n'aurais pas aimé à être dans la peau de celui qui lui aurait fait cette proposition.

Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, mais je peux vous certifier que le petit Fritz s'en servait à merveille. A dire vrai, il ne jouait aucun des morceaux que je viens de vous citer, ni aucun des morceaux célèbres, que, du reste, il ne connaissait pas. Il ne jouait les œuvres que d'un seul compositeur, et ce compositeur, c'était lui-même ; de sorte que jamais personne ne pouvait lui reprocher de ne pas observer la mesure ou de dénaturer le caractère du morceau qu'il exécutait.

Fritz joue essentiellement pour les animaux au début. Mais en grandissant, une ambition démesurée le tenaille et le pousse à quitter ses parents. Il veut devenir célèbre ! Pourtant, il n'a jamais au fond confronté son talent à un véritable public (page 9) :

— Qu'as-tu besoin de nous quitter ? répliqua le meunier. C'est dimanche la fête du village : tu feras danser les garçons et les filles sur ton violon ; n'est-ce pas ce que tu voulais ?

— Oui ; quand j'étais tout petit, je ne rêvais pas autre chose ; mais maintenant, je ne me contenterai plus de cela. Fi ! des garçons et des filles de village ! Fi ! des hommes qui, comme ceux de chez nous, passent leur temps au cabaret ! Ce n'est pas pour eux que mon violon chante. Je veux faire rire et pleurer les rois et les reines ; je veux faire danser les princes et les princesses. Je veux même charmer la Fortune avec mon violon. Je reviendrai riche, très riche ; je vous conduirai dans un palais qui ne sera qu'or et argent, et vous ne serez plus jamais obligé de travailler. »

Il part donc à l'aventure, après avoir obtenu la bénédiction de ses parents. Il a l'espoir de pouvoir jouer de son violon un peu partout dans le pays, mais il se rend vite compte que ce n'est pas aussi facile : personne veut entendre sa musique ! Il est même maltraité par des enfants qui se moquent de lui. Jusqu'à ce qu'une catastrophe vienne briser son rêve (page 12) :

Dans un certain village même, ils poussèrent la malice jusqu'à lui jeter de la boue et des pierres ; si bien qu'il n'eut rien de mieux à faire que de se sauver à toutes jambes.

Tandis qu'il fuyait ainsi, il ne vit pas un gros caillou qui se trouvait en travers du chemin ; il butta et vint s'étaler au beau milieu de la route.

Il poussa un cri ; mais ce n'était pas la souffrance qui le lui arrachait ; il s'était fait bien mal pourtant et avait les genoux tout écorchés. Non ; ce qui causait sa douleur, c'est que, dans sa chute, il avait écrasé son trésor, l'objet qui devait un jour ou l'autre l'aider à trouver le chemin de la fortune, son cher petit violon jaune !

Dépité, il arrive dans la capitale du roi. Et là, en revanche, tout le monde veut l'entendre jouer de son violon ! Sauf que bien sûr, il refuse, connaissant l'état de son petit instrument. Le monde tourne autour de lui en chantant une ritournelle, qui finit par arriver aux oreilles du roi qui décide de l'inviter au palais pour faire entendre à sa cour ce musicien qui doit être un génie, puisque manifestement il ne veut pas jouer devant tout le monde (page 15) !

— C'est un violoneux comme on n'en a jamais vu, vint redire le valet au roi ; un violoneux qui refuse de jouer du violon, de jouer du violon quand on lui a promis de le bien payer ; oui, un violoneux comme on n'en a jamais vu !

— En vérité ! s'exclama le roi. Il faut que ce soit un grand, un très grand musicien. Il ne veut jouer que devant des connaisseurs,



« Un violoneux qui refuse de jouer du violon... »

capables de l'apprécier. Dites-lui que je l'invite à venir se faire entendre devant moi au palais. »

Fritz, énervé d'être autant sollicité alors que son violon est maintenant cassé, joue devant le roi après avoir pris soin de se boucher les oreilles. Les sons qui sortent du violon sont effroyables bien sûr, mais les courtisans ont une réaction surprenante : après avoir été effrayés par la musique au début, ils font ensuite semblant de l'apprécier, pour la raison suivante (page 19) :

encore faites. Le roi n'avait-il pas dit lui-même que ce musicien était un génie? Or, puisque le roi l'avait dit, ce devait être. Par conséquent aucun d'eux n'osant dire ce qu'il pensait de ce qu'il entendait, de peur de passer pour plus bête que son voisin en n'ayant pas l'air de comprendre cette musique étrange, tous applaudirent à qui mieux mieux en criant avec enthousiasme :

« Quels accents enchanteurs! quel artiste incomparable! Cette musique est divine! »

Fritz finira même par épouser la fille du roi après l'avoir guérie avec sa musique. Mais je ne vous révèlerai pas le pourquoi du comment. Il s'agit simplement d'une histoire de poupée, de soupe à la tortue, d'un petit cochon et de deux portes. Voici un dernier passage, parce que je le trouve assez amusant (page 24) :

« Et maintenant, Monsieur le violoneux, dit le roi quand il eut un peu recouvré son sang-froid, puisque vous avez guéri la princesse, il faut que vous l'épousiez.

— Que je l'épouse! s'exclama Fritz.

— Que vous l'épousiez.

— Mais pourquoi?

— Parce que je l'ai décidé ainsi, répliqua le roi.

— Mais je n'ai pas du tout envie de me marier.

— Cela m'est égal.

— Mais... mais...

— Il n'y a pas de mais. C'est ainsi que finissent toutes les histoires, tous les contes de fées que j'ai lus. Il y a toujours une princesse malade qui est guérie par un jeune homme, lequel, le plus souvent, est un prince déguisé... Êtes-vous prince?

— Non, Sire.

— Vous en êtes bien sûr?

— Parfaitement sûr.

— Quels sont vos parents?

— Mon père est meunier; il s'appelle Robin Mitron; ma mère s'appelle Blanche-Farine, et elle n'a pas sa pareille pour confectionner de la galette le jour des Rois et des crêpes le Mardi gras.

— Peau-d'Ane aussi savait confectionner la galette, et, dit l'histoire, dans la perfection. Cependant c'était une princesse. Vos parents ont peut-être été rois et reines autrefois?

— Jamais.

— Ah! vraiment! ils n'ont jamais été rois et vous n'avez jamais été prince! C'est fâcheux. »

Pibrac, le 25 avril 2017

Dans les nuages, histoires en l'air (1853) - Théodore Michel.

Un jour, Théodore Michel est né. Et puis un jour, il est mort. Ce qui s'est passé entre ces deux dates pour lui, nous n'en savons rien. Nous ne connaissons d'ailleurs même pas ces dates précisément ; cela se situe au XIXème siècle, mais c'est tout. Et pourtant, tout à fait par hasard, j'ai eu l'occasion de croiser son fantôme dans Gallica : Théodore Michel a écrit cinq livres, qui à mon avis n'ont jamais eu de réelle existence, y compris de son vivant. Mais ils sont toujours là, ces livres, et, en fin de compte, très longtemps après sa mort, Théodore Michel continue à nous parler, pour peu que nous voulions bien écouter ce qu'il a envie de nous dire.

La vérité, c'est que Théodore Michel est un auteur complet : un recueil de poésies, un livre d'histoire (sur sa terre d'origine, Vernon), un livre de fiction (celui dont je vais parler ici), une pièce de théâtre... il s'est exprimé à travers tous les genres, et a écrit sur une période de treize ans, entre 1840 et 1853.

"Dans les nuages", comme souvent quand il s'agit de livres inconnus, est auréolé de mystère, il est difficile de toujours comprendre les intentions de l'auteur, ses motivations, ce

qui l'a inspiré. Quoiqu'il en soit, j'ai adoré cette promenade en montgolfière, agrémentée d'histoires racontées par les voyageurs, inspirées par les lieux qu'ils survolent. C'est un petit livre de 70 pages (Théodore Michel n'avait pas un énorme souffle romanesque), mais cette ambiance à la fois éthérée et humoristique a quelque chose que j'ai trouvé magique.

Le narrateur (qui est peut-être l'auteur, à mon avis) vit à Paris. Il reçoit une invitation de la part d'un aéronaute de sa connaissance, Toutain, qui lui demande de bien venir à l'Hippodrome le lendemain, lieu de départ pour une balade en ballon à laquelle il peut participer (page 3) :

J'arrivai au rendez-vous à l'heure qui m'avait été indiquée. En entrant dans la vaste arène de planches et de toiles, j'aperçus le ballon *l'Aigle*, tout appareillé et n'attendant plus, pour partir, que la fin des exercices. Je distinguai bientôt Toutain dont la tête dépassait toutes les autres têtes. Ancien sous-officier de carabiniers, Toutain a conservé dans sa démarche et son langage quelque chose de cassant, et de crânement troubabour qui donne un cachet tout particulier à sa robuste personne. Placé à peu de distance de son ballon, il l'examinait attentivement, et lui lançait des regards remplis d'une martiale tendresse. C'est que son aérostat est pour lui un confident et un ami. Lorsqu'il se trouve seul au-dessous de lui, par de-là les nuages, il lui parle comme un amant parle à son amante; il l'aime comme le marin aime son vaisseau, comme l'arabe aime son cheval, comme nos vieux grognards de l'empire aimaient leur empereur et leur drapeau.

Ils seront accompagnés par le vicomte de Champdieu, un grand voyageur, et par M. Briochet, un voisin de Toutain très bedonnant, qui arrive un peu en retard et qui est partagé entre excitation et peur panique. Mais, tandis que les passagers sont regroupés autour de la nacelle en attendant le mo-

ment du départ, Briochet aperçoit arrivant dans le public sa femme et un avocat qui l'accompagne : effrayé, il monte dans la nacelle et se couche dedans. Enfin, c'est l'heure du départ, mais, tandis que le ballon débute son ascension, les trois autres passagers de la nacelle s'aperçoivent que Briochet s'est endormi (page 6) :

Les sensations que l'on éprouve au moment d'une ascension sont très-variées. Comme en toute autre chose où il y a quelque péril à redouter, l'émotion est plus ou moins vive, selon que l'on est plus ou moins facile à impressionner. « Le seul sentiment qui domine, dit M. Julien Turgan dans son intéressant ouvrage sur les ballons, est une impatience inouie de partir, et une frayeur extrême qu'un accident quelconque vienne empêcher l'ascension. » C'est aussi ce que plusieurs personnes m'ont dit avoir éprouvé. Je suis forcé de citer les sensations des autres; car l'incident causé par la frayeur du craintif Briochet en reconnaissant sa femme, nous avait préoccupés au point que nous avions complètement oublié notre voyage aérien. Toute notre attention se trouvait concentrée sur l'énorme victime que nous avions sous les pieds, et qui nous aurait réellement inquiétés si un ronflement des plus sonores n'était enfin venu nous tirer d'inquiétude à son égard.

— Il dort, s'écria M. de Champdieu, en me faisant signe de me renfoncer comme lui sur ma banquette, pour ne plus peser sur le trop timide époux.

Il était arrivé à Briochet ce qui, à la suite d'une scène violente, arrive d'ordinaire aux personnes chez lesquelles le système nerveux prédomine : il s'était endormi d'un sommeil pénible et agité.

Que s'est-il passé entre Briochet et sa femme ? C'est ce que nous apprendrons, entre autre, au cours de ce voyage en ballon au-dessus de la région parisienne et la Normandie. Les zones survolées inspirent aux passagers souvenirs et anecdotes, qui égaieront le voyage : "Les trente sous de Béranger", "Histoire de Briochet, "Une histoire du XIIIème siècle", etc.

Voici un extrait qui me fait penser que le narrateur et l'auteur ne font qu'un (Théodore Michel est originaire de Vernon, on l'a vu), page 24 :

Depuis quelques instants, des nuages s'étaient amoncelés au-dessous de nous comme les flots d'une mer agitée. Dès que nous les eûmes traversés, la terre surgit à nos yeux, d'abord très-vaguement, puis d'une manière un peu plus nette. Alors je distinguai des montagnes, un fleuve des forêts. Mes regards parcouraient avidement cette étendue ; car, autant que la distance me permettait d'en juger, il me semblait reconnaître le paysage qui se formait sous mes yeux. En effet, plus nous descendions, plus des sites connus s'offraient à ma vue. Je n'en pouvais plus douter, c'était mon pays ! Je voyais Vernon !

En moins d'une heure, nous avions franchi un espace de vingt lieues.

— Vous me parliez, il n'y a qu'un instant, des demoiselles Brohan, dis-je au vicomte, regardez bien cette petite ville qui forme une tache noire au-dessous de nous : c'est la patrie de leur mère.

M. de Champdieu me répondit, mais je ne l'entendis pas. Je venais de distinguer quelques édifices de la ville : l'église d'abord, puis la tour des archives, puis les quatre tourelles de Vernonnet, enfin les rues et le pont. Bientôt je me reconnus dans les maisons ; je cherchai celle qu'habite ma mère, je l'aperçus. Une fumée blanche et légère, s'échappant de la cheminée, s'élevait en ondoyant du côté de l'aérostat, comme pour me montrer le chemin de sa demeure. Pauvre mère ! Son cœur lui a-t-il dit que j'étais

On traverse un orage, Toutain fait monter très haut le ballon, et offre à ses compagnons un petit festin avant de redescendre. A l'époque les montgolfières ne se dirigeaient pas comme aujourd'hui, et nos héros finissent par atterrir dans le parc d'un château, près d'Evreux (page 39) :

Nous étions alors presque au-dessus du parc. Toutain pesa lourdement sur la corde de la soupape et, le gaz s'évaporant en abondance, le ballon descendit avec rapidité.

— Videz un sac, dit-il à M. de Champdieu, lorsque nous fûmes arrivés à environ vingt mètres du sol.

Le vicomte obéit ; l'*Aigle* cessa de descendre.

A ce moment, un assez grand nombre de personnes sortirent tumultueusement du château et saisirent nos cordes de manœuvre en poussant des cris de joie.

Grâce à ce secours inattendu, notre nacelle toucha la terre sans secousse.

Dès que l'aérostat eut perdu, par la soupape et une large incision que Toutain venait de pratiquer à sa base, une assez grande quantité de gaz pour qu'il s'affaissât sur lui-même, nous sortîmes de la nacelle, que nous renversâmes ensuite sur le côté pour en tirer Briochet, dont les membres étaient tellement engourdis qu'il ne pouvait plus faire un mouvement. Nous l'étendîmes doucement sur le gazon ; puis nous aidâmes l'aéronaute à plier l'*Aigle* et à le placer dans la nacelle.

Le châtelain et ses nombreux invités accueillent les voyageurs avec grand plaisir, et ces derniers assisteront à une soirée au cours de laquelle ils auront droit à une pièce de théâtre privée (et le lecteur aussi, par la même occasion), un bon repas, avant de rentrer à Paris dans la nuit.

Dans le catalogue général de la BnF, les notices concernant Théodore Michel le signalent à chaque fois en tant qu'auteur comme "Théodore Michel (menuisier)" ; je me dois donc de le signaler ici, puisque apparemment il avait l'air de tenir à ce que l'on sache quelle était sa profession.

Pibrac, le 15 mai 2017

Adam Worth : mémoires d'un voleur de qualité (1914) - Maurice Strauss.

Le professeur Moriarty, ennemi juré de Sherlock Holmes, n'est pas né de la seule imagination de Conan Doyle : Adam Worth, célèbre voleur britannique du XIXème siècle, lui a servi de modèle. J'ai découvert sur Wikipedia sa biographie, où il est question notamment de sa plus grande affaire : un Gainsborough que Worth, sans le revendre, a su receler pendant 25 ans, avant de finalement le restituer... moyennant monnaies sonnantes et trébuchantes !

Worth a presque toujours pu échapper à toutes les polices du monde, sur tous les continents, à quelques exceptions près. Mais surtout, il faisait l'admiration de l'agence de détectives américaine Pinkerton. Wikipedia nous dit à ce sujet : " Puis il rencontre William Pinkerton, à qui il raconte en détail les événements de sa vie. Le manuscrit que Pinkerton écrivit après le départ de Worth est toujours conservé dans les archives de l'agence Pinkerton à Van Nuys en Californie". Voilà qui crée donc une aura de mystère autour de Worth, dont nous n'avons pas finalement d'autres renseignements que ceux divulgués par les journaux du monde entier.

Au départ, me suis-je donc demandé, quel est ce livre que je m'apprête à lire, prétendument écrit par l'auteur à partir de notes prises lors d'un entretien avec Worth lui-même ? A-t-il vraiment rencontré Worth ? On peut en douter, bien sûr. Quelle est cette brochure de l'agence Pinkerton à laquelle il fait allusion ? Comment Strauss a-t-il pu avoir l'idée d'écrire les mémoires d'Adam Worth ?

Les infos sur l'auteur sont minces : Maurice Strauss, selon le catalogue général de la BnF, est un inconnu, qui n'a publié que deux ouvrages, celui dont il est question ici et le compte-rendu d'une réunion socialiste. Il était aussi, semble-t-il, traducteur d'anglais.

Le prologue cultive délibérément le mystère. Ne soyons pas dupes toutefois : il ne s'agit ici probablement que d'une biographie romancée, imaginée de toutes pièces par Strauss à partir d'éléments biographiques récoltés ici ou là. Une sorte de roman policier basé sur des faits réels. La France était à l'époque en pleine folie Arsène Lupin (un autre Adam Worth en fin de compte), et à mon avis Strauss a simplement voulu s'essayer au genre, voire même, peut-être, s'y opposer, si j'en crois une ou deux allusions peu flatteuses à Sherlock Holmes, ou encore cette remarque à la fin du livre (page 40) :

Tel qu'il fut, il n'eut point d'égal et ne ressemble en rien à ces héros fictifs, héros gonflés de ridicule emphase que l'on rencontre dans les pages innombrables des romans policiers.

D'ailleurs — et sûrement le lecteur aura déjà fait cette remarque — les *Mémoires d'un voleur de qualité*, c'est exactement le contraire d'un roman policier.

En tous les cas, nous tenons là un bouquin écrit dans un style alerte, sec ; c'est Adam Worth lui-même le narrateur, et ma foi Strauss se débrouille très bien avec cette contrainte : c'est vraiment un voyou qui s'exprime, avec tout le jargon de son milieu ("tec" pour détective, "pal" pour ami, "crook" pour voleur à la dérobée, etc.), et les tournures de

phrases qui vont bien. Si j'allais plus loin, je dirais même que l'on retrouve ici, avant l'heure, le style des romans noirs à la Chandler, et qui n'existait pas encore au temps de la littérature de détection.

Pour le reste, ces mémoires nous dépeignent le parcours d'un filou intelligent, qui aime l'argent facile d'une manière générale, qui ne verse pas une goutte de sang de toute sa vie ; un meneur d'hommes, qui exerce son activité sur tous les continents avant de retrouver régulièrement une femme et des enfants aux Etats-Unis. Un dandy, élégant au physique comme dans la méthode.

Dans cet extrait, nous voyons combien Worth était un "gentleman cambrioleur" (page 2) :

Frayer avec les honnêtes gens, avec ceux du rang le plus illustre, doit être la principale préoccupation du filou qui se respecte et veut réussir.

Voilà pour le côté pratique.

Il y en avait un autre... Qui n'est pas un peu vaniteux?

Le dandysme du prince, aussi raffiné que celui de Brummel — d'impérissable mémoire — était d'un ordre beaucoup plus élevé.

Son assentiment, même tacite, consacrait une réputation de virile élégance...

Après avoir commencé sa carrière en arnaquant l'armée (il s'engageait pour toucher des primes et désertait desuite après), Worth trouve sa vocation (page 3) :

La paix faite, je retournai à New-York, bien résolu à vivre largement aux dépens des riches.

Je me mis à fréquenter la société qui me convenait : escrocs et voleurs.

Je les eus vite jugés, ces camarades. Ivrognes et salaces, tous des impulsifs bons à exécuter un plan, incapables de le concevoir. Ils goûtèrent mon aphorisme : qu'il est plus facile de réussir une grosse affaire que dix petites. Et ils sollicitèrent mon ascendant.

Avant toute chose je créai une contre-police. Elle surveilla nos surveillants les détectives. Elle nous fournit des indications utiles, nous signala les occasions.

Déjà germait en mon cerveau l'idée, que j'ai réalisée depuis, de créer une banque du « crédit aux voleurs ». Car, souvent, c'est faute de capital que les plus grands risques sont courus.

Mais il me tardait de pratiquer.

Après s'être exercé en Angleterre et aux USA, Worth ambitionne Paris, qui décidément fait l'unanimité, même auprès des voleurs (page 4) :

Ah! Paris... Quelle ville!

Partout on peut gagner l'argent. Ce n'est qu'à Paris qu'on peut le dépenser avec la compensation intégrale.

Et voilà pourquoi sans aucun doute les riches du monde entier rappliquent vers ce centre de haute et belle vie. Et voilà aussi pourquoi ceux qui, comme moi, convoitent l'argent des riches, y sont attirés aussi sûrement que la clarté dans les ténèbres attire les papillons de nuit.

Non pas que le vol y soit plus aisé qu'ailleurs.

La police parisienne est vigilante, pointilleuse à l'égal des meilleures polices. Fidèle gardienne de l'ordre établi, elle ne cesse d'y veiller, et, si on veut la décevoir, il faut être adroit.

Mais dans ma partie, comme dans toutes les branches de l'activité humaine, Paris, qui ne souffre pas la médiocrité, récompense dignement la maîtrise.

Toute fausse modestie à part, je ne pouvais songer à me cataloguer parmi les imbéciles.

Mes collègues se seraient récriés. Mon passé aurait protesté.

Après le juste tribut d'admiration accordé aux beautés de Paris, il me tarda d'exercer mes petits talents sur un terrain si fertile.

La vie de Worth est une succession d'affaires plus ou moins réussies, mais toujours avec un culot qui est finalement sa marque de fabrique, ainsi que sa ruse et sa patience. Ou en-

core parfois la rapidité et l'opportunisme, comme ici, mais c'est plus rare (page 12) :

Dans le hall d'une banque des boulevards, j'avise un bonhomme qui, après avoir reçu son dû, s'attable devant le guichet où, sur la tablette, il compte et recompte avec une risible maladresse les billets qu'il vient d'encaisser.

D'un coup d'œil significatif, je signale cet empoté à mon compagnon à qui je glisse dans la main un billet de cent francs.

Davy laisse tomber ce billet près de l'homme dont les doigts tremblants ne cessaient pas de tourner son précieux papier. Davy lui frappe sur l'épaule, lui montre de son index le billet à terre et poursuit sa route, tandis que la victime se confond en remerciements et se baisse pour ramasser ce qu'elle croit être son bien.

Quand l'homme, redressé, se retourne, il reste éberlué, un moment.

Puis il se met à crier.

Avant qu'on ait compris ce qu'il veut, je suis sur le boulevard avec, dans ma poche, les vingt-cinq mille francs que je viens de rafler sur le comptoir.

Le vol du Gainsborough, l'affaire qui rendra Worth célèbre, n'est pas trop traitée ici, étant, selon l'auteur, la plus connue de toutes. Je ne vous livre ici qu'un passage, qui raconte comment le tableau a traversé l'Atlantique (page 16) :

A cette époque, un jeu faisait fureur. Deux joueurs, avec de mignons tambours de basque en guise de raquettes, se renvoyaient une petite balle.

On appelait ça : le ping-pong.

Selon les ordres que je lui avais donnés, « Petit Loup » avait, à Liverpool, acheté de ces tambours de basque de quoi remplir une grande valise fort usagée.

A Philadelphie, à la douane, « Petit Loup » ouvrit cette valise, déclara ses tambours, acquitta les droits.

Mais ce que la douane ne put soupçonner, c'est qu'entre le cuir et la doublure de cette vieille mallette, nous passions le Gainsborough, le fameux tableau pour lequel

Quand je parlais des allusions à Sherlock Holmes, en voici une (et je terminerai là dessus, page 16 également) :

La police n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Le plus fin de ses limiers, le plus retors de ses détectives n'a pas d'autres qualités que celles du bon reporter. Il s'entend à interroger, à provoquer des confidences. Par-dessus tout, il sait écouter. Un policier adroit ne diffère pas sensiblement de la concierge, sinon qu'il sait se taire quand c'est utile. Quant au subtil détective qui raisonne et, par d'ingénieuses déductions sur des riens, arrive ainsi à tout savoir, laissons cela aux romans baroques.

Le romancier a imaginé le crime; il lui est facile d'imaginer le criminel.

Pibrac, le 30 mai 2017

Les mémoires de Cigarette (1887) - Théodore Cahu.

Récemment est sorti au cinéma un film produit par les studios de Spielberg : "Mes vies de chien", racontées à travers l'esprit du chien lui-même. Un film que j'ai trouvé assez réussi, c'est-à-dire qu'il a su éviter un anthropomorphisme trop prononcé, et le protagoniste n'est pas là pour nous enseigner ouvertement quoi que ce soit : il est là pour nous émouvoir, point.

Les livres racontant les mémoires d'un chien sont nombreux au XIXème siècle, dans la littérature jeunesse en particulier. J'ai déjà parlé de l'un d'eux moi-même ("Mémoires d'un caniche"), et je me rappelle avoir vu passer sur le fil Twitter de l'équipe Gallica un autre ouvrage du même genre.

Avouons-le, en général, ces livres n'échappent pas aux travers que j'ai évoqués plus haut. Ils n'en restent pas moins très attachants, et surtout, comme toujours, ces ouvrages nous en disent long sur les mœurs de l'époque, et nous font quelquefois de jolis clin d'œil.

Théodore Cahu, écrivain aujourd'hui oublié, avait été assez populaire en son temps, et très prolifique, et très éclectique. Il avait même pu en 1883 quitter sa carrière militaire (il était officier de cavalerie) pour se consacrer à l'écriture.

Théodore Cahu écrivait entre autre des livres pour enfants ; "Les mémoires de Cigarette" en font partie. Quel drôle de nom pour un chien, me direz-vous ! Et c'est à croire en effet que l'auteur ne l'a pas inventé à l'origine pour ses lecteurs, mais qu'il aurait pu s'agir du nom d'un vrai chien, son propre chien par exemple, et qu'il aurait écrit ce livre pour ses propres enfants, après le décès de Cigarette. C'est ce que laisse croire en tout cas l'avant-propos, dédié directement à ses enfants.

Cigarette, bien sûr, n'a pas pu écrire lui-même ses mémoires (page 2) :

Il est vrai qu'elle ne les a pas écrits toute seule. Votre maman Lucie lui a servi de secrétaire, ainsi qu'elle le raconte dans un de ses chapitres ; mais elle a respecté toutes les pensées de votre vieille amie et n'a fait que transcrire fidèlement tout ce qu'elle dictait.

Pendant ce temps-là, vous dormiez chacun dans votre petit lit, car c'est le soir que Cigarette et votre maman travaillaient ensemble. Dans le jour, nous

Cigarette raconte en détail son arrivée, parce qu'elle était très sale au départ et son adoption n'est pas allée de soi. Puis, en véritable écrivain qui sait appuyer sur les bons boutons de la narration, elle précise (page 20) :

au château. Je continuerai à raconter ma vie, mais je ne pourrai pas dire tout avec autant d'exactitude ; ce serait trop long, et je craindrais d'ennuyer mon secrétaire et mes lecteurs.

Voici comment ses maîtres lui ont trouvé son nom ; inutile de préciser que de nos jours cela ne passerait plus (page 25) :

Alors, après bien des hésitations, la mère de ma petite maîtresse lui dit :

« Appelle-la *Cigarette* : elle est toute blanche, longue et fine. Une vraie cigarette ! »

C'était fort bien trouvé, en effet. Aussi ce nom fut immédiatement adopté à l'unanimité. Je vis avec plaisir qu'il plaisait beaucoup à ma tante, la grande sœur de ma maîtresse, et à cette dernière aussi.

Moi-même, je l'avoue, je suis enchantée de mon nom. Il n'est pas ordinaire et me convient admirablement.

Cigarette raconte notamment son éducation, et les petits tours que ses maîtres lui ont appris. Par exemple celui-ci, que nous avons tous vu des dizaines de fois sur Facebook (page 34) :

exemplaire. Mes maîtresses avaient tant de bonté pour moi que je tenais essentiellement à leur faire plaisir. On me faisait tenir assise, puis on disait :

« Portez arme! Présentez arme! »

Et au troisième commandement qui était : « En joue, feu! » je devais m'étendre tout de mon long et rester immobile comme si j'étais morte.

Cigarette avait aussi son docteur vétérinaire, et je revois ici, comme beaucoup d'entre vous certainement, mon regretté chien Murphy, qui n'aimait pas ça du tout non plus (page 57) :

Il venait beaucoup de personnes en visite au château; mais un certain officier surtout avait le talent de me terrifier.

C'était, paraît-il, un vétérinaire militaire, — quelque chose comme le médecin des bêtes, — et ce qui me le faisait fuir avec épouvante, c'est qu'une fois, il m'avait causé un mal horrible en m'ouvrant l'œil pour regarder ce qui le faisait couler ainsi.

Dès que j'apercevais son pantalon rouge, je me sauvais au triple galop.

Cigarette fait partie intégrante de la famille, bien sûr... jusqu'à donner son point de vue quand il s'agit pour sa jeune maîtresse de se choisir un mari !

En moi-même, j'approuvais beaucoup cette manière d'agir. Je pensais de même, et je trouvais tout à fait ridicules les jeunes chiennes qui se marient à l'étourdie, avec le premier chien coiffé venu, sans connaître ses qualités, sa famille, et sans savoir si elles seront heureuses. Je les blâme d'autant plus que le seul but de ces... étourdies, c'est de s'entendre appeler « Madame » et de porter la queue un peu plus en trompette.

N'ai-je pas raison de dire que cela est absurde et qu'elles ont grand tort d'agir ainsi?

Enfin, l'histoire se terminera bien, puisque Cigarette finira elle-même par se marier, et tout ce beau petit monde vivra, semble-t-il, des jours heureux, confirmant les propos de la narratrice (page 8) quand elle affirme qu'elle a été "la plus heureuse des petites chiennes".

Pibrac, le 13 juin 2017

Vie de Guy Du Faur de Pibrac, de Guillaume Colletet... publiée avec notes et appendices par Philippe Tamizey de Larroque (1871).

Je suis actuellement à la maison. A l'étage, je contemple depuis une fenêtre le château de Pibrac (on habite juste à côté). Et je me rappelle que dans ce château, plus de 500 ans plus tôt, un ancêtre des habitants actuels, Guy du Faur de Pibrac, a écrit ses "Quatrains", plutôt célèbres à l'époque, salués par Ronsard en personne, réédités jusqu'au XIXème (donc pendant quand même plus de trois siècles)... et totalement oubliés aujourd'hui.

Je regarde la tour du château où de Pibrac écrivait ses "Quatrains", et je ressens une sorte de magie dans le fait de, simultanément, les faire apparaître sur mon ordinateur, à travers Gallica ; comme si le fantôme de de Pibrac m'envoyait son livre depuis sa tour, en utilisant par exemple un pigeon pour parcourir les 150 mètres qui la sépare de ma fenêtre. Cette impression de simultanéité par-delà les siècles me donne le sentiment d'entrer dans une autre dimension. C'est beau.

Le livre sur de Pibrac dont je vais parler ici a été publié au XIXème siècle, mais il s'agit en fait de la réédition d'une biographie écrite par Guillaume Colletet (autre poète, du

XVIIème cette fois, l'un des tout premiers académiciens... totalement oublié lui aussi de nos jours, à laquelle l'éditeur (Philippe Tamizey de Larroque, historien et bibliophile) a ajouté des annotations et un appendice. Le fantôme de de Pibrac a donc fait, avant d'arriver jusqu'à moi à travers ce livre, plusieurs bonds, l'un dans le XVIIème siècle, un autre dans le XIXème, et le dernier dans le XXIème. Qui sait, peut-être qu'il poursuivra sur sa lancée et qu'après avoir sauté par dessus le XXIIème il ira visiter une autre personne à travers cet article, au XXIIIème siècle, puisqu'il semblerait que ce soit ici son rythme de croisière. Pourquoi pas ? Ce genre de correspondance fait partie du monde de la Bibliothèque, clins d'oeil inutiles mais aussi tellement magiques.

Il existe encore des biographies de Guy du Faur de Pibrac, par exemple sur Wikipedia, et je ne vais donc pas m'y attarder ; disons en gros qu'il fut aussi avocat et un homme politique de renom (l'un des représentants de Charles IX au Concile de Trente, chancelier de Henri III et Marguerite de Navarre, etc.). Il est malheureusement connu enfin pour les râteaux qu'il s'est pris de la part de cette dernière.

Pour ma part, je m'attacherai davantage à retenir sur mon blog quelques passages anecdotiques et/ou qui m'intéressent en tant que Pibracais.

Ici, par exemple, une note parle de la commune de Pibrac, de la notoriété qu'elle avait à l'époque où Guy était encore connu, mais aussi de Sainte-Germaine, notre Bernadette à nous, qui apportait encore plus de célébrité au village ; célébrité, il faut bien l'avouer, qui n'a pas perduré jusqu'à aujourd'hui (le pélerinage existe toujours, mais on est loin de l'affluence de Lourdes !) (page 9) :

comme s'exprime le *Dictionnaire de Moréri*. Pibrac est aujourd'hui une commune du département de la Haute Garonne, arrondissement de Toulouse, canton de Léguevin. On y voit le château que, dans la succession maternelle, Guy Du Faur eut en partage et dont il a rendu le nom si célèbre. Ai-je besoin d'ajouter que la célébrité du lieu de Pibrac a prodigieusement grandi depuis qu'une sainte jeune fille l'a rempli du suave parfum de ses vertus?

Manifestement de Pibrac a eu du bol quelques semaines après sa naissance (page 10) :

Comme il est presque tousjours fatal aux grands hommes de voir leur naissance précédée ou suivie de quelques prodigieux événemens, il advint que Pybrac, dès sa plus tendre enfance, estant entre les bras de sa nourrice, un grand esclat de tonnerre meslé de soulphre et de fumée tomba dessus elle, luy brusla legèrement la cuisse gauche sans que cet illustre nourrisson qu'elle allaitoit en fut ny atteint ny effrayé (1),

Mais il fut aussi très touché par le malheur (page 18) :

Mais comme il n'y a guère au monde de joye toute pure parmy tant d'applaudissements publics, il reçeut une disgrace particulière et domestique dans la perte de Pierre de Pybrac, son fils, duquel il avoit desja conceu de si grandes espérances qu'il croyoit de voir revivre la gloire des Pybrac (1). Et ceste perte luy fut si sensible que dans son excellent poème des *Plaisirs de la vie rustique*, il s'en plaignit hautement et voullut que toute la postérité prit part à sa douleur, puisque (2) ceste disgrace fut cause qu'il laissa cet ouvrage imparfait, tesmoin ces vers :

J'eusse encor poursuivy les biens du labourage,
Mais la mort de mon fils m'en oste le courage
Et trouble tellement de douleur mon esprit
Que j'en laisse imparfaict pour jamais cet escrit.

A la mort de Charles IX, son frère Henri III (roi de Pologne) doit abandonner son trône pour devenir le nouveau roi de France. De Pibrac, alors son chancelier, va l'aider à s'évader de Pologne. Isolé à un moment donné pendant cette aventure, ce dernier a connu l'Enfer (page 23) :

yeux, car ces barbares l'ayant cherché partout inutilement le poursuivirent à coups de fronde, de traits et de flesches jusques sur les bords de ce lac effroyable, et où ne sçachant ce qu'il estoit devenu, ils se retirèrent. Pour esviter (1) l'atteinte de leurs traits et de leurs pierres, il estoit contraint à toute heure de plonger la teste dans l'eau, où il demeura misérablement ainsy l'espace de plus de quinze heures durant, après quoy ces lasches persécuteurs s'ennuyant de le chercher et ne sçachant au vray ce qu'il estoit devenu, se retirèrent la confusion sur le front et le desplaisir dans l'ame de ne l'avoir peu rencontrer.

Après leur retraitte tant désirée de cet illustre persécuté, voyant que tout estoit calme sur le rivage, (il) sortit le plus secrettement qu'il put de ce lieu aquatique et fangeux, où il laissa jusques à son chappeau et à ses bottes mesmes dans la boue et dans le limon, et en ce deplorable estat, je veux dire nud teste, nud jambes et nud pieds, mouillé jusques à la peau, et tout couvert de limon (2), il se traisna seul par les bois et par des routtes espineuses, obliques et incognues parmy les obscuritez de la nuit dont les espesses tenebres offroient encore à ses yeux de nouveaux spectacles de crainte et d'horreur, et luy faisoient d'autant plus apprehender la rencontre des bestes farouches à la mercy desquelles il estoit cruellement exposé; et si bien qu'après mille destours incer-

Voici un portrait de Guy du Faur de Pibrac (page 35) :

Son portraict que j'ay veu en divers endroicts (1), particulierement dans le cabinet curieux de Monsieur Joly, chanoine et chantre illustre de Nostre-Dame de Paris, qui conserve ceux de tous les grands hommes des derniers siecles (2), m'apprend qu'il estoit assez riant et modeste (3). Son grand front me marque son grand esprit (4), et son visage bien proportionné et fort blanc, la delicatesse de sa nature, ce qui a bien paru certes, puisqu'il a vescu si peu de temps, luy qui sans doubte debvoit, en sa qualité d'excellent homme, vivre au moins plus d'un siècle.

Eloge de de Pibrac par Pierre de Ronsard (page 46) :

de sa vertu. Ce grand et renommé poete des François, Pierre de Ronsard, pour le recompenser de son poeme de *la Vie rustique* qu'il luy avait desdié par un beau sonnet et où il l'avoit encore hautement loué, luy desdia non-seullement le *Tombeau de Marguerite de France*, duchesse de Savoye, mais mesme celluy de François premier et de ses enfants, où il luy parle ainsy :

Pybrac, grand ornement de la bande pourprée,
Encore qu'au palais, dans la chambre dorée,
Devant les senateurs, tu ais fait esbranler
Le cœur des auditeurs par ton docte parler,
Sans t'esbranler toy-mesme, estonnant l'assistance
Des foudres qui tomboient de ta vive éloquence,
Encore que ta voix ait fait plier soubs toy
Les Sarmates felons, haranguant pour ton Roy, etc.

Il luy addressa encore son hymne des *Estoilles* qu'il finit de la sorte :

Pybrac, de la belle Garonne
Le docte, éloquent nourrisson,
Dont au ciel vole la chanson
Quand il nous chante sa Boconne, etc.

Une note, en bas de la page 58, parle du château et de la venue entre autre de Catherine de Médicis (page 58) :

(1) De Thou et Pithou, après avoir admiré la cathédrale d'Auch, étaient venus au château de Pibrac où, pendant trois jours, leur hôte les reçut magnifiquement et encore plus cordialement. Les détails que nous fournit de Thou sur le château et les jardins, sur la bonne chère que l'on faisait chez Pibrac, sur l'aimable causerie et les diverses qualités d'esprit et de caractère du maître de la maison, sont des plus intéressants. Catherine de Médicis, se rendant en novembre 1579 de Toulouse à l'Isle-Jourdain où l'attendait le roi de Navarre, coucha au château de Pibrac, où Guy du Faur la reçut et la traita splendidement, selon l'expression de dom Vaissète.

Montaigne aussi a parlé de de Pibrac (page 69) :

Peu de temps après, Michel de Montaigne traçait de Pibrac ce charmant éloge (*Essais*, 1588, l. III, ch. IX) : « Ainsi en parloit le bon Monsieur de Pibrac que nous venons de perdre; un esprit si gentil, les opinions si saines, les mœurs si doulces. Ceste perte, et celle qu'en mesme temps nous avons faicte de Monsieur de Foix (3), sont pertes importantes à nostre couronne. Je ne sçays s'il reste à la France de quoy substituer une aultre couple pareille à ces deux Gascons, en sincérité et en suffisance, pour le conseil de nos roys. C'estoient âmes diversement belles, et certes, selon le siècle, rares et belles, chascune en sa forme : mais qui les avoit logées en cet aage, si disconvenables et si disproportionnées à nostre corruption et à nos tempestes? »

... Mais encore quelques autres, notamment Madame de Maintenon (page 74) :

Je souhaiterais encore que, dans un chapitre spécial, on évoquât tous les souvenirs littéraires ou historiques qui se rattachent aux *Quatrains*, chapitre où seraient tour à tour mentionnés Michel de Montaigne, Pasquier, Héroard, Molière, Vigneul de Marville, Voltaire, etc., et auquel Madame de Maintenon, racontant son enfance, fournirait cette citation (*Conseils et instructions aux Dames de Saint-Cyr*, édition Th. Lavallée, t. I, p. 98) : « On nous plaquoit un masque sur le nez, car on avoit peur que nous ne hâlassions; on nous mettoit au bras un petit panier où étoit notre déjeuner avec un petit livre des *Quatrains* de Pibrac, dont on nous donnoit quelques pages à apprendre par jour; avec cela, on nous mettoit une grande gaule dans la main, et on nous chargeoit d'empêcher que les dindons n'allassent où ils ne devoient point aller. »

Pour terminer, le début du long poème "Les plaisirs de la vie rustique", que personnellement je préfère aux "Quatrains" (pages 43-44) :

Pybrac, je te salue, et toi, Boccone saincte,
Et vous, costaux vineux qui d'une double enceinte
Emmurez le terroir où d'un cours éternel
Deux clairs ruisseaux roulans par mon champ paternel
Non guere loin de là se vont perdre dans l'onde
Et dans le large sein de Garonne profonde.
Je vous salue aussy, ô nymphes de ce lieu
Et de ce mien chasteau, ô tutélaire Dieu

Qui seul as consacré par ta soigneuse garde
Tout ce qu'en ce pourpris maintenant je regarde,
Soit arbres ou maison que les feux ennemis
Sans toy dernierement tout en cendre eussent mis,
Lorsque Garonne on vid couverte de fumée
Et du brandon civil la Gascogne allumée.

Pibrac, le 26 juin 2017

Un raté (1922) - Gyp.

On peut lire, dans la préface du premier volume des oeuvres de Borges dans la Pléiade (écrite par Jean-Pierre Bernès) : *C'est en français qu'enfant il rêve d'être un* raté *(on n'employait pas encore le terme espagnol* fracasado), *car le mot le séduit.C'est en français, la langue apprise durant son adolescence* [...] *dans* Tartarin de Tarascon *et les romans évanescents de Gyp, ou dans les pages secrètes de Léon Bloy, de Remy de Gourmont et de Marcel Schwob, qu'il publie à Genève son premier essai* (Page XIV).

Borges a donc appris le français en partie en lisant les romans de Sybille Riquetti de Mirabeau, alias Gyp, une romancière très populaire entre la fin du XIXème siècle et le début du XXème, et qui tenait un salon très prisé le dimanche après-midi, fréquenté notamment par Marcel Proust, Paul Valéry, Alphonse Daudet, etc. En un mot, une personnalité littéraire et mondaine de premier ordre, dont il ne reste plus rien du tout aujourd'hui. Elle a écrit plus de 120 romans (elle écrivait surtout la nuit), qui dessinaient des personnages-types avec talent, passionnaient les lecteurs avec des intrigues prenantes, et évoquaient avec satire et humour le petit monde auquel appartenait l'auteure. Autant de livres qui n'auront pas su retenir l'attention des universitaires ou de l'inconscient collectif, et qui, par conséquent, sont tom-

bés dans l'oubli. L'antisémitisme virulent de Gyp y est peut-être aussi pour quelque chose. Antisémitisme navrant, mais qui fut pourtant, décidément, très à la mode à l'époque ; qui nous paraît invraisemblable aujourd'hui, mais dans lequel beaucoup de personnes ont sombré, parfois par simple effet de mode.

Borges a donc lu Gyp dans son adolescence ; il a donc "subi", comme tout le monde, le joug de la littérature d'actualité. De la même manière qu'il aurait lu Amélie Nothomb si c'était elle qui avait vécu à cette époque. De la même manière que nous, aujourd'hui, nous lirions Gyp si c'était elle notre contemporaine. L'une ne vaut pas mieux que l'autre, ou n'est pas moins talentueuse que l'autre ; simplement, si aujourd'hui nous lisons Nothomb, c'est parce qu'elle est vivante et qu'elle fait l'actualité. Voilà la seule différence entre Gyp et Nothomb. Dans l'absolu, et sauf en cas de vieillissement considérable de la prose de Gyp, il est possible d'éprouver autant de plaisir à lire les romans de l'une comme de l'autre. Voilà le genre de "joug" que je ne veux pas subir moi-même ; au contraire, je veux personnellement pouvoir ressentir une autre sorte de plaisir : celui de ne pas être forcément le énième lecteur contemporain d'Amélie Nothomb, mais plutôt d'être le seul, ou l'un des rares, à partager avec Borges le même plaisir qu'il avait ressenti lui-même il y a plus d'un siècle.

Je doute que la vocation de Borges à devenir un "raté" (sic) provienne du livre dont il va être question ici, même si ce n'est pas impossible étant donné que, si la réédition que je présente est de 1922, l'édition originale date de 1891 (le livre connut de nombreuses rééditions). Quoiqu'il en soit, c'est un petit clin d'oeil sympathique que de l'imaginer.

Le roman prend place dans la bonne société, à Nancy (ville dans laquelle Gyp a beaucoup vécu). Suzanne est une jeune mariée devenue déjà frigide. Elle est en quelque sorte la nièce de la marquise de Guéray (même si en réalité elle a é-

té recueillie par elle après la mort de ses parents, si j'ai bien compris il n'y a pas de liens de sang). Son mari la trompe. Elle-même vit un amour intense (mais platonique) avec Gaston Ganuge, jeune écrivain raté mais qui a le don de faire croire que c'est un futur génie, et qui a même autour de lui une petite cour de fanatiques. L'intrigue se déroule avec quelques personnages (Jacques, vrai neveu de la marquise de Guéray cette fois, ami d'enfance de Suzanne et amoureux d'elle, quelques amis à eux), qui sont tous, de près ou de loin, touchés par cette relation bizarre entre Suzanne et ce fameux Gaston, qui n'est pas beau, est fringué comme un rhinocéros, n'a pas une thune, et se couvre de ridicule la plupart du temps (on pourra lire par exemple l'épisode où il loue un cheval). Peu à peu la personnalité de Gaston se dessine, et l'on découvre en réalité qu'il est très narcissique, avide de gloire, et que l'écart monstrueux entre ses capacités à réussir et son ambition démesurée va se "réduire" dans une sorte de folie romantico-meurtrière teintée de lâcheté. Il tuera Suzanne, finira par mourir lui aussi (je ne révèlerai pas comment ici) et deviendra finalement "célèbre" post-mortem, mais sans toutefois avoir eu le temps de s'en rendre compte.

Voici quelques extraits montrant bien le caractère et la folie de notre raté, comme par exemple ici (page 114) :

Elle croyait sincèrement, quand Ganuge parlait de « ses travaux », qu'il mettait la dernière main à une œuvre destinée à le couvrir de gloire. Elle cherchait vainement à s'imaginer ce que pouvait être cette « *Raréfaction Vibratile du Moi* », dont elle entendait tant parler, et dont elle n'osait même pas, de peur de l'estropier, prononcer le titre. Certes, elle eût été bien surprise en voyant la façon de travailler de celui qu'elle appelait, dans ses causeries avec elle-même, « son cher poète ». Des cigarettes fumées sans trêve, soit vautré sur un lit défait, soit en pérorant dans une brasserie : tel était le seul travail auquel Ganuge condescendait à se livrer. « *La Raréfaction Vibratile du Moi* » n'avançait peut-être pas très vite, mais ce serait « une œuvre », affirmaient les privilégiés qui en connaissaient la substance.

La marquise, tout au long du livre, sera la seule à parvenir à cerner Gaston un minimum (page 135) :

Elle connaissait quelques jeunes gens de l'école de Ganuge et elle était, relativement, au courant de leur littérature. Tout de suite elle le lança sur les sujets qu'elle pensait devoir l'intéresser, et elle eut vite jugé que, s'il était plus extraordinaire de mise et d'allures que la plupart de ses amis, il était aussi ordinaire d'âme. Certes, il avait de l'intelligence, une intelligence déliée même, mais sans finesse et sans charme.

Son « Moi », ce moi duquel il aimait tant à parler, sembla, cette fois encore, à madame de Guéray incolore et impersonnel.

Elle trouva, dans les pensées compliquées qu'il exprimait, quelque chose de déjà vu. La sentimentalité pleurarde, dont il faisait étalage, ne ressemblait en rien au sentiment. Tout en lui était guindé, tortillé, brumeux et appris. Tout

Gaston le raté est surtout un grand manipulateur, avec une personnalité narcissique. Tout tourne dans le roman autour de l'amour platonique entre Gaston et Suzanne. Mais jusqu'au bout, on ne saura pas si le sentiment qu'éprouve Gaston est sincère, ou juste un moyen de "poser" et de faire parler de lui (page 195) :

Depuis un instant, l'idée lui venait de jouer, à ses amis aussi, la comédie d'une grande passion ; de les « épater » par le récit coloré et vibrant de sensations élevées, inconnues de ceux qui, comme eux, n'avaient guère aimé que dans les brasseries du Quartier. Il comprenait que ce succès mondain augmenterait son prestige si grand déjà. Mais il fallait donner à ce succès les allures d'une vraie histoire d'amour. Il fallait, du moins aux yeux de la galerie, transformer cette aventure, dont le dénouement paraissait devoir être indéfiniment ajourné, en passion ardente, tourmentée, au besoin tragique ! Alors sa fortune littéraire était assurée d'un seul coup, son nom à jamais célèbre !

Gaston n'avait pas prémédité de tuer Suzanne, il improvise la chose quand, voyant qu'elle se refuse à lui, il s'énerve et ne voit encore qu'une chose : immortaliser son nom (page 260) !

— Vous souvenez-vous, Suzanne, des « *Amants de Montmorency* » de notre Grand Vigny... que si souvent nous avons lus ensemble?...

Elle fit signe qu'elle se souvenait.

Il reprit :

— Voulez-vous que nous mourions comme eux?... Voulez-vous que notre premier baiser s'exhale dans notre dernier soupir?...

Depuis huit jours, Ganuge s'exerçait, avec le revolver de son beau-frère, à chercher les places où l'on pouvait se blesser sans danger. Pour lui, il avait trouvé. Il était sûr de ne pas s'endommager gravement ; mais il n'avait pas songé encore que si Suzanne était blessée aussi, l'aventure serait beaucoup plus retentissante.

— Bah ! on pouvait l'atteindre au bras... ou au doigt... Enfin lui faire une légère égratignure?...

Il répéta :

— Mourir?... Ce serait si bon, ma Suzanne !...

La marquise, une dernière fois, cerne Gaston et met au grand jour la lâcheté du héros. Elle lui rend visite dans sa prison, et lui explique que, pour que le romantisme de l'acte soit parfait aux yeux du monde, et immortalise à jamais l'union de Suzanne et Gaston, il faudrait que ce dernier se tue aussi. Pour l'instant, il s'agit pour l'opinion d'un simple et odieux crime passionnel. Mais Gaston refusera de se tuer, même si, ironie du sort, il finira par être ce héros romantique, bien malgré lui et sans avoir eu la moindre seconde pour en jouir (page 279) :

— Nous nous aimions tant!... Elle n'a pas souffert, je vous le jure!... Et pourtant je tremblais bien fort!... Elle est morte doucement... toute souriante entre mes bras...

Il se laissa tomber sur le tabouret de paille, et cachant sa tête entre ses mains, fit mine de sangloter bruyamment.

Madame de Guéray le regardait, exaspérée par cette comédie qu'il lui jouait; exaspérée surtout qu'il crût qu'elle en pouvait être dupe.

Elle répondit :

— Oh! vous savez, moi, je ne coupe pas dans ces histoires-là!... Il faut garder ça pour ceux de votre école!... Si je suis venue vous voir, c'est que j'ai cru bêtement que vous vouliez tenir le serment que vous prétendez avoir fait à madame Myre.

Il demanda en écartant ses mains de son visage :

— Quel serment?...

— Le serment de vous tuer!... Je n'ai pas besoin de vous dire que, pour ma part, je ne crois pas que vous ayez jamais fait ce serment... Mais enfin, telle est votre version, et, aux yeux de ceux qui l'acceptent pour vraie, vous êtes tout bonnement un parjure... ce qui est fâcheux... même, je vous assure, au point de vue de la réclame...

Pibrac, le 21 août 2017

La pêche, poème (1866) - Mme Elie de Beaumont.

J'ai un faible pour les bas-bleus. Marguerite de Yourcenar, dans son discours de réception à l'Académie française, rend hommage à toutes ces femmes qui, en particulier aux XVIIIème et XIXème siècles, comme écrivains ou salonnières, ont largement influencé les littératures de leur époque. Et ce, malgré tous les obstacles misogynes que les hommes ont pu mettre sur leur parcours.

Comme pour les hommes, ces femmes ont connu diverses réussites, et un différent destin : certaines sont devenues des classiques (Georges Sand en est l'exemple type), d'autres ont connu une certaine notoriété à leur époque et sont ensuite tombées dans l'oubli (Olympe Audouard, qui fait déjà partie de ma petite bibliothèque numérique, ou encore par exemple Camille Delaville, qui va bientôt en faire partie).

Mais, j'ai choisi de m'intéresser ici à une salonnière qui n'a jamais été très connue me semble-t-il, et qui n'a publié dans sa vie que quatre poèmes. Un de ces personnages, en fin de compte, que j'affectionne plus particulièrement : ceux qui n'ont jamais vraiment existé, ni en leur temps, ni jamais ; qui errent inlassablement dans le monde de la Bibliothèque, solitaires et transparents.

Elle s'appelle Thérèse Marie Augusta Élie de Beaumont, née de Quélen. Elle a quand même son petit article dans Wikipedia et, si j'en crois le catalogue général de la BnF, elle a aussi écrit les paroles de quelques chansons, du temps où elle était l'épouse du marquis de Bouchet.

Des quatre poèmes écrits par Elie de Beaumont, l'un fut publié en 1866, l'année de la mort de l'auteure. Est-ce elle qui l'a écrit et publié in extremis ? Est-ce un proche qui, pour honorer sa mémoire, l'a publié après sa mort ? Je l'ignore, mais il y a dans ce petit mystère quelque chose d'attachant. En outre, si les autres poèmes d'Elie de Beaumont sont un peu lourds à mon goût, "La pêche" est charmant et rafraîchissant en cette période estivale. Surtout, il a évoqué chez moi des souvenirs d'enfance, les quelques parties de pêche dans le Sousson, à Saint-Jean le Comtal dans mon Gers natal, ou bien encore dans l'Adour, à Campan dans les Hautes-Pyrénées. Ou bien, encore plus peut-être, ce grand canevas bucolique encadré au-dessus du lit de mes grands-parents durant toute mon enfance et au-delà.

Il s'agit d'un poème de quelques pages, que je vous invite à lire en entier dans Gallica ; dont je ne livrerais ici que quelques extraits.

L'auteure veut chanter cette activité charmante qu'est la pêche, en l'opposant à ce terrible carnage qu'est la chasse (page 3) :

Laissons les fiers chasseurs et leur meute bruyante
Répandre dans nos bois la mort et l'épouvante,
Et, de sang arrosés, de carnage couverts,
Du signal meurtrier entonner les concerts.
Écartons ce joueur, dont la folle manie
Consume en même temps la fortune et la vie,
Et qui, pour s'affranchir du fardeau de l'ennui,
Cherche en vain son bonheur dans le malheur d'autrui.

Le poème s'adresse entre autre au novice, pour lui donner quelques conseils (page 4) :

Toi, de l'art de pêcher qui ne sais rien encore,
Sur l'humide élément cours devancer l'aurore!
A peine dégagé du repos de la nuit,
Dans un calme profond l'hôte des eaux languit;
Sur sa couche de joncs la Naïade endormie
Ne peut le garantir de ta ligne ennemie.

Un petit bâton qui peut devenir une arme redoutable (page 5) :

Aux rivages de l'Inde emprunte les bambous :
L'art, en perçant ce bois léger, flexible et doux,
En fera dans tes mains une arme meurtrière;

Même ici, l'auteure, nous invite à la clémence (page 7) :

Peut-être, obéissant à son instinct glouton,
Un jeune écervelé va mordre à l'hameçon :
Excuse sa faiblesse et pardonne à son âge;
Montre-toi généreux pour ton propre avantage;
Brise un fer assassin; rends-lui la liberté;
Plus tard, tu trouveras dans sa rotondité,
Dans sa chair succulente, une ample récompense
De ce tort qu'aujourd'hui te cause ta clémence.

Pibrac, le 29 août 2017

L'Enfant du lac et la fée du rêve, conte suédois (1862) - Benjamin Barbé.

Voici un conte qui, si l'on y regarde d'assez près, va nous mener à une petite histoire dans la grande Histoire de Napoléon III.

L'intrigue en est fort simple, l'atmosphère hivernale et chaleureuse : une famille dans la souffrance puis le deuil, un enfant qui va faire du patin à glace sur un lac gelé ; une fée, que l'enfant rencontre sur le lac, et qui apportera une dernière joie à la maman qui est en train de mourir, et qui réconfortera le papa qui sera après la mort de son épouse dévasté par le chagrin. Cette fée, la maman l'avait vue quelque temps auparavant dans un de ses rêves. Elle l'avait dit à son fils.

Un conte qui, par définition, est sorti de l'imagination de son auteur, mais dont certains détails semblent trop "vrais" pour ne pas avoir été vécus (c'est du moins ce que j'ai ressenti de prime abord). Ensuite, très vite, on comprend que ce conte est une oeuvre de circonstance : il s'avère que la fée du lac n'est autre que l'impératrice du pays, une vraie personne en chair et en os. Le conte a été publié en 1862 (sous le Second Empire, donc), et il est dédié d'emblée à

l'impératrice Eugénie, femme de Napoléon III comme on le sait.

J'ai été un peu déçu lorsque j'ai compris que la fée, héroïne du conte, n'était autre que l'impératrice. Voilà, me suis-je dit, une histoire sympa, rafraîchissante, mais qui n'est en fait pour l'auteur qu'un moyen de cirer les bottes du couple impérial.

Toutefois, les détails "qui font vraiment vrais" dont j'ai parlé plus haut m'ont poussé à fouiller un peu. Par exemple, le fait que l'auteur puisse avoir conscience que dans le deuil d'une mère les enfants ont en fait plus de force que le père (vérité qui appartient plus à une réalité psychologique qu'à la mythologie des contes !).

Et mes (petites) recherches m'ont permis de comprendre un peu mieux (peut-être) la genèse de cet "enfant du lac".

Quelques années plus tard en effet, en 1879, est paru un autre livre de Benjamin Barbé : "L'inconsolée", avec une préface d'Alexandre Dumas fils, dans laquelle ce dernier affirme que le livre en question a été écrit quelque vingt ans plus tôt (aux alentours de 1860, donc très certainement avant l'écriture du conte) ; livre que l'auteur avait écrit apparemment pour essayer d'alléger sa peine après la mort de son épouse, morte elle-même de douleur suite au décès de l'un de ses enfants. Livre dont j'ai parcouru quelques pages et que j'ai trouvé mélodramatique et fade, sans ce recul artistique qui permet de faire apprécier à autrui à peu près tout et n'importe quoi, si c'est bien fait. Mais n'empêche, il m'aura confirmé dans mon idée selon laquelle il y a beaucoup de vécu, hélas, dans "L'enfant du lac et la fée du rêve".

D'autre part, a priori dès le début du Second Empire, Benjamin Barbé a fait construire un château à Capvern-les-bains dans les Hautes-Pyrénées (village où, coincidence extraordinaire, je suis passé moi-même maintes et maintes fois

dans mon enfance lorsque je me rendais en vacances à Campan). Le château, d'ailleurs, porte encore son nom (le château Barbé). Comment diable cet homme, journaliste, politique, écrivain, mais pas d'une si énorme renommée, a-t-il pu faire construire un château ? J'ai eu beaucoup de mal à obtenir des renseignements sur l'histoire de cette bâtisse, qui fait aujourd'hui chambre d'hôte et est un restaurant gastronomique. Je n'ai trouvé sur internet qu'un article (mais très intéressant) dans "La Dépêche", qui nous apprend que ce château semble avoir été construit par Benjamin Barbé, mais avec les deniers... de Napoléon III en personne, pour le remercier de son soutien ! Lui-même est venu au château en 1860, reçu par Barbé, alors conseiller général bonapartiste du secteur. Quand on survole les grandes lignes de l'histoire du Second Empire, Barbé n'apparaît pas vraiment et ne semble pas avoir joué un rôle si important. Il a participé à la Révolution de 1848, ça on le sait, il a très certainement soutenu Napoléon avant et après son coup d'Etat, mais quand même. Il reste là-dessous une part de mystère, mais quoiqu'il en soit il semble démontré que Barbé était très proche du couple impérial !

Le conte, publié en 1862, prend alors une toute autre ampleur : il représente de manière allégorique tout l'état d'esprit d'alors de son auteur (le deuil, la souffrance, le soutien fondamental qu'a sans doute apporté l'impératrice à sa femme avant qu'elle meure, à ses enfants et à lui-même après le décès, etc.). Il est même possible d'imaginer que certaines anecdotes sont de véritables souvenirs.

Quelques extraits du conte :

Ici, l'impératrice devient un personnage de conte de fées (page 10) :

Une chose, pourtant, distinguait l'impératrice entre toutes les dames : c'était son incomparable beauté et sa grâce incomparable.

Même, à la voir glisser, agile et souple, à la surface unie du lac, on songeait à ces êtres féeriques ou divins dont on parle dans les longues veillées d'hiver, aux Elfes, aux Sylphides, aux Ondines.

Et chacun oubliait son plaisir pour se complaire à la suivre des yeux.

Dernier moment de tendre complicité entre l'enfant et sa mère (page 22) :

« Mère ! mère ! dit-il, ton rêve, tu sais ton rêve? la belle fée, la foule, le baiser... Eh bien, ton rêve s'est accompli, je crois. J'ai été embrassé, moi, ton fils, devine par qui?...

«—Que sais-je? mon enfant.

«—Imagine la dame, la plus grande dame, la plus jolie, la plus belle, la plus gracieuse que tu puisses trouver... et ce sera elle..

«—Eh bien ! dit la mère, comptant abaisser l'orgueil de l'enfant par un exemple pris bien au-dessus de ce qu'elle croyait possible, eh bien ! je vais tout de suite aussi loin que je puisse aller.... L'Impératrice !

La douleur d'un père (page 31) :

Longtemps on n'entendit, dans ce qui avait été sa demeure terrestre, que plaintes et regrets.

Enfin les enfants (Dieu le veut ainsi), à cause de leur jeune âge et de leur inexpérience, sentirent leur douleur s'amortir un peu. Mais rien ne pouvait consoler l'époux.

Sombre, silencieux, hébété, il passait les longs jours dans l'inaction, et ses nuits étaient sans sommeil.

Joie et fierté de l'enfant après sa deuxième rencontre avec la fée (page 41) :

Et l'enfant s'éloigna pourpre de joie et d'orgueil! Et il allait plein de son bonheur, et ce bonheur décuplait ses forces et son adresse; il avait des ailes, et les lames de ses patins effleuraient à peine la surface du lac solide.

Et il se sentait assez de joie pour toute la vie. Chaque parole qu'il venait d'entendre sonnait toujours à son oreille et dans son cœur, pure, suave, et y produisait une sorte d'ivresse qui l'étourdissait.

Et enfin pour finir, l'impératrice qui offre à l'enfant, qui a 11 ans, un verre de vin chaud (page 43) !

« Vite, vite, dit l'Impératrice, des gâteaux et du vin chaud.

Le vin chaud ne te fait pas peur, n'est-ce pas?... C'est bien, tu es un homme.

Pibrac, le 19 sept. 2017

La femme jaune (1886) - Camille Delaville.

Journaliste et auteure féministe aujourd'hui oubliée, Camille Delaville connut dans les années 1870-1880 un prestige certain dans les milieux littéraires parisiens. Son roman "La loi qui tue", publié en 1875 et largement autobiographique, raconte toutes les difficultés qu'elle a rencontrées après avoir fui son mari violent, avec lequel elle avait eu deux enfants. Je n'ai pas lu ce livre, mais il est également disponible sur Gallica. Je lui ai préféré pour ma part ce roman, "La femme jaune", histoire haute en couleur de la vengeance d'une Javanaise envers un lieutenant de vaisseau français ; une vengeance qui se mangera froide et qui sera terrible. Je vous en reparle plus loin.

Camille Delaville n'a pas connu sa mère, morte lorsqu'elle n'avait que deux ans. Elle a été élevée par son père qui lui a donné une bonne éducation et lui a laissé une fortune conséquente, qui lui permit de pouvoir vivre en grande bourgeoise (elle donnait des fêtes dont on parlait paraît-il même dans les journaux, et tenait salon le vendredi). Elle a prétendu toute sa vie vivre de sa plume, sans doute plus pour justifier cette activité "d'homme" que pour se vanter, même si ses quelques romans, et surtout ses articles, avaient connu une certaine popularité. Elle a fait un mariage d'amour à 18 ans, mais qui a mal tourné quelques années plus tard, son

mari étant violent. Enceinte de sa deuxième fille elle s'est enfuie, ce qui l'a rendit "convaincue d'adultère". Elle s'est battue jusqu'en 1885, date à laquelle elle et son mari ont pu bénéficier de la toute nouvelle loi instituant le divorce, votée un an auparavant.

Camille Delaville aura toujours vécue ce paradoxe d'être à la fois une grande bourgeoise mais à la réputation sulfureuse (due notamment à de nombreuses liaisons amoureuses) ; parmi ses articles les plus célèbres à l'époque figurent ses portraits de contemporaines au parcours atypique comme elle. Elle fut aussi une féministe controversée, en ce sens où l'on peut se demander, comme Nelly Sanchez (dans un article très complet qui aura été ma principale source pour rédiger ma mini biographie), si elle l'était vraiment par militantisme, ou bien s'il s'agissait plus pour elle de justifier son mode de vie et de se faire accepter malgré tout dans la haute société.

Revenons-en maintenant à notre roman. "La femme jaune", c'est l'histoire de deux demi-frères (mère en commun), Alexandre de Kerjac (lieutenant de vaisseau qui a voyagé autour du monde, beau, loyal, efficace, mais très dépensier) et Prosper Lyon (fonctionnaire un peu dandy, fêtard, mais gentil et attentionné). Alexandre, pour se refaire une situation financière, doit épouser Louise ; il s'agit d'un mariage arrangé : Alexandre est beau, Louise est riche, les familles s'entendent bien, bref tout le monde y trouve son compte... sauf Alexandre, qui vit une passion dévorante à l'autre bout du monde avec une belle Javanaise, Natha, une fille de prostituée, devenue mendiante après la mort de sa mère, toujours accompagnée de Dzym, son énorme boa protecteur ; Alexandre l'a receuillie, et l'entretient. La passion est réciproque, Natha est follement amoureuse d'Alexandre et ne lui fait aucune infidélité même pendant ses longues absences, malgré son incroyable beauté et tous les types qui lui tournent autour, notamment Francis Marassol (un autre Français, d'origine marseillaise mais qui vit depuis très

longtemps sur l'île de Java). Seul Prosper, dans la famille d'Alexandre, est au courant de cette liaison. Concrètement, selon l'entente familiale, Alexandre, qui doit repartir à Java une dernière fois, va donner sa démission, quitter la marine et rentrer vivre définitivement en France avec Louise. Durant ce dernier séjour, Alexandre, qui a tendance à oublier dans les bras de Natha ses obligations envers sa famille, et qui fait aussi, il faut bien l'avouer, preuve de lâcheté envers Natha (il ne lui parle pas de la voie sans issue de leur union, qui va s'achever bientôt), semble espérer secrètement pouvoir rester là, ou ramener Natha en France. Finalement, il reçoit une lettre de son frère Prosper qui lui rappelle ses engagements et lui met la pression. Natha saura l'horrible vérité par Francis Marassol (trop content de l'opportunité) : Alexandre va devoir l'abandonner à tout jamais. Elle fera semblant d'accepter son sort, et, après avoir contracté une curieuse maladie de l'estomac Alexandre repart définitivement en France, la mort dans l'âme. A noter que Prosper, de son côté, est tombé secrètement amoureux de Louise, même si son sens du devoir et de la loyauté envers son frère lui permettront d'avaler toutes les couleuvres du monde et de se sacrifier dans un premier temps. Une fois Alexandre parti, Natha se donne à Marassol... mais pour quitter Java et s'installer à Paris, dans un petit appartement ; elle changera de visage, deviendra Berthe, cachera Dzym dans une petite pièce (il aura d'ailleurs beaucoup de mal à se faire au climat parisien, le pauvre), et mettra au point sa vengeance, qui fera de nombreux dégâts, y compris pour elle. Le roman, toutefois, d'un certain point de vue du moins, finira plutôt bien...

Extraits :

Situation de départ vue à travers Louise, future épouse d'Alexandre (page 11) :

Dans ces conditions, l'idée du mariage ne l'enthousiasmait pas du tout. Cependant, lorsqu'elle vit approcher sa vingtième année, elle se risqua à faire comme tout le monde, décidée au moins à profiter de sa fortune pour épouser un homme d'un extérieur remarquable et d'un esprit incontesté.

Ces deux choses réunies étaient assez rares à trouver, jointes à la position qu'exigeait M. Darboy de son gendre. L'oiseau rare ne se montra pas tout de suite, et ce fut au moment où elle songeait à le découvrir que Mme d'Hérouville, voyant entrer chez elle Alexandre de Kerjac, de retour d'une longue station dans la mer des Indes, eut une inspiration et se dit : « Voilà le mari qu'il faut à Louise. »

En effet, Mlle Darboy ne pouvait guère trouver mieux. En disant qu'il était « très beau », au moment où Mme d'Hérouville lui avait demandé son impression sur l'officier de marine, elle disait juste ce qu'elle pensait en ce moment.

Description pittoresque et réjouissante du cadre dans lequel vit Natha, la belle Javanaise :

Elles sont charmantes à voir, ces villas entourées de jardins, jetées presque sans ordre sur le sol plantureux de la ville haute, émergeant des masses d'arbres et de fleurs qui leur forment comme une guirlande luxuriante. Le *manga* et le *jambon* aux larges feuilles de verts différents donnent une ombre délicieuse; les grenadiers paillettent les bosquets de leurs fleurs pourpres ou de leurs fruits lourds qui craquent sous l'action du soleil; les bananiers, les cocotiers, se mêlent aux *nipos*, dont les longues feuilles s'attachent directement au tronc de l'arbre et servent à couvrir les habitations d'un chaume épais et solide.

Pas de rues, mais seulement des allées, dans ce quartier. On se croirait dans un grand parc traversé par d'étroits sentiers et des routes de chasse. Seuls, de rares Chinois passaient dans le Weltefreden à cette heure torride. Les maisons européennes étaient hermétiquement closes. Dans les jardins des habitations indigènes, quelques femmes vaquaient aux occupations du ménage.

Rien de plus bizarre que de voir à quelques pas une Javanaise de la classe aisée.

Chanson psalmodiée par Natha, à laquelle on ne fait pas attention quand on ne connaît pas encore la suite du roman, mais qui va s'avérer terriblement prémonitoire, du moins dans l'idée (page 48) :

A deux pas de la porte, et sous l'ombre des cotonniers, Alexandre s'arrêta pour écouter la voix très élevée et très pure qui psalmodiait une vieille chanson javanaise dont voici la traduction à peu près littérale :

Alors qu'il m'aimait, je savais l'attendre,
Sans laisser jamais mes larmes couler
Pour ne pas ternir l'éclat de mes yeux;
Sans jamais orner pendant son absence,
En signe de deuil,
Mes mains de pierres fines.

Mais alors qu'il fut traître à son amour,
J'allai tuer d'abord Saâhi, ma rivale:
Puis, tout chaud encor de son sang fumant,
Mon kriss, droit au cœur, frappa l'infidèle,
Et je pris son sang pour teindre mes lèvres,
Pour teindre mes ongles, et rouge il coula
Sur mes doigts ornés,
Ornés de pierres fines.

Quand la dernière note se fut éteinte, comme étouffée par le sommeil dans le gosier de celle qui chantait, le lieutenant s'approcha de la porte en paille tressée.

Alexandre, alors qu'il doit repartir en France pour épouser Louise et laisser Natha à tout jamais, contracte une curieuse maladie (page 78) :

Cette fois, le docteur Baudoin parut étonné ; il interrogea longuement le jeune homme, lui prescrivit un régime particulier, et déclara qu'il ne comprenait rien à cette indisposition persistante, dont les symptômes ne lui paraissaient pas appartenir aux maladies d'estomac qu'il connaissait.

Natha était fort inquiète et paraissait suspendue aux lèvres du docteur.

Bientôt Alexandre perdit tout appétit, mais ses souffrances disparurent presque.

« Cela va mieux, cela va mieux ! » dit M. Baudoin en se frottant les mains.

Un retard survint dans le départ du paquebot pour la France.

« C'est fort heureux, affirma le docteur, car le voyage et la nourriture du bord vous seraient, dans ce moment, aussi mauvais l'un que l'autre.

— Je le crois en effet, dit Alexandre, qui se sentait réellement très souffrant, car je ne me sens bien que lorsque je bois du laitage ou que je mange des fruits très aqueux.

— Eh bien ! hasarda l'Indienne, reste jusqu'à ce que tu sois guéri, mon commandant chéri ! »

Les soupçons de Prosper (page 356) :

— On a déjà empoisonné mon frère une fois. »

Berthe demeura dans l'attitude exacte où elle se trouvait; mais un grand frisson la secoua des pieds à la tête, et, si ses joues demeurèrent roses, ses lèvres pâlirent étonnamment.

Prosper vit tout cela, sans le trouver bien extraordinaire. Entendre dire qu'un homme qu'on aime a failli être empoisonné est une chose assez grave pour nous faire éprouver un extrême saisissement; pourtant il fut étonné de ceci : Berthe cachait évidemment ce qu'elle ressentait. Pourquoi?

Il continua : « Il a été empoisonné, le jour de son mariage, avec un poison indien, le *datura ferox*. »

Berthe releva la tête.

« On a arrêté l'assassin, naturellement? demanda-t-elle.

— Non. On a constaté le crime, mais le criminel est demeuré impuni.

— Ah! je crois comprendre : on a sauvé M. de Kerjac, mais vous attribuez aux suites de cet empoisonnement la maladie de votre frère.

— Nullement... car c'est moi qui ai bu ce qui était destiné à Alexandre.

— C'est vous! » s'écria presque involontairement la jeune femme, tandis que Lili, haletante, sur le bord de son siège, ouvrait des yeux démesurés : elle se croyait en plein mélodrame.

Mais personne ne faisait attention à elle.

« Oui, c'est moi, reprit Prosper, et vous voyez que cela ne m'a pas tué; j'ai été soigné à temps.

Suprême vengeance : Natha se révèle à Alexandre juste avant qu'il ne meure (page 375) :

Alexandre leva les yeux. La religieuse avait ôté ses lunettes et rejeté son voile en arrière.

« Berthe ! dit-il, tu es venue ! Merci, merci ! Pauvre enfant, tu as eu tort ; c'est un horrible spectacle, ma pauvre Berthe...

— Berthe ? non pas ! Natha !

— Natha !... répéta Alexandre, que dis-tu ? Tu es Natha !... Mon Dieu, je ne comprends pas bien, mais j'ai peur ! Prosper... mon père !

— Prosper n'est pas là... ton père non plus. Regarde-moi bien !... »

Et elle plaça son visage devant les yeux de son amant.

« Je suis Natha, Natha la Javanaise que tu as aimée, qui t'aimait, elle aussi, que tu as trompée, abandonnée, après lui avoir pris son cœur et son bonheur, plus que sa vie... Natha qui t'avait promis qu'elle se vengerait, tu t'en souviens, et qui s'est vengée.

Un passage assez gore pour terminer :

La barbe longue tombait assez bas. Il la sépara en deux et l'écarta doucement; puis d'un mouvement précis et net il enfonça son couteau au sommet du sternum, coupant droit jusqu'à la partie inférieure de l'abdomen. Il sembla à Prosper et à son père que ce couteau entrait dans leur poitrine à eux.

L'autre médecin s'approcha et la peau fut relevée à droite et à gauche, laissant les côtes à découvert. A ce moment, un orgue de Barbarie commença à jouer la *Valse des roses* dans la rue.

« Les cisailles! » dit M. X...

Et il prit des mains de son aide une sorte d'immense sécateur. On entendit un bruit singulier, horrible. L'opérateur coupait les côtes avec ses cisailles; il coupait nettement, sans s'arrêter, sans hésiter, tranchant les os en forme de plastron; puis il posa l'instrument sur la table, qui se marbra d'un rouge violet.

Alors, plongeant ses deux mains dans ce corps béant, il saisit ce plastron sanglant qui craquait, l'enleva de bas en haut, le rejetant sur la tête du mort, afin de laisser à découvert tous les viscères contenus dans le thorax.

Là allait commencer l'opération décisive qui devait donner ou non à Prosper la solution de cette énigme terrible. Ses yeux s'agrandissaient, mais ils lui causaient une intolérable sensation de douleur, et il ne voyait plus que très indistinctement ce qui se passait devant ses yeux. Les deux médecins échangeaient quelques paroles; mais ses oreilles tintaient, et il n'entendait guère mieux qu'il ne voyait.

Pibrac, le 28 sept. 2017

Les châtaignes (1895) - Mme Mesureur.

Une autre histoire de vengeance, mais de saison cette fois. Un conte pour enfants faisant partie d'un ouvrage en contenant deux autres : "Voyage autour d'une fenêtre" et "Au bord de la Durolle".

Amélie Mesureur avait une double casquette : elle écrivait pour les enfants, et était très impliquée (elle en fut vice-présidente) dans la Société Victor Hugo au cours des années 1900-1914. Elle a épousé Gustave Mesureur, homme politique radical-socialiste.

En Corse, un petit village dont nous ne connaîtrons pas le nom, perché dans une montagne, très isolé, habité par de pauvres gens (page 6) :

Ils sont pauvres et d'une frugalité d'anachorètes ; ils se nourrissent de légumes, de lait, de beurre et de fromage.

Leur pain est fait avec de la farine de châtaignes (qu'on désigne communément sous le nom de polenta, farine d'ailleurs des plus savoureuses), les châtaigniers étant l'unique récolte du pays.

Ils n'ont point de vaches, mais seulement des chèvres qu'ils mènent paître par troupeaux.

Louison, dix ans, se lamente de ne pas pouvoir aider davantage sa famille ; d'autant que l'hiver s'annonce très dur, le rendement en châtaignes ayant été mauvais pour eux. Tout ce qu'elle peut faire, c'est garder les chèvres et faire des fagots.

Mais ce jour-là elle rencontre le "gros Claude", l'homme le plus riche du village, qui, après avoir discuté avec elle, lui fait une proposition (page 12) :

— C'est cela même; inutile de prévenir ton papa, la surprise que tu lui feras n'en aura que plus de mérite.

Puis, après avoir toussé bruyamment, il lui expliqua qu'il avait besoin de quelqu'un pour faire la cueillette de son grand châtaignier, qu'il était trop vieux pour faire ce métier-là lui-même.

— Là-haut, continuait-il, la tête me tourne, le cœur me manque, et je crois toujours que je vais perdre l'équilibre, tandis que toi, une fillette leste et adroite, tu serais plus habile que moi et tu ne courrais aucun danger. Qu'en dis-tu?

Un léger frémissement secoua Louison, par tout le corps. Elle n'ignorait pas que la récolte des châtaignes était très dangereuse, la hauteur des arbres rendant souvent les chutes mortelles.

Le "gros Claude" lui promet en échange quatre grands paniers de châtaignes et surtout deux francs.

Seulement voilà, le lendemain Louison fait le travail demandé en prenant tous les risques, mais (page 22) :

— Ton argent? dit-il tout à coup de sa grosse voix. Mais c'était en plaisantant que je t'avais promis de l'argent; avec ces quatre paniers que voici, tu dois te croire suffisamment payée.

Louison demeurait stupéfaite de saisissement. N'avait-elle pas rempli ses engagements?

Que voulait-il dire? Était-ce ainsi qu'il tenait sa parole?

Elle regardait cet homme bien en face, se demandant si elle n'allait pas lui sauter à la gorge.

Mais que pouvait une fillette de dix ans contre ce rusé montagnard?

Elle essaya cependant de surmonter son indignation et elle reprit d'une voix tremblante, comme pour lui faire comprendre la justesse de sa cause :

— Vous vous rappelez bien, monsieur Claude, que vous m'aviez promis deux francs en argent, sans compter les quatre mesures de châtaignes.

— Eh bien, répondit-il brusquement, je ne te les donne pas. Voilà tout!

Une haine légitime germe dans l'esprit de Louison (page 23) :

Ainsi, il lui volait son salaire qu'elle avait bien gagné: il faisait pire encore, il la privait de l'immense joie d'apporter à la maison paternelle ces belles pièces d'argent dont le seul appât l'avait empêchée de dormir pendant plusieurs nuits, et elle ne pouvait rien contre lui! Réduite à l'impuissance et ne voulant pas pleurer devant son bourreau, elle lui jeta un dernier regard noir de haine et elle s'élança à travers les taillis où elle éclata librement en sanglots, murmurant à voix basse :

— C'est bien, c'est bien, monsieur Claude. Je me vengerai!!

Louison, pour se venger, a l'idée (pas très écologique) de faire pourrir le plus beau châtaigner du "gros Claude", en le transperçant avec une pointe après avoir retiré l'écorce protectrice, ce qui empêcherait la sève de monter. Après avoir réfléchi à l'aspect technique de la chose, elle y croit (page 31) :

A cette idée, un sourire haineux passa sur sa douce physionomie; elle sentait bien qu'elle allait commettre une vilaine action et sa conscience la désapprouvait; mais elle n'avait pas la force de s'en défendre et elle s'abandonnait toute à ce mauvais sentiment.

Elle escompta par la pensée le tort que la perte d'un de ces grands arbres causerait à M. Claude et elle se déclara satisfaite.

— Il eût mieux fait de me payer mes deux francs, dit-elle à voix basse, en manière de conclusion; cela m'aurait procuré une grande joie et cela lui aurait coûté moins cher; évidemment, un châtaignier de belle taille a une grande valeur; ma foi, tant pis, c'est lui qui l'aura voulu.



Le clou s'enfonçait lentement... (page 35).

La narratrice, immédiatement après cet acte cruel et insensé de la part de la petite Louison, fait apparaître la morale de cette histoire (page 35) :

Elle ramassa de la mousse qu'elle appliqua à l'endroit où le clou était planté, afin de mieux le dissimuler; puis elle constata minutieusement qu'aucune trace ne pouvait déceler son crime et que la blessure était bien invisible.

— Ah bien, pensa-t-elle, ce n'est pas pour faire la cueillette de cet arbre-là que M. Claude viendra jamais me rechercher.

Pauvre Louison! Sa vengeance était accomplie; elle croyait avoir fait une œuvre de justice en châtiant un avare, et elle n'avait fait qu'une mauvaise action.

Il ne nous appartient pas de nous faire justice nous-mêmes, et nous n'avons pas le droit de punir nos semblables.

Mais Louison, j'allais dire heureusement, n'a pas besoin qu'on lui fasse la morale pour regretter très vite son geste. Cette histoire c'est un peu, comme dirait Dostoïevski, le crime et le châtiment. L'arbre est bien mort, mais, vu qu'en Corse, comme nous le rappelle l'auteure, les vengeances sont courantes, et que le "gros Claude" n'a pas que des amis, comme on s'en doute, tout le monde, à commencer par

le premier intéressé, croira à une vengeance venue de loin et ne pensera pas du tout à Louison. Mais le remord ronge cette dernière (page 38) :

Quand Louison entendit ses parents causer entre eux de l'incident et chiffrer à près de cent francs la perte d'un si beau châtaignier, destiné à devenir centenaire, elle comprit l'énormité de sa faute; le mal qu'elle avait fait était irréparable, et, comme elle était bonne, elle en ressentit un profond regret.

Les remords les plus cuisants tourmentaient sa jeune âme.

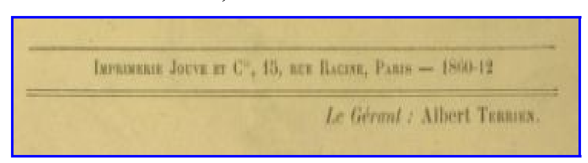
Louison n'avouera jamais son crime et ne sera jamais découverte. Mais, à la grande surprise de ce dernier, elle se remit au service du "gros Claude", et travailla pour lui sans rien demander en retour.

Amélie Mesureur écrit ses histoires avec un grand talent et je vous invite vraiment à découvrir ce livre (les autres contes sont vraiment bien aussi). Le livre est même téléchargeable sur Gallica au format epub.

Pibrac, le 4 oct. 2017

Vers le Grand Tout, poésies (1911) - Albert Terrien.

Albert Terrien n'aura, de toute sa vie, publié qu'un seul livre. Certainement à compte d'auteur, si je m'appuie sur l'information suivante, dénichée dans Gallica :



IMPRIMERIE JOUVE ET Cie, 15, RUE RACINE, PARIS — 1800-12

Le Gérant : Albert TERRIEN.

Albert Terrien semblait être l'éditeur d'une revue d'avant-garde, "L'heure qui sonne", et gérant de l'imprimerie Jouve, celle-là même qui a édité son recueil de poèmes, "Vers le Grand Tout" (nom et adresse identiques).

"Vers le Grand Tout" semble n'être sorti de la confidentialité qu'à doses homéopathiques, comme par exemple dans la publication du 13 janvier 1911 de la revue "Les hommes du jour" :

Vers le Grand Tout, poésies, par Albert TERRIEN (Jouve). — M. Albert Terrien cherche en la mer l'image de l'Infini et en épie les aspects changeants. Il citharise sur un mode quelque peu lamartinien, avec beaucoup de lyrisme.

Suffisamment sorti de la confidentialité en tout cas pour avoir été repéré, j'ai envie de dire hélas, par le journal "l'Intransigeant" le 30 novembre 1914 :

M. Albert Terrien, le poète de *Vers le Grand Tout*, est soldat au 32e d'infanterie territoriale, à Argentan.

Albert Terrien pourrait faire partie des victimes de la première guerre mondiale, même si je n'ai pas été en mesure de m'en assurer : il y aurait bien deux "Albert Terrien" morts pour la France dans les archives, mais il faudrait connaître les autres prénoms de notre poète pour pouvoir savoir vraiment ; en outre, aucun des deux faisait partie du 32ème régiment d'infanterie territoriale (celui dont parle le journal L'Intransigeant), mais c'est peut-être le journal qui donne une mauvaise information.

Quoiqu'il en soit, voilà un homme qui est imprimeur, éditeur d'une revue pendant trois années (jusqu'en 1913), poète, en un mot totalement immergé dans le milieu de la littérature... et qui disparaît ensuite complètement, selon mes recherches.

Il a dédié un des poèmes du "Grand Tout" à un certain Gaston Picard, qui lui, en revanche, a poursuivi après la guerre une carrière d'homme de lettres assez conséquente. Ce n'est pas vérifiable via internet, mais peut-être a-t-il parlé de Terrien dans une"Anthologie des écrivains morts à la guerre" qu'il a publiée en 1924.

Dans tous les cas de figure, cette aura de mystère, ce flou, donne au recueil "Vers le Grand Tout" un sentiment de tristesse sous-jacent, quand on pense à quel point, comme beaucoup d'autres poilus évidemment, notre Albert Terrien est mort (si tel est bien le cas) loin de ce qu'il aimait par dessus tout, loin de ses préoccupations quotidiennes.

Car, il faut bien l'avouer, Terrien était un homme de la mer, tout à la fois fasciné, effrayé et réconforté par elle. Comme si elle représentait ce qui fait le sens de la vie, tout ce que l'on peut ressentir, penser, aimer ou subir, imaginer dans toutes nos soifs d'absolu. On est très loin, en tout cas, quand on lit "Vers le Grand Tout", des tranchées de la Grande Guerre.

Quelques extraits :

Un homme révolté qui s'insurge devant l'impassibilité des forces supérieures, qui finit par prôner le repli sur soi (page 13) :

Oh ! ne regarde pas… mon âme… autour de toi
Car le ciel inconnu dont tout homme à l'effroi
Et dont l'immensité te menace sans cesse…
Et la terre… où frémit le flot de ta jeunesse
Méconnaissent tes maux et méprisent tes jours…
Oh ! pauvre atome humain, qui t'agites toujours,
Laisse le monde en paix et regarde en toi-même.
L'âme est ta seule amie et ton témoin suprême,
Ne jette pas au vent tes cris et tes clameurs
Car la Nature est sourde à toutes tes douleurs…
Subis patiemment ton humaine souffrance,
Et laisse l'Univers et son indifférence…

Tout au long du recueil, l'osmose du poète avec la mer est omniprésente, comme par exemple ici (page 18) :

Elle est la tristesse infinie,
Elle est l'âpre mélancolie
Qui trouble notre cœur désert...
Elle pleure avec notre peine,
Elle est l'amante souveraine...
Elle est l'amie... elle est la Mer!

Beaucoup plus loin dans le livre, l'auteur nous montre bien son besoin d'océan (page 116) :

...Que d'heures ont sonné, lourdes, rapides, lentes...
Que d'heures, tour à tour mortelles ou brûlantes
Depuis qu'il m'a fallu me séparer de Toi
Océan surhumain, mon culte et mon effroi!
Que de jours ont passé pleins d'efforts inutiles!
J'ai vécu, j'ai souffert!.. le bruit vivant des villes
M'a rempli de dédain et de vague dégoût...
O mer... qu'il me manquait ton splendide courroux!
J'ai souffert, j'ai pleuré... la cruauté du doute
Bien souvent s'est montrée au détour de ma route...

La mer "noire" (page 27) :

...Le Ciel vague et sans fin est un suaire énorme
Qui tombe lourdement sur votre immensité...
Tout l'infini marin a cet aspect difforme
De l'inconnu mêlé d'horreur et de beauté !
La lente profondeur du Grand Tout morne et sombre
Cache je ne sais quoi d'ineffablement doux,
Et pourtant on sent là comme un crime dans l'ombre...
Oh ! quels affreux desseins, flots noirs, méditez-vous ?
Rien ne paraît au loin dans l'obscurité louche,
Et ce n'est plus le jour, et ce n'est pas la nuit...
C'est le noir... masque vague... impalpable et farouche,
On ne sait même plus si tout est calme ou bruit...

La mer "rouge" (page 31) :

... Et l'immensité nue est un vaste décor
Teinté de rouge vif et tout empourpré d'or.
Tout le sang du Soleil qui va mourir... ruisselle
Et fait de chaque flot une folle étincelle !
Mais bientôt le grand voile apaisé de la nuit
Descend... inexorable et sombre... sur ce bruit.
C'est le linceul qui vient ensevelir le monde,
Il couvre sans pitié de sa trame profonde
Le rouge embrasement du grand Soleil vaincu...
La mer est sourde... et rien n'émeut son désert nu.

Mer "blanche" (page 33) :

A l'assaut des rochers formidables et nus,
Les flots... tels des béliers... accourent, éperdus,
Le vent âpre et brutal augmente leur folie,
Ils ragent... l'onde pleure et s'écrase en hurlant,
Et la Mer gigantesque est un abîme blanc
Jusqu'au plus reculé de sa ligne infinie...

Terrien ne parle pas que de mer, il parle aussi d'amour, comme par exemple dans "Frôlement" ou dans "J'ai peut-être". Mais mon poème préféré de ce recueil s'intitule "Volupté morte", qui parle de la mort ; il a en outre une résonance particulière quand on imagine le destin plausible d'Albert Terrien. Je vous le livre ici, pour finir, dans son intégralité :

Je voudrais... par un soir calme et religieux
Mourir tout doucement... comme meurent les vieux...
Le ciel serait très gris, et l'horizon immense...
Et j'entendrais mon cœur se mêler au silence.

Mes rêves d'autrefois pourraient alors passer.
Et je serais heureux de les voir s'effacer...
Sans pleurer je verrais s'envoler leur chimère,
Et puis la nuit viendrait sur ce peu de lumière.

Peut-être alors deux mains sur mon front frémissant
Viendraient-elles poser leur charme caressant,
Oh ! je me laisserais aller... sans résistance,
Heureux d'abandonner ma stérile souffrance...

Un air doux... un air froid envahirait mon cœur,
Mes yeux se fermeraient de toute leur douleur,
Et ma tremblante voix aux accents d'amertume
Faiblirait dans la nuit que la brise parfume...

Je voudrais par un soir calme et religieux
Mourir très doucement... comme meurent les vieux...
Nul ne viendrait troubler ma pâle quiétude,
Et ce serait sur moi l'exquise solitude.

Et je ne viendrais pas dire au mystère noir :
Que me réserves-tu, bonheur ou désespoir ?
Car ma loi ce serait la nuit sublime et nue,
Et je ne craindrais pas son énigme inconnue.

Comme un être affaibli qui cherche le sommeil
Je m'en irais joyeux au pays sans soleil,
Où le calme est si grand que notre esprit inerte
Emplit de sa ferveur l'immensité déserte...

Je m'en irais fébrile... avec un cœur d'enfant
Qui jette autour de lui son long cri triomphant...
Et puis qui reste doux et calme, sans connaître
Le secret qui demeure au profond de son être...

... Je voudrais par un soir calme et religieux
Par un soir très mystique où dans le ciel résonne
La voix lente du vent que tourmente l'automne,
Mourir très doucement... comme meurent les vieux.

Pibrac, le 30 oct. 2017

Essai sur la vie et les ouvrages de Gabriel Peignot (1863) - J. Simonnet.

J'ai parlé dans ma page de présentation "Qui suis-je ?" (que je viens de mettre à jour de manière claire et définitive, et c'est toujours une bonne chose de savoir qui l'on est) de mon idole Gabriel Peignot, qui est, sinon l'inventeur, du moins un grand valorisateur de ce genre littéraire que j'appelle "livre-promenade". Une conférence a eu lieu ces dernières années sur ce bibliographe atypique dans l'académie de Dijon (où il a passé à peu près toute sa vie), dont une partie s'intitulait : "La bibliographie élevée au rang de genre littéraire", ce qui est selon moi d'une vérité absolue.

Je ne pouvais pas manquer d'écrire une petite notice sur Peignot, non pour approfondir son oeuvre (j'en serais bien incapable), mais seulement pour montrer à quel point ce personnage, avant d'être un savant (c'est ainsi qu'on le qualifiait de son temps), était surtout un écrivain, et quelqu'un qui cherchait plus à plaire, à amuser ses lecteurs, qu'à produire des ouvrages scientifiques. Déjà, rien que des titres comme "Le livre des singularités", "Amusements philologiques", "Dictionnaire critique, littéraire et bibliographique des principaux livres condamnés au feu", donnent vraiment envie.

Peignot fut d'abord avocat pour obéir à son père, avant de partager son temps (après qu'il n'eut vraiment plus la force d'exercer cette profession qu'il exécrait) entre la fonction de bibliothécaire et celle d'enseignant, puis d'inspecteur d'académie, toutes ces fonctions ayant été apprises sur le tas. Marié deux fois (sa première épouse mourut très jeune, et il s'est remarié quelques mois après), il a eu des responsabilités importantes (entre sa femme, les enfants de son premier mariage et les enfants de son second mariage), difficilement assumées jusqu'à la fin de sa vie, à plus de quatre-vingts ans. Son tempérament rêveur et généreux ne l'a pas forcément aidé non plus sur ce point. Je vous renvoie vers la petite biographie que propose Wikipedia sur Peignot, pour des informations plus précises.

Le livre dont il est question ici est bien documenté, avec des sources fiables comme la correspondance de Peignot avec son grand ami Baulmont, l'accès à ses carnets personnels, ou encore des entretiens avec son petit-fils.

Je vous en conseille vivement la lecture. Voici simplement quelques extraits que j'avais envie de retenir dans ma petite bibliothèque, en commençant par ces deux premiers qui montrent bien la vocation littéraire de Peignot, qui n'avait pas forcément envie d'être avocat, ici...(page 5) :

née 1785. Dans ce siècle si frivole, à moins d'avoir une vocation bien prononcée pour la jurisprudence, les jeunes gens pourvus d'une certaine dose d'imagination professaient un véritable dédain pour ce qu'ils appelaient la chicane, ou le dédale obscur des lois. Il faisait des vers, il écrivait avec facilité des couplets galants, des bouquets à Chloris, comme on les aimait alors. La plus ancienne pièce qui

... Ou encore là, dans un de ses poèmes (page 9) :

Pour moi, vous le savez, il me faut de Bartole,
Par ordre de mon père, hanter la triste école,
A l'Université bâiller pendant trois ans,
Pour obtenir le droit d'étriller les cliens.....

Gabriel Peignot ne fut pas un avocat très productif (page 11) :

Quoiqu'il en soit, notre poète prit ses grades et fut reçu avocat au Parlement de Besançon, en 1790. Pendant les deux années qu'il y demeura, il est vraisemblable que l'exercice de sa profession ne lui procura que de médiocres ressources; car il se montrait extrêmement désintéressé dans ses rapports avec ses clients : il plaidait volontiers sans réclamer d'honoraires. C'est du moins le reproche que lui adressait, quelques années après, madame Peignot, lorsque marié, établi à Vesoul, il se montrait trop oublieux de ses intérêts personnels et des besoins de son ménage.

Une fois sa carrière d'avocat terminée, et après quelques intermèdes militaires, peu à peu il commence les vraies fonctions de sa vie, bibliothécaire et enseignant, en profitant après la Révolution de la mise en place de ce que l'on appelait des "écoles centrales". Et peu à peu, sa véritable existence (celle de bibliographe tranquille) va se mettre en place (pages 24-25):

A partir de cette époque, il se consacra tout entier aux devoirs que lui imposaient ses occupations officielles et son rôle de père de famille. Mais il n'avait rien perdu de son enjouement et de son extrême affabilité. Les amis avec lesquels il se lia entretinrent avec lui, pendant le reste de sa vie, des relations assidues. Son commerce était aussi sûr qu'agréable; il était l'âme d'une société composée de toutes les personnes qui occupaient un certain rang à Vesoul ou dont les goûts étaient conformes aux siens. Il y apportait beaucoup d'esprit naturel, une intelligence très cultivée, une merveilleuse facilité à composer des petits vers et des comédies de société. Ses amis ont conservé de lui et chanté, pendant de longues années, plus d'une épigramme, plus d'un couplet éclos dans ces réunions intimes, entre deux verres de vin de Champagne.

Il empruntait parfois de l'argent à ses amis, "à charge de revanche", et il leur en faisait la demande sous forme de poèmes (page 26) :

:

Je suis comme vous misérable,
Par la queue arrachant le diable;
J'ai de plus que vous quatre enfants
(Autant vaudrait quatre sergents);
Bien plus, j'ai la meilleure femme
Que Dieu fit pour sauver une âme,
Je dis une âme de mari,
Qui fait son purgatoire ici.
Je suis convalescent, je mange comme quatre,
Ma femme en fait autant et n'en veut rien rabattre,
. . . .
L'hiver aux doigts glacés, au front sec et chenu,
Vient, sans provisions, nous prendre au dépourvu.

Comme cela arrivait à de nombreux bibliophiles, il lui arrivait de devoir vendre une partie de sa bibliothèque pour se renflouer. Avec Charles Nodier ils se sont retrouvés un jour dans cette situation en même temps. Nodier lui a proposé une solution, mais qui ressemble plus à un échange qu'à une stratégie pour vendre des livres (page 37) :

« Remarquez, mon cher confrère, qu'il en coûtera peu à votre belle collection de livres pour l'acquisition des miens : d'abord parce que je vous les laisserai précisément pour la valeur que vous y mettrez; secondement, parce que l'état plus que mesquin de ma fortune m'ayant interdit le choix des ouvrages rares et des exemplaires somptueux, je me bornerai à prendre dans votre catalogue (que je vous demande, si mes propositions vous conviennent), des livres d'utilité fort simples et faciles à remplacer (1). »

Au fil du temps, lorsque ses fonctions lui en laissent le loisir, Peignot publie son oeuvre bibliographique, et son étonnante documentation surprendra beaucoup de savants parisiens, qui se demandent comment fait cet homme pour avoir autant de connaissances de livres en vivant en province. Il se fait une grande réputation dans le milieu, comme il le constate lui-même lors de ses déplacements comme inspecteur d'académie (page 49) :

> « Ce monsieur m'a conduit chez le premier amateur de Lyon et peut-être de toute la France pour la magnificence et le luxe de sa bibliothèque : c'est M. Coulon. J'ai encore eu là un accueil qui m'a vraiment couvert le front d'une couche d'incarnat.... Tous les grands papiers des auteurs anciens et exemplaires de choix sont habillés par les Bozérian, les Simier, etc. Jugez, mon bon ami, quelle a été ma confusion, quand ce Lucullus bibliophile est allé tirer de ses riches rayons cinq ou six volumes de mes œuvres et m'a dit : Voilà, M. Peignot, tout ce que je possède de vous, et je suis très fâché de n'avoir pas tous vos ouvrages.... Vos livres sont pleins de recherches, et je ne conçois pas comment vous avez fait pour déterrer tout cela en province (1). »

Peignot, encore une fois comme son confrère Nodier, aura vécu à une époque particulièrement instable, entre révolutions, républiques, empires, monarchies. D'abord excité par la Révolution, il sera peu à peu accablé par tous les massacres perpétués par les uns et les autres et n'espèrera plus qu'en ceux qui prétendent rétablir un semblant de paix. Peignot, c'est en quelque sorte un sage au dessus de la mêlée, pris dans un étau de violence et qui a du mal à s'y retrouver. Même s 'il ne parle pas directement de lui, il donne une

définition assez claire de ce que doit être à ses yeux un bibliothécaire dans son "Dictionnaire raisonné de bibliologie" :

Au surplus, il réduisait sa tâche littéraire et ses travaux à une mesure bien modeste. Il pratiqua toute sa vie les maximes qu'il s'était tracées ; on croit lire son portrait dans celui du bibliothécaire modèle qu'il a reproduit, d'après Parent, dans son *Dictionnaire raisonné de Bibliologie :*

« Il n'est le prêtre d'aucun culte, le ministre d'aucune secte, le chef d'aucune faction, l'initié d'aucune coterie, l'adepte ou le candidat d'aucune académie, le partisan idolâtre d'aucun système... Il se doit à une jeunesse curieuse et avide d'instruction, pour qui il sera un guide sûr et affable qui la conduira vers les sources les plus pures et les plus abordables... »

TABLE DES MATIERES